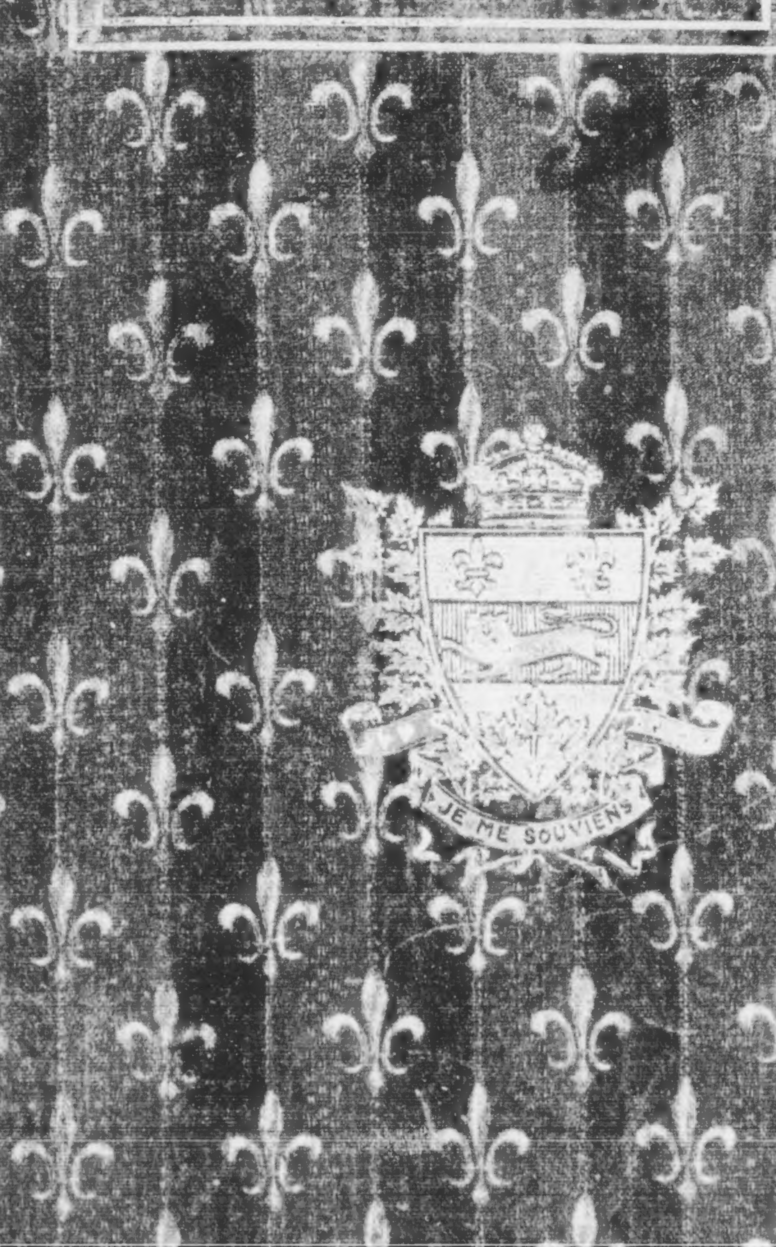
CONTES DU VIEUX TEMPS

PAR L. J. DOUCET



Rachel Tassé

Louis-Joseph DOUCET

Contes du Vieux Temps

ÇÀ ET LÀ

> Jacques resta pensif à sa croisée, écoutant le cœur ailé des harmonies printanières qui chantaient dans le calme du soir, et cela augmenta sa tristesse. En voyant passer devant lui un corbeau qui jeta un croassement, il songea au temps où les corbeaux apportaient du pain à Elie. . . .
>
> HENRY MURGER.



MONTREAL
J. G. Yon, Editeur
266 STE CATHERINE EST.

1911

Au
Très honorable Sir Lomer Gouin,
Premier ministre de la Province de Québec,
qui a beaucoup fait pour les arts et l'instruction,
Je dédie ce livre.

L.-J. D.

Très Honorable Sir LOMER GOUIN,

Premier ministre de la province de Québec.

Un livre, c'est peu, mais vous qui savez que l'homme ne peut véritablement vivre que d'un vil pain, vous savez aussi que si mon livre est peu, il vaut encore quelque chose, ne fut-ce que par sa rareté, comme marchandise du pays ; car ce produit des veilles nombreuses n'a jamais, que je sache, encombré les débouchés de nos exportations.

Or je vous le dédie à vous, ami des arts et des lettres, à vous qui savez bien que l'ignorance engendre le pédantiste et le mépris de toute chose ; je vous le dédie parce que, intellectuel, en état de les bien juger, vous aimez les choses de l'intelligence, et je ne veux comme preuve à ce dire, que le grand remède appliqué par vous à la racine d'un grand mal : voyant, dis-je, la discordance qui existe entre le positivisme et l'idéalisme, vous avez créé l'École Technique, et aussi cette École des Hautes Études, chef-d'œuvre d'architecture et qui sera la source où puiseront ceux qui s'arment pour les grandes luttes de la science pratique, en même temps qu'ils apprendront la valeur des idéalistes dont le crâne blanchit ou se défeuille aux méditations des nuits sans sommeil et dans le respect de la pensée qui forme des enthousiasmes durables et des caractères irréductibles. Ils sauront que Napoléon, homme pratique, ne fut le Grand Empereur que pour avoir lu incessamment le grand idéaliste Pierre Corneille.

" Bientôt le temps présent ne sera plus et nous ne pourront le rappeler" *Jam fuerit, nec pos unquam revocare, licebit,* (Lucrèce) mais votre œuvre nous survivra ; car les arts et les lettres et tout ce qui honore un pays, se gravent dans le souvenir des postérités.

Agréez ma parole Monsieur le Premier Ministre, elle est libre et sincère. Et c'est au nom de notre langue que je vous remercie d'avoir fait pour la province de Québec ces choses durables.

Et si la dédicace des " *Contes du Vieux Temps* " peut être une preuve de ma gratitude, il m'est bien doux de vous l'offrir.

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Montréal, 24 décembre 1910.

CONTE DU VIEUX TEMPS

Il y a bien cent ans de cela : c'est une vieille histoire que je tiens de ma grand'mère.

La pauvre aïeule dort maintenant son dernier somme au champ des croix, elle qui, durant sa vie, me fit part de ses souvenirs et de maintes légendes anciennes. Que l'éternelle nuit soit paisible à cette âme envolée ! Que le prix de son humble existence lui vaille un meilleur rêve dans l'au delà des tombes, puisque j'ai joui de ses récits familiers, de ses paroles consolantes jusque dans les souffrances qu'elles exprimaient. Qui sait si l'inexplicable consolation intérieure qui me suit en tous temps, même dans les jours endeuillés, n'est pas née de ses bons conseils et de ses premières caresses soutenant mes premiers pas, encourageant les babils incohérents de mon enfance ?

Les grand'mères sont des fées à qui Dieu accorde un souhait, pour chacun de leurs petits-enfants. Le don du souhait fait pour moi est peut-être invisible et par cela même plus à moi, mais qui sait encore si ce don n'est pas cet intérêt que j'éprouve aux choses du passé ? La songerie qui me hante aux heures du silence m'est douce.

***

Maintenant que minuit va sonner et que Noël enfin s'annonce aux voix sonores des clochers ; maintenant que c'est fête partout, que les sapins de la forêt secouent leur front rêveur et blanchi de givre dans la bise qui passe, que le ruisseau fait sa prière distraite, somnolant dans son étui de glace ; maintenant que les cierges éclairent de leur foi les saints cantiques, comme des âmes renaissantes, c'est en ton souvenir, ô morte en cheveux blancs, que je redis ton conte !

***

Il y a bien cent ans de cela. L'hiver était rigoureux et cruel. Le grand fleuve dormait sous son épaisse glace, comme un géant frileux sous une grosse toile, exhalant à peine, par quelque mare béante, un brouillard grisâtre et froid.

En ce temps-là, le village de Lanoraie, aujourd'hui prospère et populeux, ne se composait que de quelques maisons groupées autour d'un modeste clocher. La légende ou le conte qui suit s'est passé en cette paroisse, selon les propos des anciens.

***

C'est le vingt-quatre décembre ; le vent souffle du nord depuis ce midi et, durant les accalmies, on dirait que la neige tombe de plus en plus avide de couvrir la trace des humains. Il faisait beau ce matin et Gilbert et François, deux petits frères de huit et neuf ans, sont partis, au bois. Voulant faire un présent à l'Enfant-Jésus, ils apporteront, c'est là leur pensée, de belles branches de sapins devant la crèche.

Mais depuis ce midi, le vent et la neige font rage et les petits ne sont pas encore revenus. Leur mère est inquiète, très inquiète : fiévreuse, devant la fenêtre elle épie leur retour. Le bois est près d'ici, mais le bois est si grand, si épouvantable, si affreux pour des êtres faibles. Et la mère pleure, et la bise souffle froide à geler le cœur des loups.

—Ah ! vous ne savez donc pas, monsieur le curé !

Les deux petits Vadenais se sont écartés !

Quel malheur ! C'est terrible ! On les a recherchés en vain : leur trace a disparu sous la poudrerie des rafales......

Puis le soir est tombé, de ses désespérantes ombres couvrant le dôme glacé des sapins. La tempête, âpre et sans merci, égrenne sa plainte monotone dans les replis

nocturnes des branches, et les deux petits égarés, de buisson en buisson, d'arbre en arbre, de clairière en clairière, leurs deux petites âmes à bout de force, et presque sans espérance, s'avancent maintenant sans oser crier.

Ils parlent tout bas :

—Ah ! c'est donc ben loin chez-nous ! et on marche toujours et on n'arrive jamais. " Je su gelé et j'ai faim ; " là, y soupe chez-nous, et on n'y est pas. Si les bêtes farouches nous voyaient ; mais si papa venait à notre rencontre. C'est donc ben loin chez-nous ! Il fait si noir ; ils doivent dormir à la maison, ils ne nous attendent plus. Et le plus jeune disait : Maman ne dort p'têt'e pas, p'têt'e ben qu'elle pense à nous autres là. "

Un hibou, surpris dans sa retraite, s'envole soudain et les petits, épouvantés, se jettent dans une broussaille plus sombre que la nuit même. Cette broussaille entourait un énorme chicot de pin dont l'arbre mort gisait, recouvert de neige, comme la mâture abandonnée d'un navire naufragé. Abattus, tremblants, énervés comme des lièvres pris au collet, Gilbert et François se blottirent au pied de la souche de pin brisé ; l'aîné, François, se mit à pleurer à chaudes larmes et à sangloter, lui le plus courageux jusque-là, et ses larmes se figeaient en petits glaçons sur ses joues gelées et meurtries ; l'autre le petit Gilbert, plus craintif jusqu'à cet instant, sembla se rassurer et même essaya de consoler son frère.

De plus en plus profonde, la nuit répandait partout et sur tout ses accents funèbres et ses ombres spectrales ; quelques rayons de lune filtrèrent à travers le brouillard et la rafale sourde ; au loin tinta la cloche du village, et son accent dans la nuit fit pleurer l'écho affaibli des bois, et le petit Gilbert l'entendit : un frisson traversa sa jeune âme où s'affermissait l'espoir inattendu d'un retour prochain vers le doux seuil aimé, et ce fut la vision de la

belle messe de minuit : des cierges qui répandent une sainte chaleur, puis vinrent les voix des cantiques, puis l'appétissant réveillon. O manger, manger et dormir dans son petit lit, avec, sur soi, toutes les couvertures, et tout le linge que contient la grande armoire bleue !

Il disait : mais viens donc, François, c'est par là chez-nous, j'entends la cloche de l'église. Viens nous en, je t'en prie, et nous nous chaufferons au feu bien chaud de la cheminée. "

François disait : " Je ne peux plus marcher, mes bras sont raides comme des bouts d'bois, je n'en peux plus, p'têt'e ben que je vas mourir, " et bientôt le grand rêve de douleur commença, le dernier rêve d'un cerveau humain : une idée fixe : les yeux ne voient plus, les oreilles n'entendent plus, la respiration ne se fait plus et l'on pense encore. François ne ressent plus rien que par le souvenir ; son corps est rigide, son être est mort, mais il lui semble encore, dans son cerveau qui meurt, que le vent souffle et que la neige lui fouette la figure ; il lui semble qu'il crie éperdument d'une voix qui éveille toute la terre : c'est toujours le cerveau seul qui crie en mourant. Gilbert crut son petit frère mort longtemps avant qu'il fut véritablement éteint ; c'est pourquoi il voulut se sauver ; mais déjà lui-même engourdi par le froid trébuche aux premiers pas au bout de l'énorme pin tombé en cet endroit ; ce tronc d'arbre était creux, et l'instinct lui vient de s'y blottir, petit à petit il se glisse plus avant ; il y fait moins froid, puis il entend, tout près de sa figure, l'haleine d'une bête endormie, cette haleine le réchauffe un peu ; engourdi, épuisé de faim et de fatigue il ne songe presque pas, il s'endort d'un sommeil épouvanté.

***

Le lendemain, à l'aide d'un chien pour guide, sur la terre de Louis Durand, à Saint-Henri de Lanoraie, on découvrit le cadavre du petit François Vadenais ; une main émergeait de la dernière couche de neige, deux larmes étaient gelées à ses paupières. Le petit Gilbert n'était pas mort ; le chien le retira du creux de l'arbre ainsi qu'un petit ours de cinq ou six mois qui s'y était logé, comme un pauvre être humain.

***

Chose curieuse le jeune ours s'apprivoisa facilement et témoigna toujours un grand attachement à Gilbert.

Et grand'mère ajoutait toujours : les malheurs comme les bonheurs ne viennent pas qu'à Noël ; tout arrive durant toute l'année. Soyez contents de votre sort ; ne vous plaignez jamais, excepté si vous mouriez de froid et de faim.

Ayons du respect, beaucoup de respect pour les convaincus, car ils portent toujours en eux-mêmes, aux jours sombres, la force mystérieuse des grandes âmes.

***

Sans la mort, la bravoure et l'héroisme seraient vains, l'amour se lasserait, il n'y aurait d'utile que le sommeil.

***

Plus on vit plus on sent que la folie humaine n'a pas de borne ; c'est triste à dire, mais il faut le constater ; cependant un homme de sens ordinaire peut suffire à peu près à tout, avec de la bonne volonté sans vanité.

***

L'HORIZON

Vaste et profond, tu contiens nos rêves et la belle fumée des batailles monte en toi. Bleu et violet sous le ciel de mai, tatoué d'aurore en juillet, souvent voilé l'automne et gris l'hiver, horizon, cher horizon, tu nous parles de tout, et l'âme fugitive des choses passe en toi, pour communiquer au regard sensible des humains la raison de leur amour et de leur crainte en l'au-delà. On dirait que tu donnes la voix aux vents et aux mers, et, selon ton apaisement ou ta colère, cette voix est douce, ou cruelle. De tes voiles de deuil ou de la blancheur de tes altitudes dépend l'espérance des mortels.

Quand souffle le vent du nord, en rythmes indécis, on croirait entendre l'écho triste et lointain des révolutions sanglantes ; les nuits sombres naissent de toi comme nos tremblements, et les aubes vermeilles des clairs matins, par toi, se posent sur la terre !

Horizon sans bornes, horizon de mystère, es-tu le port de l'infini où s'émiettent les pensées des âmes exilées ? Par delà l'océan de tes lignes éternelle la flamme des jours éteints a-t-elle un nouveau reflet sur la plage des destinées ?

Vaste et sublime horizon de nos âmes, toi qui contiens les secrets de la vie, puisque nos âmes bornées par le pli de tes voiles n'anticipent qu'à demi sur les champs que tu caches, abaisse-toi donc, déchire-toi donc un instant, que je contemple à loisir le livre des univers tenu par celui qui les possède et les contient ! Alors, sachant peut-être que rien n'est perdu, je le dirai à tous, et chacun comptera sur le prix de ses misères . . .

Dorment-ils bien ceux de la grande nuit ? Dorment-ils bien ceux qui dorment dans l'au-delà de nos chimères, plus loin que l'horizon confus de nos pensées ?

Ah ! non, pourquoi ferai-je ces interrogations enfantines ? Pourquoi ? Plutôt que d'approfondir tes gouffres terrifiants, plutôt que de sonder tes abîmes, cher horizon, je contemplerai ton azur, je ferai halte à tes portes et pour être plus léger et ne glaner que tes restes de rêves, je chasserai Pascal, je sourirai devant les systèmes des philosophes, devant leur logique, quelle logique ! et pareil à l'héroïne de la légende du haut de sa tour, je lorgnerai ta surface, cher horizon, mon page, mon beau page, ce sera mon cœur, et mon espérance sera ton azur ! De l'azur, du soleil et du ciel, un peu d'eau, peu de terre ; c'est déjà une sagesse.

Les passions souvent sont des semenses qu'on arrose des larmes du désir ou du regret, mais qui parfois se dorent au soleil de la gloire.



Quels que soient les rêves que nous fassions, ou beaux ou mauvais, nous sommes toujours après eux, plongés dans des surprises.

⁂

SOIR LOINTAIN

CONTE DE NOEL

Il y a quatre-vingts ans, l'ancienne église de Lanoraie, était à quelque deux arpents plus près du fleuve que l'église actuelle.

Le temps qui détruit tout, a dispersé ses pierres et le grand fleuve qui, jadis, reflétait son ombre recueillie, entraînera demain l'argile qui supportait ses antiques assises. Aux jours dont je parle, comme une main tendue vers le ciel, ce modeste clocher implorait, dans l'inégalité des saisons, le grand espoir chrétien. Plus d'un vieux marin m'a raconté que, surpris par les bourrasques folles de lointaines automnes, et sauvé de leur courroux, il avait, aux marches du vieux temple, récité force prières promises ; leurs cheveux blancs, leur voix chevrottante, leurs yeux fixes dans quelque vision retrouvée, leur geste lent vers leur jeunesse morte donnaient plus de sincérité à leurs récits : c'est pourquoi je mêle mes contes au passé des vieilles choses, plutôt que de les modeler à des sources nouvelles.

La poésie de nos fêtes chrétiennes est éternelle : ces fêtes ont de lugubres ou de triomphales solennités, elles répondent aux profondes tristesses et aux exultations des cœurs : clavier sonore et plein d'infinis échos comme la gamme de nos âmes.

Ce soir-là, une lune vague, enrubannée d'un nuage à tempête, applatie sur un fond de vapeur jaunâtre, présidait aux caprices des rafales blanches dans les arbres et sur les toits.

Cette chaumine là-bas, avec peu de bois à la porte, et tremblante sous les vents qui l'assaillent, c'est chez monsieur Caisse ; le maître de ce pauvre logis veille au

chevet de son enfant malade, et sa femme aussi est chagrine ! Oh ! voyez-vous leur petit garçon va mourir, les pauvres gens ont leur peine. Le petit Viateur n'a que sept ans, pauvre petit si gentil, et le père et la mère sont tristes. Soudain, un aboiement de Sultan, leur gros chien, éveille le petit malade, et ses beaux grands yeux noirs s'ouvrent à la lumière vacillante de la chandelle.

" Papa, c'est-il beau la messe de minuit ; j'ai rêvé à elle et c'était des anges qui savent chanter et des choses d'or et des étoiles d'argent, le petit Jésus doit venir làbas, à l'église ? Voulez-vous, j'irai avec vous ? "Sa mère" va m'habiller et je ne tousserai plus, le petit Jésus va me guérir ? Papa, je veux, je voudrais y aller."— " Mon petit , il fait trop froid, vois-tu, il fait trop froid." —" Mais, "sa mère" va m'habiller."

Les pères sont fous pour leurs enfants malades.

La neige fouette les vitres.



Et les voitures au train-train des clochettes et des grelots, découpant sur la neige criarde leur fantôme mouvant, cheminent vers la vieille église. Tout le long du chemin, de ci de là, une maison renfoncée et pointue, près d'un arbre chantant son refrain dolent dans la nuit brune, puis une fenêtre à petits carreaux animée d'une chandelle qui regarde, on dirait, péniblement et les rafales sans bornes et la cheminée empanachée d'énormes bouffées de fumée roulant en souples arabesques dans l'horizon confus, attestent la vie d'êtres attentifs au saint mystère.

L'église paroissiale est illuminée, le clocher a chanté son appel plein d'échos et les fidèles entrent et s'agenouillent sous la voûte sonore ; il y a des cierges partout jusque sur la corniche de bois qui ceinture la nef. M. de

Brais, notre bon curé, officie et l'on chante " Jouez hautbois ! résonnez musettes" et le petit Jésus sourit aux vieux et aux jeunes malgré son dénument, sur la paille perdue.

" Adeste, fideles, laeti, triumphantes ; venite, venite in Bethleem, Natum videte Regem Angelorum." Joyeux et triomphants, approchez, fidèles, de la crèche de Bethléem, vous y verrez le Roi des Anges qui vient de naître.

Et parmi la foule qui se pressait et défilait, on eut dit que les plus pauvres étaient plus joyeux, consolés par la misère de l'enfant de Dieu ; mais un homme, un seul homme portant un petit malade dans ses bras était triste, profondément triste, et les plus proches de cet homme si pauvrement vêtu avaient entendu : "Je tousse encore, mais ça achève, puisqu'Il va prier pour moi," et le petit poitrinaire en disant ces mots indiquait d'un geste affaibli la crèche où reposait celui qui, un jour connut toutes les fatigues et toutes les infamies, jusqu'au crachat du juif impie. Viateur pour la dernière fois a contemplé le petit "Ami" de la crèche, et tandis qu'il croit se rendormir et retourner à son rêve : des anges, des anges, et de la lumière, mille fois plus belle que les mille cierges de l'autel, et quand il croit dormir, la mort a passé et sur cette gorge d'enfant a posé une main cruelle : la bouche s'est ouverte puis s'est refermée avec effort, comme pour dire une dernière parole ou avaler dans sa bouche qui se dessèche un soupir et c'est tout : l'enfant était guéri. .

. . . .

On dit que ceux qui revenaient sur la route, dans cette nuit, ont remarqué un homme qui ressemblait à un berger portant une petite brebis, et qui disait avec des sanglots dans la voix : c'est fini, c'est fini. . . .

———

LA NEIGE ET LA NUIT

D'où me vient cette neige que souffle à ma porte l'haleine furtive de la nuit ? Il en tombe à plein firmament et l'ombre est silencieuse.

Brins de neige qui venez de loin, le rêve vous connaît ; car c'est dans leurs rêves que vous ont répandus les anges, en pleurs de joie ou de regret.

Ils sont tristes et nostalgiques comme des feuilles mortes : les brins de neige meurent au printemps et les feuilles vont au tombeau de leurs chimériques destins, l'automne.

Vous caressez, tous deux, la joue des passants avant de mordre la poussière éternelle de la terre maternelle et féconde. Sur le sol blanchi de votre émail la tempête va souffler, et les brins de sable et les brins de neiges s'émeuvent : les tourbillons du nord emportent leur misère infinie et songeuse, et la pensée de nos cœurs se console aux vaines tristesses des choses.

Et l'on se dit : la sagesse et l'ultime devoir des êtres qui passent dans la fuite du temps et l'usure de la vie, c'est la bonté, l'inlassable bonté. La neige est bonne, la neige est belle !

Petits brins de neige, je vous aime ! vous formez, du tissu de votre splendeur, des linceuls pour la terre, et les morts qui dorment dans leurs creux jouissent de votre pitié qui les recouvre.

Pieusement votre bandeau charme la solitude et les vivants, cette nuit, dormiront sous les toits blancs, blancs de votre blancheur immaculée...

Et ma lampe brule et se consume, éclairant du reflet de sa flamme agonisante mon œil fatigué et qui rêve devant la nuit pleine de neige.

Petits brins de neige tombez, tombez toujours ; les hommes passent et tombent comme vous...

D'où me vient cette neige que souffle à ma porte l'haleine furtive de la nuit ?

La gloire est le soleil des âmes élevées, les âmes vulgaires n'y croient pas.

***

La justice n'est que pour ceux qui souffrent ; c'est pour cela que les heureux s'en moquent souvent.

***

La vie est une bagatelle, une plume à chapeau qu'on doit préserver parfois de la pluie et du vent.

***

La vie est l'A. B. C. de la mort, il faut savoir la vie pour apprendre la mort.

***

LE MORT VOLÉ

CONTE DE NOEL

Cachons-le sur le grenier d'étable, dans le foin, il n'y a aucun danger. Reste-là, vieille face de hache ! Bon descendons, maintenant ; je ne crois pas qu'il ressuscite par une nuit pareille.

C'était le dialogue de deux clercs médecins qui cachaient un corps volé....

. . . .

Tout le monde, ou presque, a vu le portrait de la mère Seigèle, illustré par tant d'almanachs ; puisque ma conteuse, la vieille Silette, lui ressemble à s'y méprendre, il serait inutile ici de pasticher longuement cette silhouette dolente que tous les bons vivants ont considérée de près : vrai nez de priseuse, figure glaise, ridée et usée comme un vieux couvert de livre ou, peut-être mieux, comme une histoire du "Juif errant." C'était curieux l'entendre ; sa voix cassée, un peu nasillarde donnait la sensation d'un changement d'atmosphère.

J'avais suivi mon père, bien malgré lui, chez Blanroi, l'hôtelier. Il y avait là une vingtaine de personne, filles et garçons, deux étudiants en médecine, et autres gens entourant la mère Silette qui était en train de raconter une histoire en attendant l'heure de minuit. Les paroles de la vieille ressemblaient aux cris d'une girouette sur un pignon ; elle-même avait l'air d'une marionnette pitoyable, d'un être visible que pour une minute, sous sa maigreur légendaire ; quand elle gesticulait, ses os bruissaient comme des sabots sur un chemin d'automne ; à tout moment l'on craignait qu'elle ne s'enfuit par la cheminée pour rouler avec les " baissées " de fumé et de

" poudrerie " qui régnaient au dehors. Et la vieille : Puisque vous voulez une histoire et que ce soir est celui de la messe de minuit, je dois me recueillir et vous servir comme qui dirait un plat de circonstance. La vieille avait su lire et écrire jadis, c'était une fine mouche : il me fait peine de ne pouvoir raconter comme elle :—Apporte mes " marlettes." José, et en même temps, viens jeter quelques rondins de bouleau dans la cheminée afin que je ne roidisse pas de froid comme si j'étais morte depuis huit jours... Bien, mon gars, je te paieraie ces bontés-là dans l'autre monde où je dirai que les gendres d'autrefois valaient bien ceux d'aujourd'hui. Pour lors, mes enfants, nous restions à " Bayolle, " mon défunt mari et moi.

Je ne vous raconterai pas le bal chez Boulé, auquel j'ai assisté en chair et en os, où j'ai densé avec le diable en personne, plaise à Dieu que ce fut pour la dernière fois !

Or, cette nuit-la, je me rendais à la messe avec le " défunt."

La neige, comme ce soir, faisait des ronds autour des balises ; et les " tourtereaux " avec leurs " tourterelles " penchées à leurs bras, et suivis des papas et aïeuls, marchaient en " cacassant " vers le vieux clocher qui chantait au vent comme un grand arbre. Il me semble que j'étais jolie et gentille alors, dans mes atours de jeunesse, ne riez pas vous autres, mes coquettes, em[illegible] enrubannées de vos boucles brunes, mes frais museaux, vous verrez, si Dieu vous laisse traîner la quatre-vingtième année sous la calotte du ciel, vous verrez que si la vieillesse aime parler d'autrefois, c'est qu'autrefois contient des jours régrettés ; et, quand on n'a plus d'espoir, il faut des souvena[illegible].

Mon fait, ici, pourtant, devient étrange. L'église de Boyolle n'était pas chaude, c'est-à-dire qu'on y "gelait

à petit feu " L'enfant Jésus était beau comme le jour, au plutôt, vous savez le vieux dicton : beau comme un enfant Jésus de Bayolle. Tous les chantres s'étaient graissé le gosier, parce que tout allait on ne peut mieux. Un nommez Labonne voulut même avoir la bonté d'entonner le " Credo " avant le prêtre, ce qui causa un certain émoi. Le pire, ici, fut vraiment attérant : Deligny, vous avez entendu parler du fameux Deligny, un possédé du démon ! Eh bien, ce possédé-là était à la messe, et, tout à coup il s'élève dans l'église, comme Simon le magicien : les yeux hagards, un peu voilés d'une brume de sommeil, et sinistrement porté sur rien, il atteint la voûte. On entend les clous de ses souliers grincer sur les décors ; puis il descend un peu, au milieu de la nef et son corps en équilibre, prends différentes poses, tantôt horizontale, tantôt verticales, et, sans que ses habits ne bougent, il roule pendant vingt minutes comme une feuille de papier dans l'eau.

Sa figure est contractée comme celle d'un noyé, et de sa poitrine s'échappent des sons furtifs d'une musique étrange qui frappe de stupeur : puis il redescend tout à fait, après vingt minutes.

Après la messe, M. le curé Kélaire lui passe son étole autour du cou et l'exorcise ; les femme pleurent, les hommes parlent à demi-haut. Et M. le curé ajoute en finissant : —" Tant que Kélaire, sera Kélaire, je réponds de toi, mais je ne réponds plus de toi après ma mort. " Le prêtre est mort quelque années après, et Déligny n'a plus été revu

Stupéfaite au souvenir du fantôme évoqué, la mère commença à divaguer. Voici quelque mots qui ont pu être saisis, car elle parlait tout bas après le mot mort : Tout disparait... Je pars bientôt... Je pars et mon [illegible]

çon n'est plus... Je pars, il est ici... on le traîne... on l'enterre... on le déterre... non, non, tout est fini... Je... je suis...

La vieille se renverse, on la porte sur un lit où la suivent les clercs médecins qui veulent lui donner des soins, mais c'est vainement, car tout est fini, la vieille est morte.

Les cloches tintaient au clocher, les personnes qui sortirent de l'hotel à cet instant pour aller à la messe, virent un homme qui sautait comme un trait du grenier d'étable ; c'était Gilbert Champagne, l'homme de c ur, les cheveux hérissés, les poings crispés, et s'écriant : Il y a un mort au grenier à foin : j'ai mis la main sur sa figure de glace et ses rudes cheveux d'étoupe...

Tout le monde sait le reste. C'était le garçon de la mère Silette, dont le corps avait été enlevé par des clercs-docteurs.

On dit que les témoins de cette histoire marchaient vers l'église en regardant autour d'eux, pleins de frayeur, croyant voir surgir de tous les trous noirs des morts échevelés traînant des cordes de pendus... Plus tard, relisant l'épitaphe de ces deux trépassés, je me suis dit : Chacun a son histoire, le monde est peut-être une histoire que le bon Dieu se raconte ; chacun de nous forme peut-être un mot de l'univers.

La vérité c'est beaucoup, peut-être beaucoup trop pour les hommes. Soyons contents de servir à quelque chose, mais non par nos folies.

* * *

EFFETS DE NUITS

PETIT POÈME EN PROSE

Et c'est encore la nuit. Cette petite lumière vacillante, grelottante, c'est le feu follet des aulnes vertes de la savane, et, tandis que la terre s'endort, il va, vient, aussi régulier que le fanal d'un passeur. Qui sait si cette flamme n'est pas l'âme éperdue et silencieuse d'un vieux coureur de grèves?. . .

Le méandre du bois s'irradie d'un peu de lune. Oh ! quelle lune ! ma foi, c'est triste en ces parages ; et me voici seul, dans cette ombre à demi-funèbre.

— Où donc es-tu mon vieil ami, mon pauvre chien ?

Et le chien dormait du sommeil des êtres qui ne s'éveillent plus.

— Pauvre chien, c'est drôle qu'hier il fût encore vivant ; c'est triste aussi qu'il soit mort cette nuit. . . .

Et le feu follet faisait sa ronde coutumière, des aulnes vertes au pied du côteau, et du côteau jusqu'au pied des aulnes vertes, comme une âme qui erre.

Deux hérons s'abattirent non loin de ma "cambuse", et leurs ailes, en s'agitant, laissèrent un sillon de frissons dans les branches.

Je songeais que c'est curieux, la nuit, au bois, surtout quand on voit la désolante mort, la mort de son pauvre chien épuisé par les dards d'un porc-épic, et que ce porc-épic aussi repose, abattu, d'un coup de feu au cœur.

Je me promenais devant la "cambuse" où s'amortissait un foyer de souches et de ronces. Le vent du soir caressait par instant la cendre rouge, et la fumée tordait ses volutes chimériques et capricieuses dans l'air.

La grève du lac Caïamac dormait, promenant son rêve argenté dans les quenouilles et dans les joncs. La mauve silencieuse et mystique se pavanait sur l'onde.

J'étais hanté d'un mystère qui fuit à cette heure solennelle ; tout fuit devant l'âme qui cherche à bien savoir et à bien saisir.

La nuit berceuse bat son plein, il est minuit ; les ombres s'accentuent dans leurs voiles songeuses ; des arbres gigantesques se profilent au lointain, tendant leurs bras suppliants à l'horizon caduc : des hiboux narguent l'espace, en de ça des sapins rangés en frères, pleins du sommeil langoureux et sévère de la grande nature.

L'étoile polaire s'égaye du silence de la terre ; quelques petits poissons interrogent la surface de l'eau en petits sauts fugitifs, tandis que tout à coup, une truite monstrueuse, dans sa course furibonde, dévie au mirage d'une étoile, sort de l'eau de toute la longueur de son corps et retombe de son élan scabreux, avec un bruit de branche brisée.

Puis le calme se fait et c'est toujours la nuit, la nuit sauvage qui regarde les bois et les rochers.

L'ennui qui naît d'une existence banale est un bien grand malheur.

L'homme n'est toujours qu'un enfant, "courtiseur" de chimères pour un lendemain.

LA MORT DE JEANNE

La mère de Jeanne était morte depuis cinq mois, pendant que le père était en voyage sur mer ; l'orpheline âgée de cinq ans restait sous la tutelle d'une tante maroufle, ivrogne et colère qui, selon l'expression de la belle petite, la battait souvent à grands coups de tape. Gros-Loup, le chien couleur caille, ami de la bambine, parfois semblait la regarder d'un œil de pitié, et la petite, des larmes dans la voix, lui disait à demi haut : "Gros-Loup" mange tante Mathilde." Mais l'animal, faut croire, préférant les os de pigeon, se contentait de lécher les deux petites mains qui frottaient des yeux bleus sous des boucles blondes.

Sans doute l'enfant avait ses jeunes caprices ; sa mère, avant de partir dans la boîte noire, l'avait un peu gâtée, tout de même on se montrait dur à son égard : plus de confiture quand elle en demandait le midi, plus sa belle robe à picots rouges, les jours de fête, et de grands coups de tape lorsqu'elle renversait son café. La rancune effleurait déjà le jeune cœur de la Jeanne mignonne.

Le papa ne reviendra donc plus ? Comme la maman, est-ce qu'il dort toujours ? se disait-elle. Le père vit encore et quoi qu'il ait le cœur alangui par les regrets, il est jeune et gentil. Huit longs mois ont passé depuis qu'il a quitté sa femme et son enfant pour naviguer. On lui a appris que la mère de Jeanne n'est plus, et sachant ce désastre du foyer, il refoule chaque soir des larmes évocatrices de l'être aimé.

Il n'est plus que la petite Jeanne maintenant qui le rappelle au village, là-bas.

" Prends bien soin de la petite, écrit-il à Mathilde, bonté d'un nom, je te tuerais si j'apprenais. . . ."

Et la tante, vous savez, la tante?

II

Un soir du mois d'octobre, il pleuvait. Mathilde, toujours dévouée envers elle-même, se payait rasade sur rasade. . ; Jeanne, connaissant Mathilde dans ses " griseries," était toute tremblante au bout de la table ; en entendant l'ivrognesse qui parlait de la faire manger par les belettes, la pauvre enfant échappa sa tasse de café. La pénitence de ce forfait fut l'expulsion : à la porte, Jeanne, le cœur plein de pleurs et sa petite robe trempée de pluie, chuchotta d'une voix tremblante : " Gros-Loup, si elles viennent les belettes, mange les toutes. "

S'apercevant que l'enfant ne criait pas, " Ça peur de rien, avait dit Mathilde, c'est un diable." il est bien certain aujourd'hui que l'une des deux était diable alors, mais ce n'était pas Jeanne.

L'ivrognesse s'était bientôt endormie. L'orpheline s'éveilla à minuit dans les bras de son père et sa première phrase fut : " Gros-Loup, mange la belette, " ne reconnaissant pas son papa qui venait de la trouver endormie, la tête appuyée sur celle de son chien. La petite se croyait dans un rêve ; elle ne pensait pas que ce père put revenir : peu à peu cependant, le jour se fit dans sa petite intelligence, elle reconnut qu'elle n'était pas seule en ce monde avec la bonne tante Mathilde ; elle reconnut qu'une main protectrice, forte, bonne, paternelle enfin, était là qui put la soustraire au traitement qu'elle souffrait depuis cinq longs mois Cependant le père était arrivé trop tard ; la petite toussa huit jours durant ; la pluie et le froid l'avaient blessée à mort. A l'heure de l'agonie, quelques voisins entouraient le chevet de la

petite moribonde dont la tête changée reposait sur le bras du père, et comme Mathilde vint la voir, Jeanne lui fit son adieu : "Gros-Loup, mange tante Mathilde, Gros-Loup, mange-la toujours."

Monsieur M. que je connais, n'a pas tué sa sœur comme il l'avait écrit, même il lui a pardonné ; le chien ne l'a pas mangée non plus, mais le remords l'a suivie, et quinze années de cloître lui ont fait un long regret. Mathilde était connu sous le nom de Sœur B. . .elle était devenue bien bonne, dit-on.

Aux funérailles de sœur B. . ., comme on chantait les adieux de Schubert, j'ai vu que le père de Jeanne pleurait, c'était sans doute en souvenir de tout ce qu'il avait aimé en ce monde.

S'il n'est jusqu'aux larmes du remords qui méritent un grand respect, celles de l'amour, de l'amour paternel, sont sublimes.

Les nuits sereines rendent l'homme plus sage : la nuit est la réflexion des temps.

***

Aux grands hommes les grandes tâches, ceux qui reculent sont des lâches.

***

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

Nous n'irons plus au bois, ma mignonnette,
Nous n'irons plus au bois tous deux !

Les beaux jours sont passés et le soir, triste et sombre, fait songer au mystère de l abandon. Dormez douces chimères des matins clairs, reposez, espoirs fatigués de nos destins ! Maintenant que la joie s'est enfuie du côté du ciel bleu et que les rayons d'été avec nos rayons d'espoir sont perdus, maintenant que tu es loin de moi et que je songe seul, voici l instant d'évoquer notre passé à nous, bien à nous. L'écrin des souvenirs s'ouvre de lui-même, cet écrin c'est mon pauvre cœur palpitant. Je rêve de toi, et je crois te revoir à travers l'encens passager des horizons.

Si bonne et si vraie dans ma vie, se peut-il que ton absense se prolonge comme une nuit de tristesse et d'insomnie, comme une nostalgie amère ? Se peut-il qu'ainsi un éloignement soit aussi cruel et que les jours qui passent s'endeuillent d'un si morne tourment ?

Faut-il donc que mon existence humaine s'abîme de toi ? Faut il donc, pour expier quelque faute lointaine, qu'une longue innocence nécessite en mon âme sa douleur ?. . .

O toi qui m'ignores et dont le souvenir me hante ! sois heureuse sans moi. J'aurais été si heureux de ne vivre que pour toi. Selon le vieux proverbe, un malheur n'arrive pas seul, en un jour je t'ai perdue et ce même jour ma vieille mère est morte. Je l'ai mise en terre ce matin, aux chants solennels et plaintifs qui accompagnent toujours le départ de tous ceux qui s'absentent pour l'éternité. Le glas funèbre a tinté d'un son étrange et

lamentable, et du clocher plein de voix j'ai vu s'enfuir une hirondelle. Comme une âme triste et qui regrette, cet oiseau, frère des choses frêles, a frôlé d'une aile agile et frileuse le sable fraîchement remué de la morte. Tout était triste au cimetière et les croix noires et blanches bariolaient un fond d'herbes sèches et de feuilles abîmées dans l'amertume de l'automne hâtif. Je songe à l'hirondelle, dire que ma mère n'est plus, dire que tu restes éloignée, et l'hirondelle attardée, trop faible pour suivre ses sœurs vers les pays du nouveau soleil, accompagne jusqu'au tombeau les défunts, jusqu'à ce qu'elle s'efface elle-même comme une chose vaine. Pauvre hirondelle et pauvre mère, et pauvre toi ; les hirondelles montent si haut vers le ciel qu'elles se perdent, il me semble, dans les nuages à l'instant de leur agonie.

Les humains descendent si bas dans leurs fosses, qu'on pense qu'ils veulent se séparer de nous, et les vivants sont malheureux.

En retournant à mon logis désert j'ai suivi le sentier coutumier de notre jeunesse : j'ai vu des fougères recroquevillées comme des linceuls sur la terre muette et sous les cèdres touffus dont l'odeur nostalgique embaumait le bord du coteau et l'air humide de la savane. Et j'apportais avec moi, dans mon âme, ma tristesse et mon malheur et je marchais toujours vers chez-nous, et près de la broussaille, comme pour attiser mes deux douleurs, déja profondes, un papier signé de toi m'est apparu, sur lequel j'ai lu tes derniers mots.

Nous n'irons plus au bois tous deux.

Et le ruisseau, à gauche, coulait son cours argenté le long du bois perdu, à droite, c'est la clôture grise qui suit le chaume et le friche. Mon chien est venu me rejoindre vers le pont et me fit des caresses. Et le toit m'apparut

au tournant de la côte, l'humble toit natal, l'humble toit pointu, empanaché d'une blanche fumée. Le soir était venu, une brebis bêlait à la porte de la bergerie et mon vieux père aveugle m'attendait sur son sofa.

Nous n'irons plus au bois tous deux !

Créés de cendre neuve et de la poussière, nos premiers parents, s'ils vivaient, verraient aujourd'hui des nations de terre usées.

***

Les hommes qui dépensent beaucoup d'argent, se donnent beaucoup de peine pour le dépenser et ne sont pas plus heureux.

***

LETTRE ÉCRITE DE LA LUNE

Le trois d'octobre, à deux heures et demie de l'après-midi, je traversais le Parc Lafontaine, avant d'arriver à l'Ecole Normale, but de ma course.

Je cheminais, fatigué sous la chaleur d'un jour de plus, secouant par instant sur le bord herbeux des allées grises, en face de promeneurs désœuvrés et dédaigneux, la poussière de mes tant vieilles chausures, tant vieilles, que je leur accordais le titre de chaussures-souvenir.

A quoi pensais-je ? à rien, je crois, ou de travers ; j'admets les deux à la fois ; pourtant les fleurs étaient belles et les derniers bataillons d'hirondelles qui s'apprêtaient à partir ont dû me faire regretter de ne pouvoir les suivre un peu. . . vers la grève du temps perdu, illusion si chère au voyageur fatigué dont l'imagination, évocatrice du repos, lui montre le repos après un nouveau et suprême labeur.

C'est là que je fus surpris par une balle sifflante qui, au moment où j'avançais le pied, éclaboussa le bout de ma bonne chaussure, sans m'atteindre cependant, ce qui s'explique : les quelques amis qui me connurent alors, ont aussi connu mes bottes de la manufacture Erlow, et dont la longueur en rapport avec la vieillesse, était passée en terme de comparaison ; on disait : vieux comme tes bottes-erlow, ou long comme une chicane de buveurs et tes bottes-erlow.

Quoiqu'on m'ait souvent demandé si elles n'avaient jamais été neuves, nul ne peut encore révoquer en doute leur authenticité, et l'on sait, de plus, qu'une belle partie de mon existence s'est usée avec elles, ces témoins de mon meilleur record bohémien.

Je subissais là une lourde perte. Pour me dédommager, je creusai la verte platebande et j'en extrayai le fatal instrument qui rognait ma bourse de $2.50, à part l'assaut moral sur mon tempérament nerveux.

II

Hier, fouillant dans ma boîte aux souvenirs de deuil, je retrouvai la fameuse balle qui a mis hors de combat, dans un moment très importun, ma meilleure amie de voyage. " Te voilà donc, balle malencontreuse, briseuse de belles chaussures, cause de désespoir du pauvre homme, dénudeuse de pieds meurtris ? " lui dis-je.

Et, comme preuve de mon éloquente colère, je la frappai d'un formidable coup de marteau ; elle se brisa, et je m'apperçus qu'elle contenait un svelte papier de soie, sur lequel était écrit ce qui suit :

LUNE : sommet du mont Dœrfel, 25 juin, 1904.

AUX HOMMES DE LA TERRE, NOTRE ANCIENNE PATRIE

Nous, sousignés, Barbicane, président du Gun-Club des Etats-Unis ; capitaine Nickol, inventeur des meilleures plaques à cuirasser, et Michel Ardant, aventurier et Français de naissance, mais Sélénite d'éducation, sommes bien aises d'informer le public de la réussite de notre entreprise,

Comme l'univers " philoscient " nous a accompagné de son plus profond intérêt jusqu'au moment de notre départ, nous voulons, à notre tour, nous occuper directement de lui, et nous ne négligerons rien pour l'instruire du poste où nous sommes parvenus.

Partis de Stone's Hill (Floride) notre wagon projectile lancé par la Colombiade, à une vitesse de 900 milles à la seconde, nous n'avons pu toucher le sol de la lune

que treize jours plus tard, ayant séjourné plusieurs heures où les deux forces lunaires se combattent, l'attraction et la répulsion.

Comme il n'y a ici qu'une couche d'air de 25 pieds d'épaisseur, nous voyageons, pour ainsi dire, à la manière des corps béatifiés dont parle l'écriture hébraïque. Nous sautons où nous voulons, n'ayant que le soin d'apporter avec nous ce que nous appelons ici nos machines respiratoires, espèces de sacs remplis d'air pur.

Les Sélénites, habitués depuis nombre d'années à recevoir des visiteurs des planètes étrangères, nous fournissent ce qu'il nous faut pour la formation de l'air, quand nous venons à en manquer.

L'acide carbonique corrompu est détruit par le clorate de potasse et nous formons l'oxygène en quantité avec le clorure de potassium ; l'azote est en abondance ici.

Nous ne sommes pas les premiers de la terre parvenus dans la lune : nous avons nommé, dans une autre balle, des Canadiens qui nous ont précédés au moyen de cannots de chasse galerie. Ces derniers mêmes ont depuis assez longtemps, fondé une école de langue française.

Nous avons eu le plaisir de presser la main aux députés de Mercure, d'Uranus, de Vesper et de Neptune ; ceux-ci sont les plus rares. On nous a fait comprendre que le véhicule commun de ces gens-là était une espèce de ballon très perfectionné et très rapide.

Il y a ici de curieuses coutumes, je vous assure.

La conformation des oiseaux qui vivent dans le vide, paraît tout à fait naturelle quand on les étudie. J'en ferai une description plus tard.

Il n'y a aucun reptile, parce que la corruption, à proprement parler n'existe pas : une personne meurt, ce qui

arrive rarement, son corps se pétrifie. Rien de plus facile pour moi que de vous écrire, quand la lune est à son périgée, avec mes balles confectionnées exprès.

Le seul risque à courir, c'est qu'elles se perdent à leur tombée sur terre.

Des saluts à Mr. J. T. Masson, de New-York, si ce billet est trouvé.

Barbicane parle toujours, malgré la rareté de l'air, de faire flotter ici le drapeau américain. Grâce encore pour quelque temps, Barbicane ! ne nous mettons pas en grève avec les Sélénites, nous ne sommes que trois, tandis que la république Dœrfel compte déjà cinq millions !

Je suis certain que ça ne fera pas.

* * *

Le capitaine Nickoll s'ennuie toujours un peu de sa femme, quoique celles des Sélénites lui fassent des fêtes. Quant à moi, Michel Ardent, moi qui tiens la plume aujourd'hui pour mes deux compagnons, je suis enchanté du voyage ; je fais de l'histoire naturelle, rien de plus instructif.

Tout dévoué,

MICHEL ARDENT.

P. S. Prière de remettre ce billet au secrétaire du Gun Club ou au capitaine Bernier qui se préparait pour le Pôle Nord quand nous sommes partis, ou encore à Mr. Tarte, que nous avons rencontré à Lyon, s'il est encore ministre. M. A.

* * *

Inutile d'ajouter que je remettrai ceci à qui de droit, après adresse reçue, pourvu toutefois qu'on me paye mes chères bottines, la lettre n'étant pas affranchie ; je crois que ce sera justice.

LA MAISON ABANDONNÉE

La vieille maison toute moussue, penchée, presque recueillie sur elle-même, porte avec peine ses ans sans nombre.

Elle ne brave plus l'effort des vents, mais semble plutôt se réfugier derrière deux ormes séculaires, crânement robustes et qui, bordant la grand'route, consolent le regard du voyageur qui va vers la désespérance morne des horizons. L'ancienne cheminée de rudes cailloux, droite en son âge innomé, jadis saluait de sa fumée claire le nuage prochain. Aujourd'hui tout est abandonné ; tout sombre dans l'oubli, et le murmure incompris des choses, et le silence austère des longues nuits y planent tour à tour sans que le frisson d'un cœur humain y bénisse le temps et l'espace. L'humble hirondelle a fait son nid dans l'ombre des pignons et, sous la verte feuillée des ormes aux bras noueux et suppliants, la grive chante allègrement sa svelte chanson. Au grenier, dans la hotte brune des herbes sèches et des branches à tisane attestent l'art simple des médicaments des aïeules disparues. Dans un coin de l'antique chambrette, s'accrochant au mur qui surplombe, pieux souvenir d'une mère en allée, apparaît l'image de la vierge au regard triste, prévoyant l'amertume d'une mort prématurée sur le gibet rédempteur. Un rideau de lin orne encore de sa vieille blancheur les carreaux de la fenêtre close, et la lucarne, comme l'orbitre centenaire, est sombre et cave. Retenu à une poutre équarrie, par deux crochets de fer, un fusil à pierre, très vieux et très pesant, demeure le témoin d'un autre âge et le vestige redoutable de quelque chasseur intrépide.

Une grande armoire bleue foncée, à demi cachée par la porte de la chambrette, contient des livres, des manus-

crits, des portraits et de la toile fine. Dormez toujours vieilles reliques, derniers biens restés de l'être qui n'est plus ! Vous enfermez dans votre discrétion la sublime souvenance d'un déshérité qui dort maintenant en paix, sous l'herbe d'un cimetière étranger ; que dis-je ? qui dort peut-être dans le sable d'une mer lointaine et profonde comme la voûte du grand ciel des nuits : car celui-là n'est plus revenu qui quitta ce seuil pour la recherche étrange de la fortune. Ah ! le nom de cet être perdu, je l'inscrirai quelque soir en l'histoire des bonnes gens, et si je ne le puis avant que Dieu qui tranche tout tranche le lien de ma vie, ce nom se gravera sur l'écorce qui croîtra dans la terre de mon tombeau et, si l'on ne peut le lire, le vent qui fera sa chanson sauvage aux feuilles mortuaires, le dira avec l'oiseau des nuages. J'aime la demeure du disparu pour y avoir rêvé souvent, où je me suis dit : l'homme pense souffre et passe vite ; la chose sans âme demeure plus longtemps ; c'est donc que l'âme inquiète consume et abîme plus que les rudes saisons. L'homme est défunt et sa masure existe encore. On y parvient par un chemin sablonneux et, de ci de là, jonché de tas de pierres, au hasard .

Souvent il arrive que pour prouver son art, l'artiste y fait passer sa vie.

* *

L'ÉGENDE NOIRE

C'était un soir d'automne tristement sombre, un de ces soirs qui parlent étrangement, où le cœur qui espère sent ses rêves pesants ; pourtant mon front brûlant d'un dernier labeur bénissait, comme un parfum, le vent doux et indécis de la plage aimée.

Le fleuve était calme et beau.

Depuis une heure la cloche de l'église, éveillant les prières pour les morts, avait tinté ; le "boipourril," oiseau solitaire comme l'instant qu'il chante avait évoqué l'esprit des songes.

L'âme pleine de religion, religion de l'insondable et immense nature, je me promenais bénévolement sous les peupliers sans feuilles, là-bas, le long de l'interminable route

Et je vis, loin, par de là les monts, des lueurs étranges comme des regards de bêtes fauves, chargés de fureur, de sang et de malheur, sous des nuages d'une couleur indécise comme les bois d'automne.

Alors je devins triste après avoir souris et mes yeux qui voyaient, voulaient voir de plus en plus. Je vis aussi de grands oiseaux aux ailes immobiles, traverser cette image vaste de mystère sous les portiques très étroits de l'infini

Et je vis aussi quelque chose qui n'a aucune proportion avec le monde épars de nos choses, quelque chose qui ressemble à la gloire d'avoir vécu, à la gloire vraie dont l'âme a soif et qui coûte la vie à l'être qui désire.

Bientôt repliant sa forme oblongue de bec, cet occident de soir, brassa des voiles en triangle, de gaze jaune et de dentelle rouge, puis une main ouverte se dessina, noire et

crevassée, sur le font d'une image, ayant près de la paume, comme les mains d'un crucifix, un clou à tête octogone et plus noir que le reste. J'eus peur et je courus du haut du rocher vers ma cabane, à la lisière des peupliers. Quand je fus assis près de mon feu, mon esprit devint plus paisible et je me rappelai, mot pour mot, quelques phrases déjà lues dans un livre cabalistique et dont j'ignore le titre ; les voici : " Dans un territoire très lointain de l'Amérique du Nord, aux temps les plus reculés, où, seules, quelques peuplades sauvages marchaient à l'aventure, un démon prit la forme humaine et, voulant imiter l'Homme promis, se cloua à un crucifix et aussitôt, comme par une punition venant du ciel, périt en criant, consumé par le feu de Séboïm, de Ségar et d'Adama. Celui qui dit ne m'a pas dit où sa poussière demeure, mais les flots du Jourdain en entraînent, et le roc qui passe la mer la plus proche de Cûmes où vécut la Sybille, dans son cri rauque et secquement énorme, imite bien le râle dernier de ce démon sur sa croix de flamme.

Son âme damnée deux fois recherche le pourceau et la bête effroyable, allant le poil hérissé, par les nuits et les orages qui tuent et fulminent sur les toits hauts.

Cette âme habite aussi les ponts en ruine et y attire les reptiles les plus redoutables ; c'est pourquoi on se sent parfois frémir sans raison, sous les soirs sans étoiles. Il ne vente pas et les maisons craquent, lorsque cette âme y passe.

Une main consumée, effroyablement noire, apparait un soir à tout cent ans, par delà l'horizon de l'espace : c'est la main du démon Aprooune. "

C'était à l'heure ou la colline
Prête ses ombres aux vallons,
A l'heure où l'occident s'incline
Sur les infinis horizons.

HONNÊTETÉ D'ANTAN

J'ai connu naguère un vieillard dont je garderai longtemps mémoire : maigre et voûté, le regard doux et profond, comme les personnes qui ont souffert et dont le cœur garde un regret ; s'appuyant sur un bâton, il allait, son travail terminé, traînant sa rêverie par les rues de notre petit village. Cet homme était simple et droit. Jamais on avait pu, jusqu'à sa mort, le surprendre dans un mensonge ou dans un marché malhonnête ; on a pu jeter un sourire narquois sur sa mine quelque peu négligée, mais lui n'a jamais eu à rougir de sa parole ni de ses actes, puisqu'en tout et partout il était le plus naturel et d'un langage raisonné de bon aloi. Lui qui parlait bien, disait parfois qu'il n'y avait en ce monde qu'une manière de prouver l'intelligence, et que c'était le rapport d'une bonne conduite avec de bonnes paroles, démontrant en ce point que les discours les plus rusés, et les mots d'esprit, ne sauront jamais seuls remplir une carrière. A quoi bon l'avocat qui sauve du cachot le méchant qui le mérite ? A quoi bon l'esprit d'un ivrogne ? A quoi bon l'audace du voleur ? A quoi bon la puissance du fort, si cette même puissance est aveugle ou brutale et arrogante ?

Il parlait, mais sans recherche, se servant des mots les plus simples et les plus clairs, jamais à tort et à travers, tout en considérant les mots et les phrases comme signes conventionnels, pas plus. Il a passé sa vie à prêcher l'honnêteté de cœur et la sagesse dans les mœurs. Possédant assez de richesse pour vivre indépendant, il vécut, je l'ai dit, toujours modestement avec cette loyauté de caractère digne, au moins, des anciens sages les plus renommés. Quand il accepta d'être maire de sa paroisse natale, pour rendre service avec la probité et l'intégrité

de l'exemplaire citoyen, il refusa toute manifestation de sympathie de la part de ceux qui avaient élu, disant qu'il acceptait par devoir et non pour une vaine gloriole.

Cet homme ne parlait jamais contre son prochain, mais on sentait, par son regard et le pli de sa lèvre mince, qu'il se riait en lui-même de tout poseur qui s'écoute et qui recherche la bonne mine, plutôt que la bonne conscience. Il faisait l'aumône à tous les passants et leur donnait à couvert, avec la nourriture.

Si cet homme a souffert, il ne l'a jamais dit ; son regard et l'ensemble de sa personne semblaient le prouver, mais certes, ce ne fut pas de sa vie ni de sa conduite, ce fut plutôt par les défauts des autres hommes.

Il n'a jamais pu mentir jusqu'à sa mort, mais durant sa dernière maladie, il avait annoncé à un ami qu'il ne passerait pas le carême, et le lendemain du jour de Pâques ce fut comme à regret, une excuse, lorsqu'il revit ce même ami, d'être resté plus longtemps sur la terre, puis il mourut en disant :

" L'homme est menteur. "

Il y a loin de cet homme, que je ne nomme pas par respect pour sa vie ; il y a loin, certes, de lui à l'âme de notre temps. Hélas ! quel orgueil, quel mensonge, quelle infatuité de soi-même règnent parmi nous ? La parole donnée sur l'honneur, l'amitié de l'enfance, les promesses " éternelles " ne comptent plus !

On ne doit pas trop défendre ses idées, ses goûts, ses penchants, car tout ça fait son chemin seul, s'il y a du bon.

LES DEUX PIGEONS MALHEUREUX

I

" Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre, " et sur le chaume aplati du vieux colombier, mille fois le jour, leur joyeux roucoulement se mêlait à l'universelle sympathie de la nature, au mois des fleurs et des moissons. Allègrement, la tête s'agitant à chaque pas, ils marchaient sur la pente des toits. Leurs petites pattes étaient rouges comme des dentelures de corail ; leur jabot, chatoyant et bleu, avait les reflets des plus beaux nuages. Parfois ils allaient boire ensemble à la vasque où le soleil brodait les plus fières arabesques des dorures de ses rayons. L'eau y était claire comme " à la claire fontaine, " et parmis les papillons et les libellules qui y étaient venus boire aussi, quelques-uns, enivrés du charme incessant de l'heure, —l'heure est une éternité pour l'insecte éphémère —y étant mort sans regrets, jonchaient les bords des débris de leurs sublime azur.

II

L'âme du plus petit voyageur même est un abîme de désir : la parcelle de rêve tournant à l'inconnu, n'en doutons pas, nous est jetée par Dieu qui daigne veiller à tout, et pour notre joie et pour notre tourment, et pour notre vie et notre fin ; heureux pourtant l'être pétri de constance, qui vit et meurt content du même coin de ciel, et qui n'a besoin d'autre amour que du premier !

Un soir, soir de mélancolie, soir fatal au cœur en peine, les nuages rapides couraient vers l'orient.—Je pars demain, dit à sa compagne le pigeon voyageur ; comme ces nuages, je toucherai aux portes de l'aurore, je verrai

le dernier horizon ; sans cette vue des feux qui commencent le jour, je mourrais du rêve intense qui me pèse.

Sa compagne pleura discrètement ; pour la première fois, le colombier s'assombrit de tristesse.

La prime aube venue, on se sépara : l'adieu fut court, comme tous les adieux, et, bien que l'amant fût disparu, la compagne fidèle regarda longtemps encore dans l'espace, où se perdait son espoir.....

Les semaines ont fuit, les mois, les années, et c'est en vain que l'amante attend l'amant qui regrette toujours, lui, le prisonnier en des lacs cruels.....

III

Que de joies sans retour, larmes des destins engloutis ! C'est le pourquoi des "larmes des choses"—"Lacrimae rerum."

IV

Le voyageur n'est plus revenu, et sa compagne est tombée aujourd'hui sous la dent du chien qui dévore "force os de poulets et de pigeons."

J'écrirai peut-être quelque jour son histoire, car j'aime l'histoire des faibles et des déshérités inoffensifs, qui sont en ce monde comme pour expier les fautes auxquelles le remords des coupables ne saurait suffire.

Victime du plus fort, esclaves des despotes, allez, la vie est une obole et vous avez pour votre argent.

Dieu qui garde une copie, un dossier de tous les procès, tient aussi le livre de nos misères.

***

CHEZ LA MÈRE SOPHIE

CONTE DE NOEL

Mon ami François n'était pas un de ces conteurs exotique, qui, pour le plaisir de chatouiller l'imagination, saisissent au vol les comètes des nues et vous les braquent dans une intrigue, au risque d'érailler ou bosseler tout un système planétaire, sous n'importe quel gouvernement : l'occasion de se frotter aux romanciers célestes, paraît-il, lui était venue trop tard. La plupart du temps, il parlait tout bonnement, sans prétention aucune, comme pour les petits enfants, sachant bien qu'après la première heure, tout serait oublié.

Pour lui faire droit, voici une de ses histoires rustiques, toute confuse de simplesse, à l'ancienne façon, telle quelle "embrochée :"

C'était le 24 décembre, au soir, 188.. ; sur une lune froidement pâle et attristée, de gros nuages, en morceaux de tempête, aussi blancs que le marbre de nos mausolées, glissaient, indécis et bossus, du sud à l'ouest.

Le village de Lanoraie, alors comme aujourd'hui, sur la rive nord du St Laurent, formait triangle autour de son ancienne église. Les toits, doublés de givre, encensaient la nuit brune de leur fumée grise qu'éparpillait une brise de la dixième heure.

Les aboiements d'un misérable chien chassaient, par minutes, les échos familiers d'un massif de pins verts, non loin d'une maisonnette à l'aspect désolé et maussade, un peu enfoncée, à droite de l'église.

Quoique disparue depuis bientôt vingt ans et engloutie aux cendres des choses mortes, je la revois, cette chaumière avec sa porte basse et occrée de rouge clair,

avec ses fenêtres à petits carreaux et sa cheminée de cailloux limés par la glace et la pluie des saisons. Ma mémoire, si rebelle pour tant de choses, garde encore aujourd'hui l'image de ce toit braulant ; c'était le toit de ma marraine que j'aimais, une bonne vieille fée à l'échine inclinée, à l'œil cave et fixe comme un œil mourant, marchant à pas pressés, à l'aide d'un manche de parapluie.

J'allais sur ma huitième année depuis une couple de semaines. Ce soir-là, mon père, me tirant par la manche, m'offrit d'aller coucher avec mon frère Pitou, chez cette vieille marraine ; c'est le temps, dit-il, puisque une troupe de sauvages de la compagnie des croquemitaines et des "féeferlutes" a été vue de l'autre côté de la rivière, ils rôdaient encore sur la glace au soleil couchant, cherchant sans doute quelque "lessiveuses" (laveuses) à qui casser une jambe.

Ah ! les gueux ! de canaille ! de vauriens ! qui, non contents de casser les jambes des femmes, pour qu'elles aient plus de misère, leur laissent encore des paniers pleins d'enfants ! Puis quand on est pauvre, il faut les élever par dessus le marché, de "grippe et de grappe," comme des chats ; avec ça qu'ils nous les apportent toujours tout petits ; à peine si ç'a l'air du monde : ç'a pas de dents, pas d'esprit, c'est grimaceux, indéfini enfin, comme une vocation de vagabond. Toi par exemple qu'ils ont laissé à la grange, sous le demi-minot, tu n'as pu marcher qu'une année après. Oui, les coquins ! je les tuerai tous avec le fusil de ton oncle François !... — Oui, assommez les sauvages, mais pas les bébés ! et si je restais pour les voir ?.. —Mais non ! mais non ! Tu sais comme tu es fourré partout, tu me ferais manquer mon coup !

Tu as le temps de te rendre avant qu'ils arrivent ; va avec Pitou chez marraine qui doit à ce moment fricasser

quelque fameuse gibelotte à crever ; puis du sirop d'érable, elle en a, la vieille... Et les deux marmousets étaient partis, barbotant dans la neige comme deux pigeons : leur petit derrière en rond, leurs petite "tuque" penchée sous la poudrerie où sifflotaient les kobolds, les turlures, les fifs, les crignes, et déjà même, quelques jeunes mardi-gras, du vieux Santa-Claus, qui commençaient à courir la galipotte, au petit domaine, sur la côte des pins à corneilles.

Toc, toc, toc, c'est nous, marraine, c'est ton filleau Pitou, — Bien arrivés mes filstons, nous répondit la vieille ; entrez marmots, vous avez frappé à ma maison comme le corbeau nocturne dont parle un des bouquins que j'ai sur ma commode. Décapotez-vous et venez vous chauffer devant la crémaillère qui mijote la ripaille : une tête de goret et un morceau de bœuf aux carottes avec de mon persil et de mon cerfeuil, comme à la cour du roi Pétaud ; tout dense, tout se tape dans la bouillotte. Ne craignez rien des sauvages, mes gars, Sultan, mon chien qui chante dehors, se ferait un plaisir d'en escamoter une demi-douzaine, entendu qu'ils a faim, le bougre... Puis, sur notre demande, elles nous raconta l'histoire de "Peau d'Ane," de "l'Oiseau d'Or" et du "Petit Poucet," même elle commença la lecture du vieux bouquin à la page 123ème du livre d'Edgar Poë, que j'ai apprise par cœur depuis :

"Ah ! distinctement, je me souviens que c'était dans le glacial décembre, et chaque tison brodait à son tour le plancher du reflet de son agonie. Ardemment, je désirais le matin ; en vain, m'étais-je efforcé de tirer de mes livres un surcis à ma tristesse, ma tristesse pour ma Lénore perdue, pour la précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore, et qu'ici on ne nommera jamais plus.

"Je poussai alors le volet, et avec un tumultueux

battement d'ailes, entra un majestueux corbeau digne des anciens jours...

"Prophète ! ..dis-je.... être de malheur ! oiseau ou démon ! toujours prophète ! par ce ciel tendu sur nos têtes, par ce Dieu que tous deux nous adorons, dis à cette âme chargée de douleur si dans le Paradis lointain, elle pourra embrasser une fille sainte que les anges nomment Lénore, embrasser une précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore.... Le corbeau dit : Jamais plus !

"Que cette parole soit le signal de notre séparation, oiseau ou démon !.. hurlai-je en me redressant. Rentre dans la tempête, retourne au rivage de la Nuit Plutonienne ; ne laisse pas ici une seule plume noire comme souvenir du mensonge que ton âme a proféré : laisse ma solitude inviolée, quitte ce buste au-dessus de ma porte ; arrache ton bec de mon cœur et précipite ton spectre loin de ma porte !.... Le corbeau dit : Jamais plus."

Ma marraine dût discontinuer ici, car il lui arriva de la visite ; une partie de ceux qui devaient chanter à l'orgue, à minuit, entrèrent dans notre taudion : c'étaient Olivier Champagne, Josine Brassard, Fanfan Delcourt, Garçon Vadenais, Pierre Crépault, Louis Plante, Baptiste Galien, le jeune Robillard, le bonhomme Landry, un rôdeux de joueur de violon celui-ci, je vous en garantis.

Il n'y avait pas de messe de minuit cette fois-la : M. le curé était tombé malade, victime de son dévouément, en revenant d'administrer la femme d'Olivier Boucher.

Avec la permission de la mère Sophie, dit l'un d'eux, en versant pour tout le monde un petit filbi de rhum, nous chanterons ici ce que nous ne pouvons chanter à l'église : nos cantiques en souvenir du Père Eternel de tant d'enfants qui lui ressemblent si peu. C'est très bien,

répliqua la mère, je commence par faire de la tire ; rien ne rebute le bon caractère des Canayens... Ça, bergers assemblons-nous. Allons voir le Messie....

Ils chantèrent tous les plus beaux cantiques, et une partie de la messe bordelaise ; et les trois plus belles voix, à mon goût, c'étaient Olivier Champagne, Charles Robillard et Louis plante

C'est bien simple, la poêle suspendue à la cheminée, renvoyant comme un écho continu, semblait ronfler superbement et prendre des airs comme un chat qui file ses patenôtres.

—Voici de la tire ! voici de la tire ! pour réconforter les gosiers, cria ma marraine....mais à peine avons-nous commencé le régal que nous entendîmes, répercuté et saccadé par les rafales, un chant rauque et lugubre à l'extérieur : — Canot d'écorce qui va voler, Canot d'écorce qui va... Mon père n'avait fille que moi... C'était tout simplement un canot de chasse galerie que dirigeait crânement Belzébuth, enseignant son refrain populaire à tous ses apprentis : réprouvés, bêtes-à-grand-queue, loups-garous, bêtes à tête plate ou bêtes à sept têtes qui sortent la nuit des caves ou des rez-de-chaussée, par les soupiraux ouverts.

Nous avons regardé ces voyageurs aériens qui filaient comme un volier d'outardes, sur une seule ligne horizontale ; mais nous ne vîmes bientôt plus qu'un point noir qui, dans la nuit brune, se confondit avec les nuages, leur chanson aussi se perdit sans écho, comme toute musique infernale, c'est-à-dire que nos oreilles ont gardé l'air du refrain, mais le bosquet sonore des vieux pins, éclatant de murmures quand aboyait Sultan, est resté dans le silence pendant que les démons passaient, suivant le vent et semant des flaquées de fumée.

L'HIVER

L'hiver est rude et sans merci, plein de rafales sourdes et d'aigres bises, chassant, vers les étés d'antan, notre mémoire morose.

La nature vieillie, tremblante et blanchie, semble se recueillir dans une souffrance mortelle.

Les toits et les arbres, avec leurs dentelles et leur barbe de glaçons, songeurs et résignés sous les nuits d'étoiles, portent, on le croirait, le lourd fardeau des désespérances mornes.

Les fenêtres aux regards embrouillés, maquillées de givre et de frimat, pleurent sur quelque rayon de lune, et regardent tristement la route cahoteuse où cheminent des êtres attardés.

Et les cheminées, empanachées de volutes de fumée, éparpillent au bord du ciel ce qui reste de leurs flammes renouvelées.

Et pendant qu'au dehors la bise mord, hargneuse et stridente, par tout le pays ; pendant que les arbres et les toits s'embrouillent et se confondent aux brumes mystiques de la nuit ; pendant que les horizons s'accroupissent derrière les bois et les coteaux, pour s'abriter des autans mauvais ; pendant que mes fenêtres éclairent leurs songeries aux rayons lunaires, que ma cheminée respire et que ma lampe brode et allonge sa binette monotone sur le mur bleuâtre, et que je rêve de n'être jamais philosophe que près du poêle et de la marmite, je songe moi aussi, dis-je, à ces foyers que la misère désole. Je songe aux déshérités dont la table est sans pain, et dont l'âtre est sans feu ; je songe, par ce soir de misère, aux enfants qui n'ont plus de père et qui n'ont plus de mère ; je songe

au fou qui loge dans un grenier et que ce froid torture ; mais je songe surtout aux enfants qui ont un père, quand ce père est ivrogne ; je songe aux petits enfants qui ont une mère, quand cette mère est ivrogne, et je les plains. Car la misère causée par l'ivrognerie, est une misère maudite de Dieu et des hommes.

Et combien, parmi les ivrognes qui boivent l'été, pour se rafraîchir, et qui n'ont rien l'hiver pour chauffer leur maison ? Combien de misérables, de miséreux et de poltrons grelottent et font grelotter aujourd'hui ceux que le devoir oblige de protéger ?

C'est par leur faute, par leur très grande faute, qu'ils souffrent et font souffrir. L'argent mal employé au cabaret est une honte pour le gueux qui s'en sert et qui mendie ensuite ; par lui-même l'argent n'est rien, mais utilisé adroitement et à propos, bien gagné et bien employé, il vaut les palmes académiques, puisqu'il roule et se dépense pour encourager et soutenir l'humanité.

Il ne faut pas pousser trop loin toute chose, ni toute parole : vous savez, on a fait du mal même avec les mots de l'évangile.

***

Les grandes pensées ne font les grands hommes, qu'en traversant des cerveaux énergiques

***

L'AGONIE D'UN HÉROS

CONTE DE NOEL

Dès le matin, le malade, soutenu jusqu'à la fenêtre, écartait à demi le rideau de fine toile et regardait les ciels d'automne qui, tristes souvent comme une âme en pleurs, éclairaient des tourbillons de feuilles mortes et quelques plumes des nids abandonnés. Le malade avait aussi remarqué les derniers bataillons de noirs corbeaux, ces humbles voyageurs, partant du pays pour des bords plus cléments, pour un printemps nouveau.

Du haut de l'énorme falaise où reposait sa massive maison de pierre, il avait salué les dernières voiles blanches, évocatrices des plages lointaines, mais connues, chéries de sa jeunesse ; puis brillèrent quelques beaux couchants, par delà les monts en des apothéoses de gloires inconnues, et ce fut tout de la nature qu'on aime.

Les bises glaciales ont soufflé avec les avalanches de neige ; sous les sapins verts, que les frimas assiègent, dans les soirs rudes et menaçants, se font entendre des hurlements de loups affamés, cherchant la carcasse enfouie d'une bête morte.

Chaque jour apportait une monotonie désolante au cœur du vieux français, car le malade était un français, un vrai, et chaque jour aussi le laissait plus faible. Le vieux serviteur, les vrais amis s'empressaient à lui donner des soins et des distractions, un prêtre y venait aussi, et l'on parlait avec attendrissement de la terre natale, de la France, et le malade parfois souriait avec ses souvenirs.

Sans doute, la Nouvelle-France était une nouvelle patrie qu'il aimait, qu'il chérissait, puisqu'elle lui était

donnée, mais quand on est malade, les rêves de la fin ressemblent à ceux du jeune âge ; les pensées de la tombe volent aux images de l'enfance.

Par delà la brume de l'océan, par delà les monts bleus des îles, ces brise-lames épars, il revoyait les plages aimées du sol français, dont la poussière contient le sang des preux défunts, sous des soleils de gloire ; il mourait de cœur en sa France, tout en aimant le Canada.

Noël était venu, et, carillonnant de tous ses sons en son clocher, la petite cloche de la chapelle, qui de loin, montrait sa croix noire, appelait les colons à la fête du mystère. La lune, froide et hagarde, éclairait le tableau : sur la route, marchant au même but, quelques sauvages et quelques Français éveillaient, sous leurs pas, des tourbillons dans la nuit brune, et la rafale blanche emportait leur souffle. Chacun évoquait en son âme la vision du passé, de ce passé que les siècles n'effacent pas et dont la gloire va plus loin que le monde. Les indigènes qui souffraient la vie dans les froidures, comme ceux du pays de France qui leur avaient raconté la naissance de l'éternel Nazaréen, songeaient aux bergers qui leur avaient ressemblé.

Le malade songeait aussi ; de la fenêtre pleine de givre que fouettait la bise des nuits, il vit le grand fleuve noir traînant des pans de glace vers l'immense océan, avec des bruits de tonnerre et des plaintes d'êtres qu'on égorge ; des rumeurs lointaines de canon, présage des désastres, semblaient sortir d'un gouffre où la tempête mugissante semblait couler ; des voix étrangères, des cris barbares semblaient partir de l'horizon, puis le rêve grandit, grandit comme la fumée d'un toit, et des êtres lugubres, portant aux poings d'énormes massus, assommaient au fond de l'abîme, en criant : égalité, liberté, fraternité d'autres êtres qui semblaient leurs frères égaux, mais

moins libres ; et ce fut l'agonie ; un son de cloche chanta dans l'air le triomphe d'un mystère, un autre son pleura pour une âme en voyage, une étoile éclaira la porte de l'infini qui garde les secrets et le mot de passe de ses passants.

Le malade n'était plus ; la vision morne, le rêve de l'agonisant, l'avait abattu, et son âme s'était détournée ; le corps était couvert d'une sueur froide, son œil peu à peu s'était fermé, mais sa lèvre gardait le rictus de la souffrance.

Québec prit le deuil.

Samuel de Champlain est mort le jour de Noël, 1635.

Le sens des choses, c'est la vie.

***

Pour être heureux dans la vie, chassons de nos pensées tout souvenir mesquin ; après les luttes quotidiennes rebénissons les choses ; pas de remords, nulle haine, ni colère !

***

Dieu qui créa le monde est le père des gueux. Ne riez pas de ceux qui pleurent et qui souffrent !

NOEL

L'immense nuit de Noël, inquiète, évocatrice des gloires mystiques et des peuples confiant leur espoir aux aubes futures, a répandu, jusqu'à nous, son encens solennel, la foi au cœur des pauvres êtres et la prière qui aide avec les sublimes remémorances de celui qu'ils ont tué.

L'immense nuit de Noël, plus profonde que vingt siècles, sainte comme le bien, témoin du divin sourire vers la grande souffrance, apporte à nos âmes revêches l'instant qui peut produire des années de méditation et de paix.

L'immense nuit de Noël, insondable comme un mystère, imposante comme la mort, s'éclaira d'une étoile énorme dont les rayons doux à l'infini, touchaient le sol et traçaient, comme des rêves de feu, une route d'or clair, dans les champs monotones et froids.

Cette route était droite et un peu frissonnante comme le sillage d'un vaisseau dans une onde ensoleillée, et l'étoile avançait, avançait toujours dans les pleines de l'Orient. Hormis ce sillage de lumière étrange, la nuit était sombre et les bergers émus qui suivaient cet astre consolant et facinateur remarquaient qu'en dehors de la route, en longeant les haies et les buissons, des signes de deuil sombre, comme des lambeaux de crêpe, étaient retenus aux branches des arbres.

Les palmiers, plus sombres que la nuit, ombrageaient cette nuit de leurs bras suppliants.

Les bergers marchaient, marchaient toujours, suivant leur étoile, et l'étoile avançait vers la crèche ; les humbles pèlerins, d'une voix chevrotante, chantaient devant la lumière miraculeuse et consolante leurs chants de fête que des échos palpitants et hauts, secondes voix du temps, redirent à d'autres échos.

Lorsque apparut au loin Bethléem, petite ville basse, inclinée sur le bord de la pleine fuyante aux horizons indécis, après une longue envolée en ligne droite, l'étoile fit un demi-cercle à gauche, projeta, de plus en plus forte, comme un navire en feu, son éblouissante flamme, en des volutes radieuses où se mêlaient les prismes des aurores solennelles.

L'astre avait traversé de splendides demeures, des temples et des palais pour ne suspendre sa course qu'à la petite étable adossée au rocher et oubliée au bord du champ désert.

Une musique aérienne semblait sortir en ce moment de cet orbe de feu, et le vent qui soufflait par rafales apportait de loin les cantiques des bons pèlerins. Jésus ne dormait pas et pour la première fois entendit des voix humaines. L'âne dormait debout, le bœuf couché veillait, et regardait l'auréole de gloire qui ceignait la tête de l'Enfant.

Ce sont les petites passions qui engendrent les grandes passions.

⁂

La pensée est un outil divin, mais que de brèches nous lui faisons souvent !

⁂

Notre vie s'éparpille, mais ne se ramasse pas !

⁂

MARS

À ALBERT FERLAND.

Le mois de mars est enfin venu, après les *esclandres* tapageuses d'un hiver rigoureux : giboulées et tempêtes ont obcurci le ciel ; bises mordantes et grincheuses ont traversé notre être avec l'austère frisson des choses souffrantes.

Mars est enfin venu apportant, dès son premier matin, au front de l'homme qui espère, la vision d'un renouveau prochain, dans la coupe d'un rayon de son soleil béni.

Déjà l'aile noire du corbeau revenu découpe un peu d'azur à l'horizon et les arbres, moins rêveurs, moins secoués dans leur misère, tendent au ciel des bras moins dolents.

Retire-toi, hiver à barbe blanche et dont le souffle paralyse d'effroi les ruisseaux et les torrents !

Retire-toi, hiver qui fais pleurer parfois les mères sur la vie des êtres faibles, leurs petits !

O Printemps, en attendant l'heure de ta grande semence, dépose, près de nos seuils, ton panier de joie, de sucre d'érable, de chansons, d'ailes rapides et de bourgeons verts !

O Printemps, mon ami, vieux jardinier de la terre et des voûtes célestes, tu vas bientôt jeter tes premières poignées de roses, de lilas et de jasmin, et le blé qui nourrit les hommes et les bêtes, bientôt aussi, germera sous tes soins !

Printemps, mon vieil ami, pare le sol où l'homme doit dormir, d'une beauté profonde ! ressuscite les feuilles mortes et les rêves perdus, afin que cette même terre soit souriante au vieux qui s'en détache, comme au nou-

veau-né, pour celui-ci qui la saluera pour la première fois, et l'autre pour la dernière. Car l'homme, ou qu'il parte ou qu'il arrive, est toujours digne qu'une pitié soutienne son âme d'un éclair d'en haut.

Printemps dont l'espoir me revient, Printemps des douces brises, Printemps des ondes claires et des hirondelles, des ombres tièdes et des sentiers moussus et des fenêtres ouvertes et des nuages bleus, sois le bienvenu, et donne à l'âme universelle des êtres la chaleur qui lui convient !

Les érables vont pleurer et leurs larmes, chaque larme, portent en elles un bienfait.

Allons, gais lurons, voici venir l'aube réjouie du carnaval au bois : la *sucrerie* gaiement, vibrera demain dans les échos sonores des grands fûts et des muids bien *fourbis !*

La chaleur des cendres d'antan, rallumées à la flambée du cèdre sec, se répand au ronflement sourd des bassins mijotant ces millions de larmes du bois blessé par la gouge de l'*entailleur*.

Et ce même soleil fera son œuvre, chassant, à grands coups de rayons, la neige qui fond en chantant l'adieu de son agonie, entre les souches bossuées qui se cramponnent au sol.

Et la mousse apparaît verte, d'un vert sombre, mêlant son art rustique aux rugosités des routes. Puis le rossignol est venu, cette prière de la nature, mêlant aux poésies du printemps la poésie de son âme amoureuse.

D'autres chanteurs mêleront leurs accents au concert éperdu du renouveau. Puis la nature se parera de sa grande toilette aux multiples ramages ; car la terre ne tourne que pour varier la nuance des jours vers l'éternité inconnue. C'est que tout se renouvelle ; les hommes, les bêtes et les choses comme les feuilles mortes.

C'est le secret inviolé du Maître des temps et nous, fourmis éphémères de quelques semaines, nous ne sommes pas dignes d'en savoir quelque chose. Amusons-nous, travaillons, prions et passons sous tous les nuages de quelques saisons ; passons avant de nous endormir du grand sommeil, et saluons sur notre chemin la vie féconde qui charme notre planète, et si nous devons suivre l'exemple des feuilles, des herbes et des bois, notre mort devra féconder la glèbe qui nourrit les vivants.

Je te salue, ô renouveau, qui jettes partout la sève d'une vie plus féconde, je te salue et devant toi, je rends grâce au Maître éternel des cieux, des vallons et des montagnes.

Un beau jour, dans l'âge mur, on s'éprend de sa jeunesse, de sa jeunesse morte et refoulée au lointain.



Merci, Seigneur, de m'avoir fait avec toute mon ignorance et tout mon espoir !



AVRIL

Le printemps revenu, avec avril nouveau, épand, par tous les airs comme au sol retrouvé, je ne sais quoi de suavement gai et d'éperdument sain : l'homme qui va par les rues attiédies, soit besacier honni, ou bourgeois armorié, aspire à pleine gorge l'arôme plein de vie des sèves qui renaissent. L'orgue de Barberie, en *moudant* son refrain de romance, fait éclore en vous des bouffées de volupté..

Des pigeons blancs ou bleus sur un toit sec, une fenêtre peuplée de beaux rayons, un peu de boue changée en poussière récente, du vert sur la montagne, voilà le printemps ! Comme il vous faut si peu, Seigneur, pour faire cette saison, faites-la donc éternelle ! Si du moins nous avions toujours l'été avec ses champs dorés qui rendent si bien la voix des brises ! L'automne et l'hiver sont si tristes avec leurs soleils alanguis, et sourds à nos désirs de rayons.

J'aime le printemps, parce qu'il souffle les mystérieuses tendresses des souvenances en même temps qu'il nous jette, avec les sourires des choses renouvelées, l'ineffable aurore du grand tout qui s'éveille, pour donner aux semences la fécondité que requiert la vie de l'universel troupeau, tant que nous sommes.

O printemps ! trompe-vie, trompe-douleur, badinage passager de la vieille et immortelle nature, je t'aime, parce que tu rends sans qu'on paye, les beaux sables humides et les cailloux pointus des grèves, où passe le divin tremblement de la vague mourante, et l'alouette grisollante et fière. Je t'aime parce que tu rends l'esquif à l'onde, l'écho au vallon, le grillon au guérêt, le saule

aux amoureux, le murmure au ruisseau, la poussière au chemin, l'azur à l'horizon : je t'aime parce que tu donnes la fleur au jardin et le papillon à la fleur, la chaleur au vieillard, la gaieté à l'enfant, des désirs d'infini à l'âme, au cœur l'espoir du bien, je t'aime parce que tu viens de Dieu !

O soirs ensoleillés des Avril et des Mai, vos joies éphémères, aux cœurs qui les ressentent, laissent des traces éternelles ! Et, pour qui songe aux grandes ombres inévitables des vies endormies pour toujours, votre lumière jette le rêve de l'instabilité ; car l'homme court, inconscient et simple, vers tout ce qu'il ignore, vers le futur non promis, en quête de nouveaux rayons, mais le dernier rayon qui réchauffe est peut être le meilleur. O printemps ! si tu contiens quelque chose de ma première enfance, de mes six ans premiers, où ma pensée dormait sur son rêve de roses, doux oreiller sans deuil, rends-le moi ! Rends moi ma douce ignorance qui me faisait prendre pour des anges le papillon et l'hirondelle !

Ce qui rend l'homme bête, c'est la vanité, l'orgueil est plus élevé.



La vie d'un homme sensé se compose de travail et d'amour.

⁂

LE PORT DANS L'OMBRE

Partout encombrement disparate de tonneaux et de ballotins difformes, tas de marchandises sous et hors des cabanes poussiéreuses et lugubres.

De ci, de là, un sentier, une planche conduit à une forêt de mâtures qui pointent vers tous les horizons leurs vergues brunes et sèches, comme des branches gigantesques que le feu aurait ravagées.

C'est le port, ce sont les quais de Montréal avec, en face, son île Sainte-Hélène émergeant, haute et massive, des flots roulants du grand fleuve.

Et la nuit, en ces lieux évocateurs de lointaines contrées, puisqu'ils contiennent, des bibelots de partout, jette sur toute chose le mystère automnal de ses sauvages ombres.

Le fleuve, étonnamment bizarre sous les trouées de lumière que font les gaz allumés dans l'atmosphère si sombre, berce son clapotis sur le flanc des navires endormis, ces voyageurs qui se plaignent et qui grincent parfois, comme pour exprimer la douleur des choses et la tristesse des temps qui les usent.

Quelques oiseaux nocturnes au vol sinistre planent dans l'espace, comme des volutes de fumée au vent. De gros nuages sombres, comme de sombres rochers sous des feuilles d'automne, ferment le ciel et s'abaissent là-bas, vers l'immense pont dont les multiples arcades se découpent dans la pâleur marbrée de l'horizon. Ces énormes assises, cette construction gigantesque, concentration de la force humaine, fondue, tordue, amassée là pour braver l'avenir-abîme et la tempête des siècles, semblent vouloir écraser les flots qui les entourent. On dirait un monstre,

un dragon aux pieds innombrables, créé par la fureur des océans, échoué là, après un naufrage de la nature entière. Tout est triste comme dans un cœur sans espoir....

O fleuve, rongeur de tant de rives, traîneur de tant de sable et de boue, toi qui recèles les rayons des aubes d'or et l'épouvante des orages pendant les soirs sans astres, toi qui berces des âmes, tu useras, aidé des immortelles saisons, de ta patience éternelle, le fruit des sciences humaines ; devant toi croulera l'audace des cités, l'homme aura passé et tu mireras encore le vieux soleil ; et, quand le jour aura fini de luire, tu reflèteras donc la nuit des temps, car en toi passe l'âme d'un dieu, le dieu Neptune de la nation éteinte ; mais quand le Dieu mille fois plus puissant que Neptune aura soufflé sur toi, fleuve qui coules toujours tu auras coulé pour jamais.

Dans l'ombre des temps à venir, quand le soleil ardent aura incendié la terre et épongé les ondes de toutes les mers, le lit du grand fleuve sera déséché, triste et solitaire comme une paupière éteinte que les larmes du monde auraient usée, car le monde aura passé et pour quelque temps encore, des pleurs cuisants rouleront vers l'océan amer.

Si la providence ne protègeait que les bons et honnêtes mortels ; tous les méchants se rangeraient du côté des bons et honnêtes ; mais alors il n'y aurait plus de libre arbitre, et tout le monde se dirait bon et crierait encore au malheur parmi les bons, il y en aurait encore de moins bons, on les appellerait encore méchants. Il en est toujours ainsi.

***

A LA CLAIRE FONTAINE

À COLETTE.

A la claire fontaine
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je me suis baigné.

Un matin clair du mois de juin, ce sourire des ans épandu sur le charme ensoleillé des prés et des bocages : des prés immenses où s'étalent le thym vert et le millet soyeux ; sur le charme des bocages dont les lilas nacrés soufflent vers l'azur infini, en retour des rosées splendides, la sainte pitié des parfums. C'était un matin clair, et le vol cotonneux des corbeaux taillait en zigzag des bordures de noir dans le bleu firmament, et la chanson des nids, des doux nids, montait, montait, du vaste empire des choses, vers l'inconnu. Et, dans l'écho des autres refrains, mon refrain se perdit :

Y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublirai.
A la fontaine même,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je me suis baigné.

Je me suis baigné dans l'onde transparente et j'ai chanté :

Jamais je ne t'oublierai.

L'onde était fraîche et les petits poissons luisaient comme de petits soleils, au bord plein de cressons, de menthe et de fougère.

Les sables d'or et les gravois blanchâtres gardaient, je crois, l'empreinte légère de quelque pied de nymphe : ils paraissaient si doux, si doux ; les libellules au corsage violet, aux ailes de mica, avec orgueil, venaient mirer leur agile envolée.

Je sentais que j'aurais dû me contenter d'une matinée si chère, cependant qu'une tristesse d'amour s'emparait de moi.

Mon regard se tourna vers le hameau ; une fumée légère montait du premier toit, et, tourbillonnant comme un vol de colombes en fuite, semblait écrire sur un pan du ciel : "Je ne veux plus de tes roses, garde-les toujours, toujours," tandis que l'ombrage d'un chêne m'invitait au repos. Les branches, comme des mains endormies, se penchaient vers moi, à travers les sourires bienfaisants du soleil plein de gloire.

Ce fut au pied du chêne
Que je me reposai,
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.

Je répétai tout bas cette fois, le cœur gonflé :

Ya longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublirai.

Ah ! il chantait, il chantait lui, vainqueur sur la plus haute branche, et l'aimée qui l'aimait, fidèle, l'écoutait, au nid des amours ! Tandis que moi, amant rénié, abattu, plaintif et sans espoir, je ne pouvais que contempler le toit rayonnant de celle pour qui mon cœur restait inconsolable.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai !
Tu as le cœur à rire,
Moi je l'ai-t-à pleurer.

La grive "tureluta" sur une autre branche un autre refrain d'amour, plus joyeux, plus ardent, plus précipité que celui du rossignol. Mon âme, pour un moment, s'identifia aux choses, aux êtres infimes dont l'âme ou

plutôt la nature se contente plus facilement que la nôtre, puisque leur vie, bien souvent, n'a qu'une saison et qu'ils s'aiment durant ce temps.

Je fus si triste de ne pas leur ressembler, que je ne pus répéter qu'avec une voix tremblante :

Ya longtemps que je t'aime
Jamais, je ne t'oublirai.

J'ai perdu ma maîtresse
Sans pouvoir la trouver,
Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai.

Ah ! peste soit des roses et peste soit du rosier !

Je voudrais que les roses
Fuss'nt encore au rosier,
Et que le rosier même
Fut dans la mer jeté !

Car chaque saison apporte des roses, et chaque jardin conserve son rosier, mais l'âme sœur de mon âme n'a pu naître qu'une fois.

Toi, celle qui m'ignores,
Toi, sœur aux grands yeux doux,
Si mon âme vibre encore
Je te la donne à genoux !

car, tu le sais bien, le beau refrain qui se chantait en duo, et se chantera toujours, jadis, naguère, hier encore, je le répèterai moi aussi, puisque Dieu nous l'a appris :

Ya longtemps que je t'aime.
Jamais je ne t'oublierai.

CHAMPLAIN

Lorsque ces feuillets modestes auront volé au vent qui tout emporte, vers je ne sais quel amas de feuilles mortes, notre fête nationale aura brillé en comptant au cœur patriotique, comme une image-souvenir. Que son éclat se grave dans nos âmes!... Que les chants sacrés du pays chantés par nos aïeux se gravent aux échos des pleines et des monts! Car les grandes souffrances des ouvriers de la première heure furent dignes de notre enthousiasme et de notre délire; les premiers semeurs méritent notre reconnaissance et nos respectueux hommages; car tous, missionnaires, colons, soldats furent des martyrs, sinon tous par le fer et le feu des sauvages, du moins par leurs misères atroces, sur ces bords alors si cruels.

O le grand passé des grands hommes de ces temps! O le grand passé du fondateur de la première ville!..

Stadaconé dormait sur ses rocheuses assises, et le nuage qui rasait le dôme houleux des pins et des cèdres oubliés, répandait vainement sa rosée bienfaisante sur une terre inculte. Stadaconé détruite ne régnait plus bientôt que dans les mânes des dernières victimes des derniers massacres, et la plaine et la montagne, envahies par le silence austère qui succède aux désastres, dormaient, ai-je dit, dans l'atmosphère d'une agonie.

Le Fondateur apparut avec son équipage: parmi les vigoureux et héroïques premiers marins français de France, le bras tendu à travers les cordages et les filins du navire, et regardant au loin l'horizon bleu, et la montagne brune, Champlain indiquait, avec le doux geste du prédestiné, les ondes et le sol de notre patrie, et son regard étonné contemplait déjà, sur la rive escarpée et hautaine, l'espoir charmé, et l'avenir d'une race future.

O Champlain ! je suis de cette race que ton regard voyait dans les jours à venir ! nous sommes les fils des pionniers des grands labeurs et des saintes pensées ; nous sommes la moisson, les épis de la première semence et nul n'altèrera en nous l'essence de notre être, car tu nous fis canadiens ; canadiens nous sommes et canadiens nous mourrons, et nous éterniserons ta mémoire dans le bronze et le marbre avec le ciseau d'or de la gloire et la renommée de tes élus, afin qu'aux âges plus éloignés il soit démontré que notre reconnaissance est éternelle. Trois cents ans ont déjà tinté sur le vieux roc de ta vieille cité, et l'on à chanté avec le flot mourant caressant le pied usé de ton antique falaise, l'amour sacré de l'artisan d'un empire.

Les Etats-Unis, par la ville qui porte ton grand nom, et le Canada, en ces jours d'ivresse et d'émoi, s'embrassent sur ta mémoire dans le bronze rajeunie.

Mânes des premiers preux, dormez ! vos fils veilleront tandis que l'image de votre grande ombre se dessinera sur les cieux sereins. Dormez grandes ombres, mais à la récompence de votre éternité, de vos bords paisibles où les âmes réjouies rêvent, à chaque instant, des siècles de bonheur, suspendez une seconde la soif de vos harmonies, pour revoir dans un rêve à l'unisson de notre piété les jours enfuis de votre première vie.

Héros et preux de la plage commune, Champlain, Cartier qui nous avez donné cette patrie, louée soit toujours votre mémoire par vos enfants au cœur sincère !

Marianne s'en va-t-au moulin.

À MADELEINE.

Le soleil était déjà haut dans le firmament bleu. D'un coin de sol frais hersé montaient des effluves de vie printanière, et sur la renaissance des blés en germe, dans son envol joyeux vers l'horizon prochain, l'hirondelle paraphait son énigme. La rivière serpentante et qui parfois se cache sous la broussaille, s'éveillait sur les sables argentés de la grève, près du chemin, aux grissolleries de l'alouette.

L'ombre allongée d'un âne et de son équipage monte et descend, au gré du val et de la colline. Comme une allégorie des reines de Saba, tout émerveillée des beautés du matin clair. Marianne s'en va-t-au moulin.

Mariann' s'en va-t-au moulin,

les petites pensées, les grandes pensées traversent son cerveau : "à hue ou à dia, "martin", mais pas dans l'ornière ! Les roses sont belles, Dieu est bien bon de les laisser fleurir !... Le meunier qu'elle a vu, aux offices du dimanche, c'est un fier gars, bien cambré, d'allure franche et rempli d'une plaisante bonhomie ; le gaillard ! " Bouffre de bouffre, hue donc "martin" !

C'est pour y faire moudre son grain.

Au défaut de la côte, brusquement, sur l'écluse chantante près du bosquet de frênes verdissant, apparaît le vieux petit moulin, celui qu'on voit sur les images, celui dont la roue tourne toujours et dont la meule, dans un cahatoge coutumier, semble devoir moudre les longues heures qui tombent une à une du temps.

A cheval sur son âne,
Ma p'tit' mamzell'' Marianne,
A cheval sur son âne câlin,
S'en allant au moulin.

Elle s'avance un peu confuse et se disant : s'il savait que je l'aime.

Pif-paf, pif-paf faisait la grand'roue avec un air de dire : "Je suis robuste et tout marche ici par moi", et l'onde claire, avec des clapotements écumeux et des prismes d'arc-en-ciel, tombait sur les roches grises, et, plus loin, dans le bassin aromatisé de feuilles de sauge, de cresson et de menthe, reflétait un coin d'azur lointain : "la carpe y faisait mille tours avec le brochet son compère".

Le meunier, qui la voit venir,
S'empresse aussitôt de lui dire :
—Attachez donc votre âne.

Puis :

—C'est donc vous, mamzelle Marianne? Quel beau temps vous amène. Ça me le disait tout de même que j'aurais de la grande visite.—

Il allait s'embrouiller sur son amas de compliments mal tournés, mais se ravisant, avec un regard harmonieux et doux.

—Attachez donc votre âne
Par derrière le moulin.—

La prairie vermeille avec quelle bonne herbe toute fraîche de rosée, une prairie fabuleuse comme au temps du simple et bon LaFontaine, s'étendait vers le bois, et l'âne, au bout de sa corde, se mit à brouter, savourant par grands coups de langue et de dents la réalisation de son rêve de la veille : de l'herbe tendre dans laquelle commençaient à rougir des bulles de trèfle mûrissant, et des éventails de fougère mariant leurs chimériques parfums aux printanières brises. Une forêt de hêtres polis,

de frênes mystiques et de sapins pointus et renfrognés où se perdait la venelle, escaladait le grand coteau ; elle était interminable, immense, cette forêt, et la légende veut qu'elle s'étendit jusqu'à Montéchène, par delà les Laurentides, avec les féeries des " belles au bois dormant."

Marianne regardait la prairie en fleurs et la rive égayée de rayons ; mais soudain un hurlement épouvantable, saccadé se fit entendre et, repercuté par l'écho palpitant, sur le sommet houleux des bois, ce hurlement fit s'enfuir les petits oiseaux.

Pendant que le moulin moudait
Le loup tout à l'entour rôdait.

Le loup énorme, le poil hérissé, la gueule béante, accourt du bois sur la bourrique, l'affole, la cerne et la dévore. Pauvre âne, pauvre martin !

Le loup a mangé l'âne
Ma p'tit' mamzell'' Marianne,
Le loup à mangé l'âne martin,
Par derrière le moulin.

Les soirs où l'on aime et les soirs où l'on pleure ont une âme, l'âme errante des vieux maîtres qui ont tressailli avec le grand départ et l'adieu final, aux frissons émus et des espoirs las de leurs muses inconsolées et l'esprit des ombres. Et que de bons souvenirs nous reviennent quand la cendre des joies éteintes se ralume.

***

LE PASSÉ

À JOS. ST-CHARLES,
ARTISTE-PEINTRE.

C'était au mois des genêts d'or et des maïs murs. Les feuilles, déclinantes, bariolées des premiers deuils automnals, se dépeuplaient d'oiseaux dont les hymnes familliers montaient sous d'autres cieux, charmaient d'autres rivages.

Solitudes innomées, contrées sauvages, mornes et farouches, forêts où parfois apparaissait, comme glissant à travers les barreaux d'une prison, la face méfiante et sinistre de l'Iroquois : la hache de guerre au poing, demi nu, le corps tatoué comme un serpent, l'œil flanboyant de cruauté, il allait ainsi chassant et ses semblables moins robustes ou moins adroits et les bêtes aussi terribles, mais moins prudentes. Un instant le cri sourd d'un ours qu'on assomme, les râles désespérés d'un être humain qu'on égorge montent dans un écho que renvoie le rocher, comme pour demander grâce à un être plus puissant ; un instant et tout se tait ; seul à travers les cyprès gigantesques et les cèdres toujours verts, seul parmi les frênes des ravins et les érables fiers, et sur les bouleaux et les aliziers grincheux, le vent des soirs d'automne, comme la voix des mers, gémit, par rafales lugubres, emporte avec lui la plainte lointaine et désespérante de loups affamés.

La nuit venue, le long des rivières et des lacs, au pied des collines, surgissait, de distance en distance, dans l'effroi de ces contrées sans nom, la flamme discrète des wigwams ; tandis que le hibou, tout près croassait sur une carcasse, l'indigène dansait aussi d'une marche houleuse et stupide, devant un fitiche.

Les lendemains faisaient place aux lendemains ; ces peuplades vagabondes vagabondaient sans but comme sans espoir ; les monts abrupts et mornes enchainaient les tempêtes ; le sol des forêts s'épaississaient de la dépouille des saisons, et les eaux l'impides des lacs et des fleuves miraient un ciel sans souvenirs.

Tel était notre pays avant l'arrivée des Français, et ce sol sans fruits dormait inutile sous l'ombre des grands bois, et seul l'aigle qui planait bien haut reconnaissait des bornes bien loin.

Or un soir, à Stadaconné, (Québec) autour du feu, les sauvages étaient en nombre, un jongleur s'adressa ainsi à ses gens : " Frères de la nation au cœur d'or, les esprits nous envoient du nouveau ; des figures étranges sont apparues à des chasseurs, du côté où le soleil s'eveille chaque matin ; des êtres pâles, portant longue barbe, dirigent sur notre rocher des canots énormes, ornés de voiles aussi blanches que l'écume de la mer ; sont-ils des dieux ? sont-ils des hommes ? les esprits n'en parlent pas. Frères, je vous avertis, faites, à cette nouvelle, ce qu'il vous plaira ; j'ai dit. "

Les mères plus craintives prirent, à ces mots, leurs petits enfants dans leurs bras et les cachèrent au fond des tentes d'écorce, en implorant leurs divinités protectrices. Le reste de la nuit fut silencieuse. Quelques renards clapirent. La lune à face jaune éclairait l'ébahissement de la tribu indienne et la mer, qui mirait les étoiles, roulait des vagues mourantes.



Or, le lendemain, le soleil montait fier et serein, devant Stadaconné, sur l'encens bleu des eaux qu'il ensemençait de rayons fous, le matin sans bornes, éblouissant les choses et la vie, de sa sainte lumière éclaira,

dans ces parages, trois voiles blanches, les trois voiles blanches annoncées par le jongleur. La peuplade émue, ébahie, put contempler, sous le drapeau fleurdelisé, à travers les cordages goudronnés, sur le tillac de la caravelle, le porteur de l'âme française au continent nouveau.

Jacques Cartier, plein du rêve infini des héros, ouvrait sur l'avenir immense de ce pays, l'espérance de ses pensées.

Grande âme, cœur d'élite, fidèle aux lois saintes du Nazaréen assassiné au calvaire, Cartier plantait sur nos bords une première croix : une première croix dont les bras suppliants, découpant l'horizon clair, semblaient demander au maître qui sait les misères et les tortures, de bénir la Nouvelle-France.

Le Canada grandit, grandit toujours et la gloire de son découvreur, avec lui, devient immortelle.

Les siècles ont passé, et la mémoire du grand navigateur demeure gravée dans l'airain et le roc, comme au cœur de son peuple reconnaissant.

***

Intrépide chercheur de plages inconnues,
Toi qui donnas ce sol à la France, à ses rois,
O grand navigateur, gloire te soit rendue,
Pour l'avoir décoré de la première croix !

L'AUTOMNE

L'automne, ennemi des fleurs et des verdures, a marqué son retour, et les arbres de nos forêts et de nos champs, blessés par le souffle des matins glaciaux, dépouillent tristement la parure des beaux jours.

Les oiseaux chanteurs ont fui nos bosquets et nos hameaux. L'hirondelle, messagère des doux climats, celle qui dormit sous nos toits, celle qui chérit le lilas de nos fenêtres, but au ruisseau qui seul aujourd'hui réjouit la plaine, a quitté sa mansarde pour un séjour meilleur, emportant sous son aile le regret d'un jeune passé ; au lieu de ses cris caressants et joyeux, l'on entend, au matin, la voix stridente de la bise sur les branches nues du buisson, et dans les chaumes solitaires. Et dans les villes, cette bise glacée balaye la poussière des rues et s'acharne sur des lambeaux de vieux journaux, en sifflant aigrement l'approche de l'inerte et vieille saison blanchissante, quatrième planche du tombeau de l'année enroulée d'un linceul. Combien couvrira-t-elle de nos morts !

Les sentiers disparus sous les feuilles traînantes ignoreront bientôt l'échos de nos refrains. Encore quelques beaux soirs, et les nuages gris voileront le ciel bleu.

Il y a quelques semaines, la fleur et le papillon sous des rayons aimants, égayaient nos regards ; aujourd'hui, pour longtemps, il nous ont oubliés.

Qui me rendra joyeux quand la nature souffre !
L'automne porte en soi l'image de la mort.
Chaque saison qui passe à notre âge ouvre un gouffre
Où se perdra bientôt notre éphémère essor.

O soirs de juin si tôt perdus ! si tôt défunts ! si tôt poussière de souvenir !

Le temps vieillit et s'écoule toujours, entraînant avec lui que de jeunesse, que de fleurs abimées, que de feuilles mortes.

O joie d'antan, veux-tu savoir ce qui t'a faite? Tour, escapades et bruyants rires, refrains sur l'onde, promenades à deux, à trois à quatre, jalousie et musique, causerie sous le saule, c'était tout ça ! Et l'image de toutes ces choses, c'est le nuage qui s'émiette dans un coin du ciel bleu ; seulement ce nuage se reconstituera après un laps de temps et l'évolution forcée par l'éternelle main qui pousse la nature, mais notre passé à nous, cette joie des instants au hasard, ne se retrouvera plus : rien de ce qui fut ne sera ; nous toucherons d'autres vacances et nous jouirons d'autres étés, l'onde du même ruisseau coulera de même source, et rafraîchira les mêmes tiges, mais nos joies d'alors sont à jamais abolies. L'illusion seule et le souvenir, nourriciers du cœur humain, pourront nous faire revivre l'émotion lointaine.

Et l'on se dira peut-être, du vague dans la voix : Je voudrais retrouver ces instants envolés et reconstituer l'heure calme et contemplative de cette nature agreste et touchante.

Alors, sous les saules de la rive, à travers les ombres irrégulières du chemin, la poésie du soir semblait s'éveiller, avec quelques rayons de la lune à son premier croissant ; les vagues endormies soupiraient à peine sous la molle et fraîche haleine du sud, qu'un nuage de brume semblait ralentir, et, dans le lointain bleuâtre d'un horizon opposé, se dessinait, fier et évocateur de toutes saisons, le massif des vieux pins berceurs de nouveaux et d'anciens nids. Le "boipourille" en deuil chantait, aux échos du paysage nocturne, sa complainte de vagabond de minuit, et l'âme du quidam voguant à l'aventure, comme ces dernières feuilles d'automne, planait dans ce

qui s'efface : vent et nuage, espace, poussière et liberté. Vous y étiez tous ! C'était un beau soir, et l'automne a soufflé.

Cependant, si le souvenir jette un tel grand prestige sur ce qui fut, et nous laisse convaincus d'avoir approcher le bonheur, s'il n'est pas jusque aux larmes lointaines, et la vérité des choses défuntes que nous n'apprécions avec plaisir, c'est que nous avons aimé avec indifférence, et peut-être même avons-nous médit de l'existence quand nous aurions dû la louer, puisque nous sommes maintenant portés à regretter, et ce qui est vrai pour les neiges d'antan, l'est aussi pour le présent que nous jugeons mal. Donc tout dépend du contentement intérieur. Jouissons du temps donné, parce qu'il sera cause de nos regrets quand il nous aura fui.

Aimons jusqu'aux vieilles pierres des anciens murs. Aimons les hommes, chantons la vie !



L'amitié prend vite racine dans l'âme qui souffre.

***

Qu'inscrivez-vous sur vos pierres sépulcrales, ô morts, s'ils vous était donné de prendre le ciseau ?

***

COIN NATAL

> Mais c'est en vain, ô lecteur bénévole, que tu les attendrais ceux que le temps a entraînés dans sa marche infatigable et tu peux te laisser aller à ton rêve, ce rêve enchanté que les maîtres ont évoqué en toi par la puissance de leur génie.
>
> HOFFMANN.

Ce conteur est passé par le pays des douces souvenances, en cueillant les semences accrues des émotions anciennes. Il eut mille fois raison ; car le cœur qui bat pour ce qui fut, rajeunit dans sa constance. La moisson mûre est la plus nourrissante, c'est elle aussi qui rend mieux la voix des vents, quand le coteau est mêlé de rayons. Hoffmann n'édifiait pas de nouveaux systèmes humanitaires, il méditait son jeune âge en lambeaux. Il songeait souvent au coin de terre qu'il aimait : la route natale perdue reste toujours le cimetière de notre plus belle illusion. Et c'est le cas de dire : l'homme est fort s'il tient à peu de chose. L'auteur éloigné, mourant de faim, ne pensait qu'au retour, ne fût-ce que pour s'éteindre après avoir respiré une seule bouffée d'atmosphère connue.

***

Sur une côte escarpée et sablonneuse empanachée, çà et là, de verts bosquets penchés sur le murmure de la rive nord du Saint-Laurent, à douze lieues de Montréal, un clocher, droit sur son portail grisâtre, indique le coin nord-ouest d'un triangle irrégulier de maisons proprettes. Et la campagne autour, fière et ondoyante, s'étend vers la solitude et la bordure d'une forêt de pins et de sapins frais.

En face de ce village, sur le grand fleuve couleur de nuages sereins, durant la belle saison, passent toute sorte

de vaisseaux, depuis la simple voilier d'agrément, depuis le fin yacht jusqu'au brick majestueux et les lourds steamers transatlantiques. Ceux-ci, à l'heure du couchant, jettent leur ancre en filant leurs chaînes rageuses qui grincent infernalement, une minute, sur un sourd écubier; les autres louvoient adroitement à raser les herbes flottantes d'une batture jusqu'à la pointe d'une île verte qui, selon le temps, paraît haute ou basse.

La nature est universellement belle et grande, mais le charme de tout endroit est relatif à l'heure des ombres ou des rayons qui lui sont dus : ainsi la mer n'est jamais si poétique que dans un demi-jour ; les campagnes plates et vastes ne tirent leur prestige que sous un éclat de lune, ou sous une nuit diamantée d'étoiles ; les rochers abrupts sont le plus merveilleux dans les jours d'été, à l'heure où chante la cigale ; la forêt force notre sympathie l'automne, quand ses feuilles renoncent à la vie pour s'unir à la terre ; et le village de la contrée natale, en face des flots bleus qui passent, se revêt d'une sublime simplicité, quand les ors de l'occident, éblouissant le grand chemin, et se perdant aux ondes où des toits vieux se mirent, l'ont empourpré de leurs feux superbes.

Sans doute, pour qui n'y passe qu'un soir, les nuances d'un charme particulier ne sont pas toujours saisissables ; et quoique l'étranger y perçoive les signes évocateurs de légendes vécues, il lui est souvent impossible, en une fois, de déterminer à quel point de ressemblance le réel qui le touche concorde avec ce qui vogue en son imagination éveillée.

S'il a beaucoup lu ou souvent voyagé, il se demandera :—Ces feux, derniers du jour, qui se projettent en traînées merveilleuses sur cette onde dormante et sur ces toits paisibles, ces lueurs lointaines d'un autre monde éclairant celui-ci, ce clocher de l'Angelus aux trilles

alanguis, ce couvent où chante la piété, ces fraîches brises dans la verdure des grèves, ce cimetière où dorment ceux qui veillèrent assez, ne sont-ce pas là le luxe principal de quelques campagnes antiques? quelque chose de bien passé et qui renaît en songe, en jetant une vision moyen-âge et peuplée de noms vécus, comme Ionie et Touraine, Gaules et Helvétie?

Et ces champs dorés, en pente, et ce domaine, reverdi d'où le hennissement d'un cheval effaré promène un écho d'une presque superbe mélancolie, ne rappellent-ils pas la campagne vantée de l'amoureuse Andalousie?...

Ce coin de terre-là je ne le nommerai qu'au jour où je pourrai lui offrir un mérite en hommage, ou bien, peut-être, au jour où toute espérance permise étant brisée, je lui ferai mon adieu; en attendant, je le compare aux plages dignes des plus beaux châteaux, dignes des plus beaux rêves d'Espagne. Pourtant les Maures et leurs rois n'ont pas été chassés de ces lieux par la cruauté d'un Ferdinand aveugle. Je l'en aime mieux.

On y éprouve souvent la volupté désirable des découvertes imprécises, et qui fait passer en nous ce que nous ressentons dans la vision du souvenir.

C'est que cet endroit fut reconnu dès les premiers temps de la colonie et fut témoin de faits remarquables. Pour ne citer qu'une preuve secondaire, j'interroge le premier villageois ou le cultivateur qui repose accoudé sur la barrière du jardin.

S'il est très âgé, je lui parle de sa jeunesse, s'il est jeune je lui parle des grands-pères qui dorment tous égaux, entre leurs quatre planches de pin, sous sol; et tous font un récit beaucoup mieux fait que les récits de plume, où mille détails sont rendus par quelques gestes, un regard, une inflexion de voix.

—Eh bien ! père, vous avez, comme ça, vu brûler le *John Bull*, puisque vous êtes parvenu à 90 ans, sur cette même côte du fleuve !

—Mais oui, mon garçon, et j'en ai vu bien d'autres !

—Vous me raconterez ça? je vous apporterai du tabac.

— Je te *cont'rai* ça, mais garde ton tabac, il ne vaut pas [illegible] mieux, du *vargeux*.

—Et la chasse aux tourtes? Un feu roulant? La femme morte de peur? La fille entraînée dans le fleuve au lancement d'un bâteau? Le vieux curé? Une élection...

Errons, errons toujours dans les sentiers de la légende vécue ! Ici-bas, nous tenons plus quand nous nous attachons à peu de chose, car tout dépend alors d'une ferme volonté. Errons doucement, errons en pensée, pour errer plus longtemps, en chantant, ou en murmurant la chanson du souvenir !

Ayez plus de cœur que de raison.

LE BUSTE HANTÉ

Bien des histoires avaient été faites au sujet du manoir, depuis quelque trois quarts de siècle ; les unes attrayantes comme une jeune fille sans orgueil et les fleurs du printemps ; les autres lugubres et sombres comme un soir du mois des morts.

Un jour donc, ivre de l'amour des aventures et des recherches du nouveau dans l'antique, je voulus pénétrer dans tous les coins et recoins de cet édifice mystérieux. Ceux qui m'en avaient parlé, le croyaient, par droit d'usage, la propriété permanente des lutins et des fées, et de tous les revenants du nouveau monde, voire même des bêtes à graud'queue et des loups-garous. Les soirs d'orage surtout, où les démons réunis profitent de nos craintes, bien imprudent eut été celui qui eut osé y pénétrer et s'approcher d'un buste en marbre poudreux, représentant le chef des anciennes familles seigneuriales. Ce chef devait être damné depuis l'instant de son dernier soupir, et son âme devait traîner un petit coin de l'enfer autour du marbre sculpté. Ce buste se trouvait près de la seconde porte d'entrée : c'était d'abord l'antichambre, puis un passage assez large et cette porte qui cachait le buste hanté.

Personne, depuis au moins quinze années, ne s'était hasardé dans les corridors sombres, pas même dans le premier. Tous les contes de cette période tendaient à effrayer le monde au souvenir de ce foyer abandonné. M. Macbaine surtout, gaillard à imagination vive et nerveuse, racontait alors à ceux qui lui parlaient du Manoir, la vision qu'il y avait eue, sa peur bleue suivie d'un coup dont il porta toujours la marque, depuis le soir de sa

gageure consistant à remplir l'obligation suivante : visiter à minuit cinq appartements du manoir, en criant dans chacun : lutins et sorciers, anges ou démons, sortez de vos cachettes devant moi !

Cette bravade eut valu cinq piastres à notre homme, si au deuxième cri, après avoir franchi la seconde porte, il n'avait pas eu pour réponse d'autres cris lugubres accompagnés de battements d'ailes et d'un pétillement de quelque chose qui ressemblait à l'embrasement d'un feu aux senteurs de soufre ; puis il avait vu des yeux dans l'obcurité profonde.

A cet instant sinistre, Macbaine se sent glacé, son chapeau de paille tombe par terre, ses cheveux se sont dressés ; il veut courir, mais comme il l'a dit, une espèce de fourche infernal s'abat sur son front suant le froid, l'étend mourant sur le parquet.

Quand ses compagnons le tirèrent de là, ils entendirent les mêmes bruits et virent aussi des yeux dans l'ombre. Un vieillard était descendu dans un étrange costume, d'un escalier en spirale dont la rampe lui servait d'appui.

Ce même vieillard avait, dit-on, prononcé en même temps des paroles mystérieuses dont on n'avait retenu que des monosyllabes, dans l'excitation. On se promit bien de ne plus remettre les pieds dans ce vestibule du manoir, oh ! les soirs d'orage !

O m'a affirmé, depuis, que des bohémiens avaient logé dans le vieux manoir, cette nuit-là.

Ce buste de marbre n'était peut-être pas aussi hanté qu'on ne le croyait, tout d'abord !

LES RUINES

Les détresses des ruines désolées, comme la splendeur des châteaux modernes offrent un enseignement, une philosophie : philosophie muette, mais comprise du visiteur attentif qui les contemple, enseignement de la destinée de nos œuvres sous la rage acharnée du temps.

L'individu n'a presque pas d'histoire tant sa vie est restreinte par les mêmes efforts, par la même tâche quotidienne autour du foyer qu'il habite, et l'homme qui sait construire, aide parfois au temps, son plus cruel ennemi, à détruire ce qui couta des sueurs en usant d'autres vies. La vie est une lutte incessante et souvent irraisonnable : et nous n'existons semble-t-il que pour attester ces vers du poête ;

L'homme n'a pas de port,
Le temps n'a point de rive
Il coule et nous passons !

Mais si nous passons rapidement, si la vie n'est qu'une course vers l'espoir qui fuit à tire-d'aile, d'où nous vient cet instinct de graver quelque chose de nos pensées, quelques souvenirs le long du chemin parcouru ?

Le moissonneur veut laisser un champ plein de gerbes, le maçon veut cimenter des pierres, s'il détruit parfois, c'est pour reconstruire ; l'enfant veut devenir un homme, le conquérant veut fonder des empires et les romanciers, et les nouvellistes veulent fixer la pensée qui s'en va, le souvenir qui meurt, au papier fragile. Ah ! les penchants de l'âme viennent de plus loin que nous-mêmes ! Une seule Providence l'a voulu ainsi, s'il y avait eu deux Providences, il faut supposer que l'autre ne nous eût pas faits autrement.

Q'importe ?

Le chercheur d'or explorant par monts et par vaux, suivant sa chimère, marque sa route de quelques pierres, signes de son passage, le découvreur sur la rive qu'il découvre plante une croix, hommage spontané à l'Etre qui la porta.

Les fondateurs de villes encadrent leurs pensées aux murailles protectrices de leurs jours, et les fervents de la parole écrite couchent leurs souvenirs au feuillet qui s'envole.

UN CANADIEN ERRANT

À MON PÈRE LOUIS DOUCET.

Un canadien errant
Banni de ses foyers
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Si la mémoire ne me fausse pas compagnie, quand il a composé ces couplets, Gérin-Lajoie était petit écolier et à genoux, derrière une porte, en pénitence. Oui je me rappelle avoir lu ça, mais je ne puis citer l'auteur de cette note, mes livres sont si loin ! Le jeune poète avait d'abord écrit : " Un Acadien errant " puis avec une intuition de ce qui fut et de l'étrange " plus tard " ou, songeant que les deux peuples, acadien et canadien, puisaient leurs destinées à des sources plus ou moins amères, remplaça le mot " Acadien " par celui de " Canadien. "

Dans le premier quatrain, le poète nous montre l'exilé de son pays sur des routes lointaines et pour lui vides de souvenir ; pris d'une tristesse profonde il jette un regard sans espoir dans l'horizon confus, vers le coin de terre de sa jeunesse, et pleure les larmes du vrai malheureux.

Se souvenant qu'on exige peu quand on est déshérité, le poète sait que l'exilé ne se plaindra pas devant les hommes, puisque les hommes ne le comprendraient pas ; oublié du monde, sans ressources et mourant, abîmé dans son rêve, trahi, éperdu, brisant le lien amer de sa raison, il se tourne vers les choses.

" Au courant figitif
Il adressa ce mots : "

Si les hommes ne sont pas reconnaissants, quelques-uns ne sont pas ingrats.

L'exilé parle de ses amis et de la plage de ses rêves :

" Si tu vois mon pays
Mon pays malheureux,
" Va dire à mes amis
Que je me souviens d'eux. "

Et comme on ne se souvient pas cordialement sans un peu de confiance, dis-leur, à ceux que j'aime, à ceux qui furent bons pour moi là-bas, dis-leur que sans le soleil de mon pays tous mes jours sont mauvais.

Cependant que la dernière stance contient une pensée juste, elle est sans effet ou à peu près ; la dernière pensée n'est pas bien dite et d'autant moins bien qu'elle est la répétition de la première stance qui, elle, est parfaite.

Une profonde émotion se termine par un tableau, une évocation. Une peine lourde et poignante veut être chassée ; donc, la dernière pensée doit être douce comme celle d'une âme brisée ; un enfant, par exemple, qui a beaucoup pleuré, ou qui a été battu, n'a aucun mot de colère, mais s'il parle il essaiera de rassurer sa voix en abrégeant un soupir ; son cœur est bien gonflé, mais il veut croire que tout est fini ; qu'on ne le grondera plus et que sa peine l'ayant fait grandir, sa mère ne le punira plus jamais.

" Plongé dans les malheurs,
Loin de mes chers parents,
Je passe dans les pleurs
De bien tristes moments. "

Tandis que les autres quatrains sont si beaux, celui-ci n'est que passable pour la position qu'il occupe dans la pièce ; il serait mieux au commencement ou tout au plus à la fin d'une lettre d'étudiant, au jour où ce même étudiant, après de folles prodigalités, expose à son père un besoin urgent de monnaie.

Non, j'aimerais que le dernier couplet fût simple, très simple où l'exilé s'oubliant, reverrait son vieux père

qu'il ne croit pas si vieux, revenant du champ, le long de la moisson nouvelle, avec le même cheval, suivi du même petit chien. La grange a peut-être été incendiée, mais l'exilé ne le sait pas, il la revoit toute blanche avec la girouette au pignon ; il la revoit, cette girouette : c'est lui-même qui l'a placée là avant son départ, quand il avait quinze ans ; et le seuil, le puits, les arbres près de la rivière, le chemin comme un ruban gris par la campagne verte, et la colline et le clocher, et sa mère au jardin, sa mère qui l'attend encore, son jeune homme.

L'exilé se croit jeune encore, il revoit tout, il oublie qu'il est parti depuis vingt ans ; pourtant, tout est bien changé, beaucoup de ceux qu'il aimait sont morts ou mourants..... Mais qu'importe ! Les exilés ne reviennent jamais !

S'il m'était permis d'ajouter et de retrancher dans les vieilles chansons, je remplacerais la dernière strophe de celle-ci par les deux suivantes, pour rendre avec moins d'amertume la plainte de l'exilé ; ces huit vers, je les ai trouvés dans quelque coin, " par hasard "

Je revois la moisson
Vers l'horizon pencher
Et la même maison,
Et le même clocher.

Mon vieux père est au champ,
Ma mère est au jardin,
Songeant à leur enfant
Qui reviendra demain !

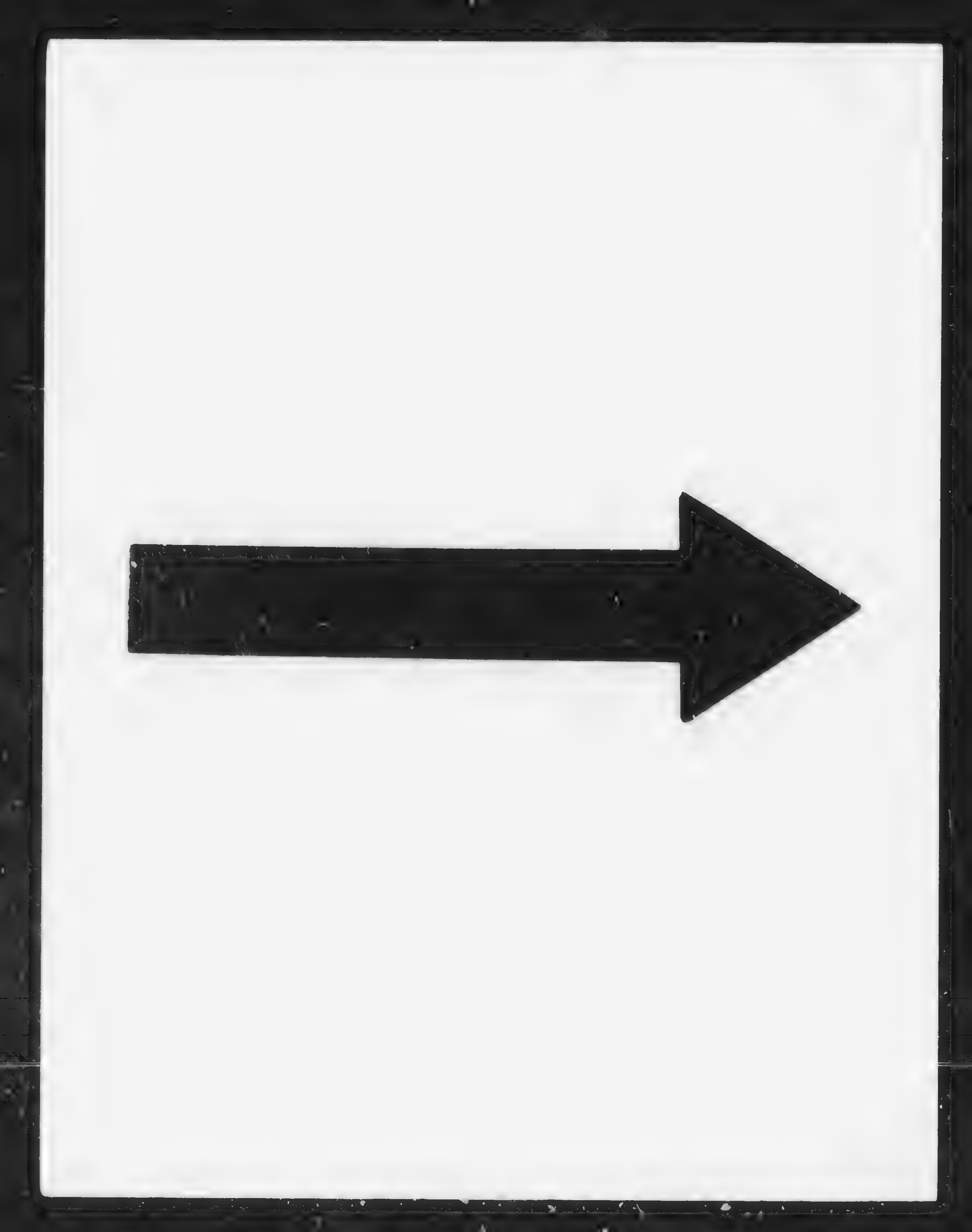
UN CRANE DE CHIEN

Sur la côte, la grande route fuit, grisâtre, à perte de vue. Midi rayonne.

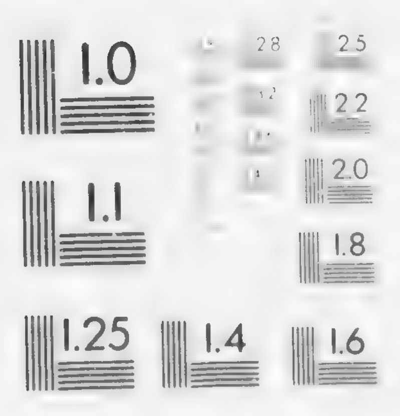
Voici le fleuve endormi, appuyé le long de la grève jaune et plate, accidentée de tas de pierres que polissent toujours les caresses rêveuses ou grondantes des lames. Une voile palpite au loin, dans le vague du temps. En face le large, à droite une vieille clôture qui menace ruine, à gauche un petit sentier, un arbre, et près de cet arbre un pot cassé et ce crâne de chien dont les orbites vides interrogent, je ne sais, quelle détresse des hommes et des choses. Sa gueule édentée garde un air d'aboiement à la fois fugace, sinistre et servile vers l'âpre silence de l'heure, allégorie de la crainte, du dévouement et de l'agonie, dernier signe d'une plainte suppliante et morose ; la mort, parée d'un dernier hurlement, a gardé l'empreinte de l'effort suprême.

Ta pensée est morte, mais ton signe demeure ; tu n'as plus la vie, mais tu voulus crier toujours ta grande douleur ; toi qui ne raisonnais pas, toi qui étais chien et que seul l'instinct guidait, qui donc te disait de te plaindre, toi le grand ignorant ?

Pauvre tête de chien, je ne suis pas triste rien que de toi, mais devant toi, car je songe à toute misère, je songe à tous les chiens et j'en prends sujet de songer à leurs maîtres. Les hommes, vos défenseurs et vos sceptiques accusateurs, eux aussi, passeront ; les uns, peut-être se noyeront, laissant leurs os épars blanchir quelque grève, les autres s'éteindront dans leur mort naturelle, encouragés par des voix compatissantes et les soins attentifs de parents et d'amis.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART





Qui sait si ce chien n'est pas mort en voulant sauver son maître ou l'enfant de son maître ?.....

Et nul ne s'est fait votre défenseur, et votre mort, presque toujours n'apitoie personne, si ce n'est peut-être celui que vous avez servi et qui vous flattait d'un coup de pied ou de balai. Crâne de chien, depuis dix ans, chaque été, je te revois à la même place, au même trou qui cette fois veut te soustraire à la surface du sable, le néant te guette, tu es sa proie, il t'arrache peu à peu de ma vue pour te donner bientôt au gouffre des choses invisibles et incomptées !

Pauvre chien, je ferai quelque jour ton histoire ; car je me rappelle maintenant avoir appris qu'on t'exécuta à coups de pierre, très méchamment et sans raison.

Et je demanderai bêtement le pourquoi des grandes souffrances inutiles de la part des êtres inconscients.

Et je ne prendrai pas plus pour toi que pour mes frères, les hommes ; car, eux aussi ont souffert grandement. Eh ! je ne suis pas sûr que vous n'ayez pas l'instinct d'imiter notre race ; quand un homme méprise son semblable, il dit souvent : c'est un chien. Qui sait si dans votre langage de bête vous ne qualifiez pas du mot homme celui d'entre vous qui est le plus méprisable ?...

Les feux du jour doraient la grève, au loin une voile palpitait dans le temps. Une grive, du haut du saule, chanta sa turlutaine sur l'abandon des sables du rivage et vers l'azur. Tout était beau, toute la nature était splendide autour de moi Et je repris lentement le petit sentier qui fuit vers les habitations, non sans remarquer encore une fois, au pied du vieil arbre, où je revois toujours le crâne aux orbites effrayées de mon pauvre chien que, tout d'abord, je ne pus me rappeler, tant la mort et le temps défigurent les crânes !

———

FÊTE NATIONALE

À M. L. P. BÉRARD, C, R.

Une cause triomphe par l'activité de ses défenseurs comme par l'apathie de ses antagonistes ; une nation est forte lorsqu'elle est unie et qu'elle se soutient ; le hasard n'est pas souvent l'auteur des prodiges qu'on lui attribue, et si parfois les circonstances semblent favoriser telle entreprise plutôt qu'une autre et tel ou tel parti au détriment d'un parti semblable, ce n'est pas, encore une fois, l'effet du hasard, c'est qu'il y a au fond un principe actif, une raison qui précipite telle chute ou telle élévation.

Or quel est le plus funeste moyen de préciser la chute d'un peuple ou l'abaissement d'un pays, sinon la désunion fondée sur la disparité des langues, la diversité des croyances et l'oubli, par là même, des points de raliements ?

Il faut bien avouer, hélas ! que le diagnostic de ce mal s'opère facilement sur notre pays, mais si l'état aigu peut s'éloigner, il faut, par contre, éveiller dans les âmes le sentiment d'une existence nationale par un symbole vers qui se tournent les regards, afin que la vision de ce qui fut revienne, en quelque sorte, raviver l'orgueil d'être ce nous sommes, et ce symbole est surtout dans la fête de la nation, où cette nation peut elle-même se considérer en nombre et en vigueur.

Nous aurons notre fête le vingt-quatre juin ; car sachant peut-être que les hommes sont oublieux, prévoyant aussi qu'il ne sont pas toujours reconnaissants envers les héros disparus, des hommes de génie fondent des fêtes, pour leur pays et, Dieu soit loué, le peuple canadien a sa fête nationale : un homme, mais un homme sublime en fut l'instigateur. Sois béni Duvernay !

En souvenir des joies et des pleurs de la patrie, en souvenir des pauvres défricheurs, des pauvres voyageurs, des pauvres pionniers, des vrais patriotes pleins de vaillance, aux jours d'épreuve et de combat ; pour honorer la mémoire des morts héroïques, pour honorer les aïeux dans leur éternelle absence et les fondateurs qui virent loin et grand, pour nous rappeler les saintes choses d'autrefois et la poussière éclatante qui dorent les pages de l'histoire, nous avons la fête du pays, la fête de ceux qui souffrent et pleurent, la fête des heureux et des malheureux, la fête aussi des toujours absents, la fête des grands et des petit , la bonne fête du bon sol natal !

Soleil du vingt-quatre juin, sois brillant pour éclairer nos bannières et réjouir le peuple qui t'aime !

Ciel du vingt-quatre juin, mêle ton plus bel azur au triomphe du Canada !

Dieu, bénis notre espoir et sème sur nous la grande semence des peuples sages et robustes ; jette de l'amour dans les cœurs, de cet amour qui te revient ! Donne aux âmes la grandeur !

Les fanfares triomphales chanteront les hymnes nationaux et nos airs anciens, et nous rêverons des saintes journées et de grandes misères endurées pour nous, par ceux qui ne sont plus.

Quand elles joueront *Vive la Canadienne*, nous songerons aux femmes fortes des colons, aux héroïnes glorieuses, aux saintes fondatrices : les d'Youville, les Mance, les de Verchères, les de Varennes, les Marguerites Bourgeois ; nous songerons à toutes les plus humbles aussi, mais non moins dévouées mères canadiennes, aux plus proches commes aux plus lointaines, à toutes celles dont le souffle a formé l'âme du pays.

La Claire Fontaine, nous parlera du voyageur oublié ; *Un Canadien Errant*, nous dira la détresse de l'exilé, et

si le canon gronde et si l'on entonne *O Carillon* ou *Vive la France*, *O Canada*, nous saluerons le passé, le grand Passé et la fière image, dans nos cœurs, de ceux qui furent vaincus ; nous saluerons le passé dans l'écho sonore rappelant les cris perdus d'un enfant vers sa mère. . . . .

TEMPUS FUGIT

Déjà la bonne moisson a jauni ; les blés résonnent au vent qui passe, et l'ombre des soirs se pose plus tôt sur toute chose. La saison est encore belle, mais on sent qu'elle va où l'on ne revient plus : au gouffre du néant. Déjà les moissonneurs ont mis le foin en meule, après avoir chargé les fénils et la grange. Maintenant du clair matin au sombre soir, les travailleurs rentrent le bon grain en gerbes et les charrettes craquent, tant elles sont lourdes de moisson. C'est le plus beau temps de l'année, mais on sent qu'il fuit ; un poète depuis deux mille ans le dit au monde : *Tempus Fugit ;* chacun le croit, chacun le trouve, mais nul n'y peut rien faire, si ce n'est d'être content de l'heure, quand l'heure est bonne, en espérant toujours, en espérant de belles choses et en regrettant de plus belles ; car tous, tant que nous sommes, nous regardons l'avenir en rêvant du passé.

L'OUBLIÉ ET L'HIRONDELLE

À CHARLES GILL,
LE PEINTRE-POÈTE.

On dit que le hasard est secrétaire-adjoint de la Providence et qu'il doit dicter l'intrigue aux pages de notre vie ; il s'est montré romancier consommé en composant ma jeunesse, nous disait Dulico, l'autre jour, en nous racontant sa dernière légende du mois de mai. En 97, continua-t-il, j'ai passé mes vacances dans la capitale ; étant écolier, — je l'ai toujours été si ce mot veut dire maladroit — j'avais le cœur sur la main, et c'est alors qu'il lui prit envie de tomber aux pieds d'une fillette aux yeux bruns. Elle daigna le ramasser, bonne et gentille qu'elle était ; et cinq semaines durant, à l'heure permise par sa mère, nous fîmes la causerie quotidienne ; la chanson (*Hier voyant une hirondelle*....) et la musique s'y mêlaient à bon propos. Un morceau que j'aimerai toujours, avait pour titre : *L'Oublié.* Vous le jouez bien, madame, et je pleurerais un peu si je l'entendais encore.

Quand sonna l'heure du départ, triste comme une plainte dans l'ombre, je n'eus pas le courage d'approcher ma bouche de son front et je regagnai mon collège, emportant mon amour sans un baiser. Mes c' sses reprirent, clopinèrent, tandis que mes lettres allaient chantant : " Je t'aime : la séparation a mis un terme trop précoce à la joie de te voir, car je t'aime.

Je n'étudiais Virgile qu'aux pages des bergers et des bergères, je ne mordais plus à Sénèque, d'Horace point : seule la langue française semblait marcher sans béquilles. Je pouvais répéter successivement sans m'interrompre cinq mille vers ; je connaissais parfaitement bien la bio-

graphie de cent écrivains, tant anciens que modernes, romantiques ou décadents, classiques ou symboliques. Je dois pourtant avouer que l'ennui rend plus tendre, et j'ai dû amasser beaucoup de tendresse dans l'étude de tout ce qui a souffert et pleuré, de tout ce qui espère. Je connaissais tous les romanciers à la diable, les poètes maudits, mes amis : Villon, Paul Verlaine, Raimbaud, Mallarmé, Corbière, Samuel Colerige, Villiers de l'IsleAdam. Je n'avais pas tué le temps mais je l'avais blessé... Hélas ! tout se brise ici-bas, même l'espoir en amour. Notre correspondance fut interceptée ; silence absolu du côté de l'aimée. Et je recourus à la résignation. On est toujours récompensé d'un grand sacrifice ; comme une ruche sous la pluie, les pensées et l'imagination sous mon front se calmèrent peu à peu. Pour la faible semence la moisson de mes examens fut prodigieuse : des gerbes d'or sur un amour mutilé.

Quinze années se sont passées sur les sillons brûlants de mon crâne, qui s'effeuille déjà, depuis mon dernier " au revoir " à celle qui attendit mon retour. Je ne l'ai plus revue.

C'était hier le premier mai, jour poétique et fête nationale des vieux matelots ; jour célèbre, en ville, où l'éloquence réveillée des chiffonniers à tiroirs, menacent vos têtes du haut de leurs camions ; jour où s'opère, avec quelle harmonie, la translation des pénates impotents : révolution française et anglaise des ménages républicains.

Vêtu de mon sempiternel paletot brun, si noir en 95 du siècle passé — hélas rien ne dure en ce monde — je file donc par les rues en pensant au refrain de Murger :

Hier, voyant une hirondelle

Et mes jours d'autrefois brillent dans ma mémoire comme des aurores de Pâques....

Ta main, Mignonne, je la revois ; tes grands yeux bruns avaient des reflets d'âme........................

Je marche et mes imprécations n'empêchent pas que d'un seuil où mon regard se porte, la brise soulève vers moi une enveloppe dont l'adresse se lit :

Mademoiselle X......., Ottawa., Ont.

Voici le contenu de cette vieille lettre :

" Mademoiselle X...., vous êtes priée de ne plus écrire désormais à Ponce Dulico, puisqu'il se destine aux ordres religieux." Signé.

Un peu ému, je frappe et j'entre au logis d'où était partie la lettre au vent.

— 790, rue..... Hélas ! tout était désert, la poussière du dernier déménagement dansait au soleil qui s'emparait des fenêtres sans rideaux : si j'eus été mythe, je crois que les dieux lares m'auraient annoncé le quatre juillet des cendres de ce foyer. Un seul souvenir restait sur une allège, c'était un morceau de musique ayant pour titre : l'"Oublié," où était écrit "de manu" : "Ce n'est pas lui l'oublié, lui qui oublie." Dans cette page était aussi L'Hirondelle de Murger :

" Hier, voyant une hirondelle
" Qui nous ramenait le printemps,
" Je me suis rappelé la belle
" Qui m'aima quand elle eut le temps.
" Et pendant toute la journée
" Pensif je suis resté devant
" Le vieil almanach de l'année
" Où nous nous sommes aimés tant.

" Non ma jeunesse n'est point morte,
" Il n'est point mort ton souvenir,
" Et si tu frappais à ma porte,
" Mon cœur, Musette, irait t'ouvrir.
" Puisqu'à ton nom toujours il tremble,
" Muse de l'infidélité,
" Reviens encor manger ensemble,
" Le pain béni de la gaiété !.....

Comme si ces choses eussent dû me comprendre : je me penchai sur elles, je les baisai, et je sentis, le cœur aidant, que le parfum des pages intimes de notre passé avait rajeuni des souvenirs.

Cette belle musique des anciennes tendresses était rongée du temps qu'elle bravait, mais même muette, elle pouvait encore émouvoir. J'avais retrouvé l'"Hirondelle" et l'"Oublié," mais celle dont je gardais mémoire, je l'avais cherchée en vain. On m'a dit qu'elle était morte. Peut-être est-elle retournée dans sa ville natale.

Dulico s'arrêta là, très ému.

Je ne suis pas fataliste, je ne crois pas à la destinée, mais j'admets de curieuses coincidences : Une lettre au vent, sur le seuil de l'amie perdue : l'Oublié dans le cœur, l'Hirondelle sur les lèvres en prévision de leur présence, la poésie du midi, vrai roman des choses, quoi !

NOCTURNE

PETIT POÈME EN PROSE

La paix du soir envahissait les champs et les bois, et dans l'assoupissement lointain des ondes, la lune sortait, trempant le bas de son masque rouge au bord de l'horizon. Emu du bien des solitudes, le cœur moins secoué du heurt des foules, comme l'oiseau nocturne, méditant le silence où s'éveillent les âmes, sur la route qui se déroule comme un ruban fané, j'errais vers la savane. Un feu follet vint distraire ma pensée puis, comme le sourire passager d'une vie qui s'éteint, son rayonnement cessa tout près de la source noircie et froide où je bus dans une écorce de bouleau. Et le rêve descendit en moi, peu à peu, à mesure que s'éclairaient les cieux : à cette même source noircie et froide les étoiles se mirèrent comme dans une prunelle. Ces esprits sylvains chuchotaient leur mystère, le foin paisible tressaillit au retour soudain d'une brise, mais les étoiles regardaient toujours la bonne source qui pleurait dans sa pensée inconnue, car la nature ressent toujours la nature que nous traversons et garde une affinité, même avec les choses les plus lointaines, et la source s'égaye du mirage des étoiles, et le roseau s'émeut du souffle des nuits ; le silence est doux pour les cœurs solitaires, la voix du temps, qui forme notre vie, charme nos espérances.

Astres qui scintillez plus loin que l'immensité bleue et qui saluez le mirage incompris des ondes terrestres, quelle que soit votre fuite et votre destinée, caressez, caressez le front qui mendie votre lumière, ô source de pensées, ô marchepied des dieux, souvenez-vous qu'il faut une nourriture aux plus petites âmes !

ALFRED DE MUSSET

On procède, à Paris, à l'érection d'un monument qui honorera la mémoire du grand poète, Alfred de Musset ; en reconnaissant ses hommes de génie la France n'est que juste ; le mérite quel qu'en soit le porteur, doit être cité, non pour faire excuser des défauts où des vices, mais pour prouver que l'équité humaine s'efforce de reviser ses misérables comptes.

La froide Angleterre, l'ardente Italie, l'Allemagne philosophe ont tour à tour admiré cet écrivain passionné, souvent loyal, vrai toujours. Louis Veuillot disait de lui : " C'est une âme d'ange dans un corps de démon." Le corps est peu, très peu comme tous les corps de bêtes dont la dépouille ne peut servir à rien. La bête humaine, en tant que poussière, est parfois réussie, mais ce n'est toujours qu'une poussière d'art, mauvais postiche ou caricature d'un être infiniment mieux. Musset était mondain ; que de courage n'a-t-il pas dépensé pour s'entraîner à aimer le monde.

Aussi les gens sérieux qui en ont parlé, et parmi des évêques, après avoir admiré son génie, penchaient la tête sur sa vie et se contentaient de finir : " Pauvre Musset." Il a prêché le néant de cette existence sans freins en détournant ses semblables d'en faire l'expérience. — Ne faites pas comme j'ai fait, semble-t-il nous dire dans l'ensemble de ses meilleures pages, j'ai été libertin, j'ai souffert, et je m'ennuie, je voudrais dormir loin du monde qui bruit vainement, où plutôt je voudrais prier au fond de quelque Thébaïde :

" Cloîtres silencieux, voûtes de monastères,
" C'est vous sombres caveaux, vous qui savez aimer !
" Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres,
" Que jamais lèvre en feu n'a baisé sans pâmer.

Musset naquit à Paris, le 11 décembre 1810, d'une famille instruite et pleine d'esprit, à l'heure où Napoléon jouant de son mieux, abîmait, en la traînant partout, la France qui tremblait déjà de son incurable fièvre. Après l'onglée aux doigts qu'il avait prise en Russie, l'immense empereur devait bientôt échapper la bataille de Waterloo, et conséquemment plier bagage pour l'exil. La France se trouva là, bouche bée, déconcertée, un peu hagarde. Et Musset se plaint quelque part du vide où se vit la jeunesse d'alors, quand Bonaparte fut tombé ; un courant glacé, frissons des horreurs ressenties, ravagea la religion, la foi, les mœurs et ce à quoi le cœur humain doit d'être moins souffrant.

Oui, on s'ennuyait ; Napoléon exilé laissait des foules consternées, comme un *grisé* qui amuse, divague, brise meubles, soulève des poids et chante, pour laisser ensuite ses compagnons, à qui il promettait l'arçon et la cavale, dans une dèche profonde. On voulait revoir celui qui avait fait rire et pleurer. La vieille France était énervée, et Musset ne sachant à quoi attribuer le malaise qui règnait partout, pense encore au premier empire.

Cette idée de Musset de mettre comme une base principale au libertinage progressif, au sien surtout, l'affollement du peuple après Napoléon perdu, n'est pas juste. Napoléon a surtout épuisé, éteint la France matériellement sans lui donner l'exemple d'une grande dissolution morale, et l'ennui de le savoir disparu n'a pas de rapport avec les coutumes d'une jeunesse sans énergie, sans principes. D'ailleurs Musset se reprend plus tard et donne la raison de ses mœurs abattues qui résument toute une époque.

Oui il la donne la raison, il la trouve la cause du souffle infernal qui traverse les consciences ; et c'est

quand il aperçoit le poignard tourné dans la plaie hideuse, qu'il jette le cri sublime de l'orphelin malade :

" Dors-tu content, Voltaire et ton hideux sourire
" Voltige-t-il encore sur tes os décharnés ?
" Ton siècle était, dit-on trop jeune pour te lire ;
" Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés ;
" Il est tombé sur nous, cet édifice immense
" Que de tes larges mains, tu sapais nuit et jour,
" La mort devait t'attendre avec impatience,
" Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis la cour ;
" Vous devez nous aimer d'un infernale amour
" Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
" Où vous embrassez dans les vers du tombeau,
" Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
" Dans un cloître désert, où dans un vieux château ?
" Que te disent alors tous ces grands corps sans vie ?
" Ces murs silencieux, ces autels désolés,
" Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?
" Que te disent les croix ? Que te disent le Messie ?
" Oh ! saigne-t-il encor, quand pour le déclouer,
" Sur ton arbre tremblant, comme une fleur flétrie,
" Ton spectre dans la nuit revient le secouer ?

Ce grand poète ne pourra jamais être lu que par des esprits bien disposés, bien rassis, et surtout d'âge mûr, autrement dans plusieurs pages il est dangereux. Les littérateurs sérieux le lisent avec fruit, puisqu'il répand sous sa plume une âme grande et vraie, mais toujours il est certain, retenu dans une capricieuse enveloppe terrestre. Donc, pour plusieurs il y a un tri à faire dans son œuvre pleine de cœur et d'esprit, et quand ce tri est fait le grand poète apparait sublime et rayonnant, il devient le résumé des hommes qui ont souffert par l'amour, car bien que pour le philosophe glacé, ou hypocrite, ce mot contient un sens d'une grande vérité, la vérité de l'univers, et par son grand amour, qu'il traduit sans l'adoucir, Musset, reste le plus grand poète lyrique, de la France du moins....

Comme il comprenait la vie ! comme il pleurait avec les mortes qu'il avait aimées :

Reçevant d'âge en âge une nouvelle vie,
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois ;
Ainsi la vaste écho de la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix...,
Et de toi morte hier, de toi, pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste une croix !
Une croix ! et l'oubli, la nuit le silence !
Ecoutez! c'est le vent, c'est l'océan immense ;
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin...
Une croix ! et ton nom écrit sur une pierre.
Non pas même le tien, mais celui d'un époux.

Après la mort du poète, soir du 1er mai 1857, Taine écrivit : "Il est mort, et il nous semble que tous les jours nous l'entendons. Une causerie d'artistes qui plaisantent dans un atelier, une belle jeune fille qui se penche au théâtre sur le bord de la loge, une rue lavée par la pluie où luisent des pavés noircis, une fraîche matinée... il n'y a rien qui ne nous le rende présent une seconde fois. Celui-là au moins n'a jamais menti. Il n'a dit que ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait.... Et tel que le voilà nous l'aimons toujours." C'est bien la vérité, même quand il s'exprime médiocrement, ce qui n'arrive pas souvent, on sent qu'il y a toujours de la poésie, qu'il y a de l'âme, quelque chose qui souffre, qui pleure, du Musset enfin, du Musset toujours !

PRES DU FEU

PETIT POÈME EN PROSE

À ARTHUR LAURENDEAU.

La marmite chantonne ses airs langoureux et contents. Les tisons pétillent dans leur clarté mourante, et pleines d'arabesques légères, projètent leur âme, voltigent sur le mur et sur mon papier, avec des adieux de lumière.

Le tic-tac de l'horloge est monotone dans la fuite du temps. Des chiens, au dehors, aboient après l'écho nocturne.

Nous lirons quelques pages du simple et bon Lafontaine, le vieux conteur magique et philosophe, qui fit à sa manière son chemin dans la vie, plus content des bêtes, petites ou grosses, que des hommes ses semblables qui se dévorent entre eux.

Horloge, butineuse d'instants, butineuse de jours et de soirs !

Egraineuse de tic-tac qui chuchotent à notre oreille, et en toutes les langues, la mélopée langoureuse du Temps.

Tu as moulu les heures du passé, tu scandes le présent, l'avenir usera tes boyaux. Ta boîte servira d'armoire aux poupées de nos petites filles, et ta sonnerie éparse s'enlisera à la bouche d'un égoût !

Mais les heures que tu sonnes ne reviendront plus !

EMERY DESROCHES

À ENGLEBERT GALLÈZE

Nous nous connûmes au collège Joliette, il y a quelques quinze ans ; c'était un des plus précieux camarades de la-bàs : doux, sensible, affectueux et doué de grands talents, saus vanité.

Maigre et fluet, de stature moyenne, figure pâle, cheveux bruns plats et lisses, l'œil bien ouvert, un peu fixe vers quelque horizon de rêve ou quelque inquiétude ; lèvres minces et discrètes et cachant quelque amertune dans le pli droit de la bouche, parfois une expiration, aigre et cassée, de sa poitrine déjà malade, venait couper la conversation qu'il avait lui-même mise ou ramenée sur un sujet d'art ; tel était le poète Desroches, au temps où je le connus, et tel fut-il, quand je le revis plus tard.

Je le remarquai de prime abord, pour ce que j'appelais son air de voyageur. Hélas ! il fut bien expéditif dans sou voyage, puisqu'il partit à vingt-six ans. Je fus agréablement surpris d'apprendre alors de lui-même qu'il s'occupait de poésie ; et dans une marche autour de l'étaug, en face de la rivière, à l'heure où le soleil alangui de septembre, vers son coucher, jette sa mélancolie sur les arbres, sur la terre et le monde, le jeune poète me récita ses premiers vers. Je ne m'y connaissais en rien alors, mais le ryhtme, la rime et l'image me frappèrent en me berçant. J'ouïs de Desroches, à cette heure, ce que jusque-là j'aurais voulu dire moi-même ; mais je n'en pouvais rien faire. Je lui dis mes regrets d'avoir songé vainement à m'exprimer ainsi, en même temps mon agrément de pouvoir causer avec un vrai poète ; car dans mon ignorance j'avais cru que les bons faiseurs de refrains étaient morts depuis des siècles ; Desroches me

réconforta en me donnant quelques conseils. Il était six heures, la cloche nous appela pour le chapelet ; le congé était terminé.

Je revois cet ami encore, il marchait lentement, vers la terrasse, modestement vêtu de gris, son chapeau rond de feutre mou, un peu penché sur l'oreille : il déposa ce même chapeau sur le gazon et répondit aux prières que nous récitions en marchant.

Les Laurentides sombraient dans le nord, quelques bataillons d'oiseaux tournoyaient dans le ciel, des feuilles mortes s'abîmaient sous nos pas, et la rivière s'attristait, s'attristait.

Le poète à pris congé de nous maintenant ; la cloche du dernier sommeil a sonné pour lui : que la prière qu'il fit ce soir-là lui soit rendue !

Les oiseaux reviendront encore, les feuilles nouvelles succèderont aux feuilles mortes, et la rivière s'égaiera sous d'autres soleils et s'attristera sous d'autres crépuscules, mais le poète ne reviendra jamais plus !

Pourtant, à l'amertune de sa disparition s'éveille une réalité qui console, Musset nous le dit :

> Le peintre et le poète,
> Laissent en expirant d'immortels héritiers.

Le poète Desroches est tombé en guerrier et dix jeunes années de lutte contre la maladie ne l'ont pas empêché de graver son souvenir sur un feuillet du temps. Son âme avait des cris : il a crié ; son cœur avait de l'amour : il a aimé.

Sans doute, nous n'avons qu'une minime partie de son œuvre, mais nous devons lui être reconnaissants d'un volume de belles poésie.

Je reconnais en Desroches une parenté avec le poète provinois Hégésippe Moreau, pour de mornes regords jetés sur la vie qui passe, avec moins de répulsion et moins

d'aigreur cependant, puis une autre parenté avec Lamartine, sous le rapport de l'amour ; quelque soit la tristesse, il aime toujours ou chimère ou réalité, mais aussi toujours avec le regret de ce qui fuit.

Mademoiselle Milhau, dans une belle conférence, a reproché gentiment aux poètes Canadiens d'ignorer le véritable amour dans leurs vers ; ma foi, je suis porté à croire que mademoiselle n'a pas lu Desroches.

Car des vers comme ceux-ci, me semblent nés d'une âme aimante, ou plutôt amoureuse :

Je ne sais vraiment pas pourquoi,
Il faut que j'aime,
Mon cœur déborde hors de moi,
En un amour extrême.

Feu qu'en moi je sens s'allumer !
Loi de tendresse,
Donne un cœur à ma soif d'aimer,
Un cœur à ma caresse.

Et dans ceux-là :

Tu me regarderas longtemps,
Lorsque j'irai mettre mon âme
Sous le feu de tes yeux ardents
Pour m'envelopper de leur flamme.

Et dans mon être grand ouvert
Tu sentiras jusqu'aux plis sombres,
Et rien ne sera découvert
Qui mette à notre ciel des ombres.

Tu verras que mon cœur toujours,
A la même et chaude tenrdesse,
Que rien n'a troublé nos amours.

. . . .

L'année 1903 fut, je crois, pour le poète la plus féconde : il en aurait un fort volume rien que de pièces dédiées à une femme qu'il a aimée. J'en soumettais der-

nièrement à plusieurs amis qui s'y connaissent, et tous s'accordaient à dire qu'il les trouvaient beaux ces vers.

Et l'un ajoutait : Comme il y a du talent, chez les Canadiens, que de belles pages ignorées !

Ainsi, dans un cahier qui a pour titre : " Miettes de Rêves, " j'ai compté un millier de vers de cette facture :

Je voudrais, un matin d'été,
Te voir passer dans la prairie,
Front nu dans la grande clarté,
Foulant des pieds l'herbe fleurie.

Cheveux libres au vent très doux
Sous lequel s'ouvrent les fleurs closes,
Ecartant les papillons fous
Attirés par tes lèvres roses.

Et plus loin :

Très tard, quand la journée est close,
Et que les travaux sont finis,
J'ouvre ma porte aux rêves roses
Et je fuis en de bleus pays.

J'oublie alors toutes les peines
Qui m'ont pu venir dans le jour,
Je laisse en arrière les haines,
Je ne rêve qu'à mon amour.

Même des gaîtés survenues,
Aux heures longues du jour clos,
Aucune ne sont parvenues
A remplacer le rêve éclos.

Pleurs ni sourires, rien ne reste ;
Réfugié dans mon amour
J'oublie en un rêve céleste
Les multiples choses du jour.

Voici d'autres vers d'une pièce intitulée " Sa Main " qui, dans un concours donné par la Revue des Poètes, de Paris, lui valut une mention honorable :

J'ai pressé bien souvent d'autres mains dans les miennes,
Avec des sentiments intimes bien divers,
Et j'ai gardé toujours, après les doigts ouverts,
Ou des émotions précieuses ou vaines.

Que l'étreinte soit douce ou forte, en moi toujours,
Passe le frirson vif ou l'émotion lente ;
Mon âme ne peut pas rester indifférente,
Même au contact des mains qui s'offrent tous les jours."

Ces deux dernières années, notre ami ne voulait pas publier souvent ; même il priait ceux qui possédaient de ses vers de ne pas donner aux journaux, probablement pour éviter de se voir maltraiter par les typographes qui, d'ailleurs, ne peuvent faire que leur possible ; cependant je crois honorer sa mémoire en m'efforçant de lui rendre justice aujourd'hui et, autant que l'occasion s'y prêtera, toujours.

Certes, ce n'est pas trop tôt que de reconnaître le mérite d'un pauvre poète sur sa tombe, et Desroches rappelle bien Hégésippe Moreau ; je n'ai lu aucun journal où l'on en parlât comme poète, à sa mort.

Lorsque Moreau mourait à l'hôpital à vingt-huit ans, on ignorait son nom, et l'infirmier de sa dernière agonie, inscrivit sur le régistre des défunts : " Le numéro 14 est trépassé cette nuit. "

Cependant Moreau donnait une gloire à la France.

Notre ami Desroches honore la littérature canadienne.

Ne l'ignorons donc pas !

UN SOIR D'HIVER

LÉGENDE NOIRE

À EDM. DUBÉ, M. D.

L'approche des Fêtes avec leur neige folle et leurs sapins éternels et tout le brouhaha des coins d'hiver rigoureux et superbes, me mettent en mémoire l'heure d'un soir frileux et fantastique de ma jeunesse en allée. Ce petit récit, je le jette à la hâte, moins pour sa conformité littéraire un peu fuyante et ceinturée d'un brin bizarre que pour la curiosité et la bonhomie qu'il comporte.

C'était vers la mi-décembre, à la tombée du soir, en 1884. Une neige folle adoucissant la bise du nord, blanchissait les chemins et les toits et semait dans l'air sombre, avec sa blancheur, je ne sais quelle mélancolie des lentes misères de l'hiver.

J'étais alors petit garçon et suivais, à cette heure, mon père, en revenant du bois. D'un pas fatigué nos pieds grinçaient sur la route ; j'avançais écoutant ce bruit de lime et, songeant au souper préparé par ma mère, j'entrevoyais la table mise : bon pain, patates chaudes et fleuries, rôti froid, jaune et blanc, avec, pour vous ouvrir l'appétit, des gousses d'ail et des clous de girofle, café bouillonnant, le tout dans des garnitures de faïence peinturelurée et dans des bols de terre cuite d'où montait un nuage gris vers le plafond bruni de la cuisine.

Au sortir de la savane, lorsque nous eûmes escaladé la pente du coteau, la fenêtre éclairée de notre maison apparut et, gai de se voir plus près de chez soi, mon père entonna, de sa voix sonore et juste, un de ses couplets familliers que répercuta l'écho adouci des bois :

Cher camarade j'ai tant bu
Que mon gousset est sans écus ;
Mais tu sais que j'aime Bacchus,
J'honore sa mémoire.
Dans ma maison j'ai tout vendu
Pour avoir de quoi boire.

J'ai tout vendu jusqu'à mon lit,
A présent, quand je perds l'esprit,
Je vais m'asseoir, tout engourdi,
Apportant ma bouteille ;
Je dors trenquilement la nuit
Sans que rien ne m'éveille.

Chez moi les marchands n'ont plus rien :
Les cabarets ont tout mon bien.
Voici mon plus grand entretien,
Vider du bon Bourgogne,
Quand je peux trouver le moyen
Avec tous les ivrognes.

Je ne crains plus ni les souris
Non plus les rats pour mes habits,
Du monde je n'ai plus souci,
Ce point me "reconsole :"
Lorsque je sors de mon logis,
J'ai tout sur mes épaules....

Peu à peu, en écoutant cette ode bachique, ma convoitise d'une table servie s'était apaisée. Le renoncement complet du pauvre hère que rappelaient ces mots avait changé mes idées ; en voltigeant de chez moi à la soupente poudreuse de l'aviné, mon imagination aperçut bientôt les carreaux brisés remplacés par des morceaux de papier sans couleur "nommable" ou nommée, et des ronds de ferblanc à la rouille ; fenêtres sans rideaux ; cheminée sans feu ; taudis sans meubles ; à part le bruit des rats et des souris, le grenier se remplissant de plaintes sourdes et de rumeurs étranges ; les âmes vagabondes y poussaient des soupirs et des souffles froids ; les bêtes-à-grand'queue et les loups-garous s'y blottissaient, et, par

les trous de nœuds, des yeux effroyables et hagards vous regardaient ; les chauves-souris voltigeaient dans cet étouffement de vie ; les branches d'un saule, agitées par des coups de vent battaient la lucarne, faisaient balancer de noires arraignées au bout de leur toile. Ce pauvre ivrogne je le voyais, sur sa paille ou sur son gliet, grelottant et grinçant des dents, parfois entre deux hoquets ; les cheveux colés sur les tempes, la barbe rude et lui rentrant dans le nez ; ses doigts nerveux s'agitaient en vain au bout du bras tendu vers un bataillon de bouteilles mal alignées, compagnes inconscientes des âmes qui se traînent.

Soudain, mon père me dit : — Cette chanson était celle de Joassin, un fameux buveur, mon petit gas. Tu sais, à gauche l'école du village, près du cimetière des enfants morts sans baptème, mais en dehors encore de ce même petit cimetière, il y a une fosse mal remplie, il reste un pied de terre à jeter pour terminer la besogne. — En effet j'avais remarqué cet endroit. — Il n'y a rien, continua-t-il, pas une croix, pas même un bout de bois pour indiquer qu'il repose là, ce fameux Joassin. Apprends qu'il est mort en boisson et que monsieur le curé à refusé de l'inhumer avec les autres. Que veux-tu, l'arbre tombe toujours du côté qu'il penche ! Helas ! le pauvre bougre il avait penché toute sa vie... C'est égal il chantait sa chanson ; mais tu comprends, les chansons il ne faut pas prendre toujours ça à la lettre, quand même elles ont des conseils légers, ou des gros mots, c'est rien que pour la " frime," c'est l'air seulement qu'on écoute, le reste n'est pas pratique. La vie, tu sauras, c'est drôle, mais la mort comme ça, ce n'est pas drôle va ! —

Et je me souviens bien qu'à la messe, le lendemain, me rappelant les morts plus malheureux que les autres et qui reposent sans croix, plus abandonnés, j'ai dit mon

chapelet pour ceux-là et pour ce pauvre Joassin que la neige recouvrait, eux dans leur silence, elle dans sa blancheur.

Misère, en tes heures honnies
Et ton espoir aux clochers blancs,
Je dirai ta plainte infinie,
Sous les neiges et dans les vents !

LE MATIN

PETIT POÈME EN PROSE

C'est l'aube, c'est l'aurore, et, peu à peu, se dessine à l'orient la chevelure d'or du soleil. Sur le grand fleuve, de nouveaux rayons s'éveillent. Au loin palpitent deux voiles d'une blancheur chatoyante. Un cri de locomotive a percé un nuage de fumée qui plane sur les pins réveillés au cancan des corneilles. L'angelus aussi mêle sa prière aux prières matinales, et le vieux clocher met à la porte une famille d'hirondelles.

La croix qui penche sur le rond-point de l'église brille gaiement, et partout le jour sourit, tout grand de joie et d'espérance.

Tout est beau, tout enchante en des rayonnements et la vie marche et marche sur tout : les blés verts muriront, les foins sont fanés et mirent leurs vailloches sans élégance, dans le ruisseau noir et pensif.

Deux drapeaux sont bientôt hissés. La cloche du clocher sonne encore ; elle sonne le mariage d'André, d'André mon ami, mon ami d'enfance.

Bon voyage cher André, sois heureux, la vie est courte !

Les papillons voltigent sur les fleurs ; les fleurs vivent un matin de leur beauté.

LOUP-GAROU

À CHARLES ROBILLARD.

Voici en substance ce que Olivier Champagne, mon ancien voisin, m'à raconté :

La lune, entourée de nuages, dissimulant sa crainte de la tempête du lendemain, éclairait mal la terre et lui faisait la moue. Le "chez nous" d'alors, en face de l'horizon sud boisé de planes, n'était pas éloigné du bois : un renard clapissant répondait à quelques aboiements plaintifs d'un chien égaré ; à quelques dix arpents, à gauche, dans le chemin de ligne, une "carriole" faisait sonner ses clochettes, mais ce bruit jeté dans le grand soir était dominé par la voix de mon père qui chantait, et qui, terminant soudain, sa chanson me dit : "Regarde d[illegible] petit, ce rouleau qui va vent devant : c'est un manc[illegible] ; en effetc 'est un manchon, attrape-le." Et je donnai après à toutes jambes espérant le saisir à l'instant, mais toujours incapable, retournant sur mes pas verts le nord, je le suivis droit jusqu'à la savane ; arrivé là, il tourne à gauche et, passant sur la glace du trou aux vaches (l'abreuvoir,) il prend la direction d'un bosquet de cèdres touffus ; j'abrège ma route, je vais toucher le manchon quand il se déroule comme un grand morceau d'étoffe et vole ensuite, avec un râle de corbeau.

Je me retourne déjà désappointé, croyant être mystifié par un oiseau : après tout un oiseau pouvait errer à cette heure.

Tout à coup j'entends, de l'épais buisson de cèdres un grand cri, un cri très aigu qui me fait frémir, comme si du haut d'une branche un serpent me fut tombé sur la tête.

D'un côté les cèdres de la savane et de l'autre les champs qui fuient sous le soir ; je suis au bord de la clairière et le corbeau voltige parfois vers le buisson, et parfois vers moi, une fois il plane au-dessus de moi avec des râles et des croassements d'agonie. Il y a quelque chose de peu ordinaire dans ceci, pensai-je ; est-ce que je deviens fou, ou suis-je en face du diable ? Je saisis une houssine d'épinette à ma portée et veux frapper mon ahurissant oiseau qui se met à tourner aussi rapidement qu'un tourbillon de sable noir dans la rafale ; après avoir lancé les cris les plus perçants, il ne laisse entendre que le bruit de ses ailes, ce qui ressemble beaucoup au bruit que fait la pluie sur des chiffons de papier. Pendant ces rapides mouvements il descend jusqu'à terre ; une couple de minutes encore et il ne s'agite plus que comme une guenille au vent, et d'une manière convulsive, en s'avançant vers moi, avec des yeux ardents comme des charbons en feu ; il a le cou baissé rampant comme une couleuvre, ses plumes sont soulevées sur son corps tel que les plumes d'un oiseau mort.

J'étais pétrifié d'effroi ; je songeai à faire le signe de la croix, mais mon bras était paralysé, les dents me claquaient, et j'aurais certes perdu l'usage de mes sens si notre chien, encore ce bon chien Fastigue, ne fût venu à mon secours. Il comprit ma détresse, et, voyant cet animal, cette espèce de corbeau épileptique, Fastigue le mordit au cou avec violence, et le sang jaillit. Alors je m'apperçus que j'étais en présence d'un loup-garou.

Dès que le corbeau a seigné, il lance un dernier grand cri aigu, comme un cri de femme ; puis je vois comme un tourbillon de tempête avec de la fumée passer devant moi ; un éclair formidable me force à fermer les yeux pour un moment ; je fais un grand signe de croix. Quand je regardai de nouveau, je vis une personne que je con-

naissais depuis peu ; cette personne me dit des secrets cabalistiques ; elle me fit promettre de ne pas parler d'elle quinze ans durant ; ce que je fis. Je m'en retournai vers la maison. A mi-chemin, je rencontrai mon père qui me prit par le bras un peu brusquement en me jetant de la neige dans la figure. Je fis un grand saut et je m'éveillai, brisant mon rêve de loup-garou, pour revenir à la réalité. J'eus la fièvre pendant quelque jours. A partir de ce moment, grand'mère cessa de me raconter des histoire de revenants et de bêtes à grand'queue, comme elle en avait coutume, le soir, près du tison qui flambait.

Aujourd'hui on ne raconte plus d'histoires aux enfants, qui sont grands hommes bien plus tôt ; des hommes pratiques qui font de l'argent, sans s'esquinter au travail. Ce sont de grandes gens bien huppées, très délurées.

On ne conte plus de contes.

EDGARD POË

À LORENZO PRINCE.

Né en 1809 et bientôt orphelin de père et de mère, Edgard Poë fut adopté par M. et Mme John Allan qui élevèrent, dans tous ses caprices, le bambin dont les yeux brillaient et parlaient.

Il fit de fortes études, mais ses maîtres ne purent jamais bien connaitre son caractère.

Quand il eut 17 ans, on s'aperçut que l'étudiant était un dipsomane, parcequ'il ne s'enivrait que périodiquement et d'un seul trait, à l'accès venu

Son riche protecteur ne comprenant rien à cette conduite, l'abandonna pour toujours

Edgard quitta Boston et alla en Grèce s'engager dans l'armée contre les Turcs. Après mille et une aventures, il s'embarqua pour l'Amérique, " sur les instances d'une bienfaitrice de haut rang," qui avait soigné le joli étranger pour une blessure dangereuse reçue dans un duel chevaleresque.

Le grand poète et grand romancier écrivait, et dès lors [illegible] il traîna sa misère et ses manuscrits d'une librairie à l'autre, obtenant toujours le même refus. Ce génie était nouveau comme tous les génies, les éditeurs n'entendaient rien à sa littérature.

Après quelques années de souffrances physiques et morales, Poë put vendre quelques contes et put ne pas mourir de faim. C'est aux jours de ces débuts prolongés, qu'il rencontra les deux plus belles âmes qui le soutinrent avec tendresse sur un chemin si difficile, chemin du génie ébranlé par une passion originelle.

Voici ce qu'en dit Arvède Barine :

" Les nuées orageuses qui ont enveloppé sa vie depuis " le berceau jusqu'à la tombe se sont entr'ouvertes pour " laisser percer jusqu'à lui un rayon lumineux, où flot- " taient tant de parfums légers et de tièdeurs caressantes " qu'on ne peut pas dire complètement malheureux celui " qui a eu ce sourire de la fortune. Ce qu'il peut y avoir " de douceur dans le monde s'était révélé à lui sous sa " forme la plus adorable : la bonté infinie et inlassable " d'une de ces femmes élues par la Providence pour fermer " la bouche aux calomniateurs de la nature humaine.

" Si Poë a pu ne pas mourir avant quarante ans et " donner ce qu'il a donné, s'il a eu, malgré tout, ses " heures de paix et de bonheur, il l'a dû à sa rencontre " avec une de ces admirable créature qui ne se connais- " sent d'autre raison d'être que d'aider et de consoler les " malheurs. C'était une grande femme un peu hommasse, " décemment et pauvrement vêtue de noir, une de ces " personnes qui ont l'air de ne jamais avoir que de vieilles " robes. Elle se nommait Mme Clemm, et était tante " d'Edgard Poë, du côté paternel.

" Il finit par épouser sa cousine, la fille de tante Clemm. " Virginie était une merveille de beauté, et de bonté, mais " trop frêle et trop blanche avec des yeux noirs trop bril- " lants.

La belle Virginie, épouse de Poë, mourut bientôt et, lui faillit la suivre de peine. Il rendit le dernier soupir en 1849, en disant : *Dieu vienne en aide à ma pauvre âme !* Les Etats-Unis reconnurent, mieux vaut tard que jamais, tous les trésors de littérature nouvelle que contient son œuvre. En 1875, il lui fut érigé un monument à Baltimore. Madame Clemm lui survécut et le pleura jusqu'à ses derniers jours, qu'elle finit au fond d'un vieux couvent.

Nous devons jamais, je crois, parler d'Edgard Poë, sans citer en même temps Mme Clemm, sa plus zélée collaboratrice, je dis collabaratrice, non dans le sens d'une personne qui contribue directement à une œuvre, par des capacités littéraires, mais qui, plutôt par ses soins, ses encouragements inlassables a contribué à faire produire cette œuvre, jamais on ne vit tant de bonté déployée autour d'un pauvre malheureux.

Arvède Barine ajoute, dans " Les Nevroses."

" La tante Clemm était bonne à tout faire, commission-
" naire, garde-malade, confidente littéraire, et ministre
" des finances, ce qui n'était pas le plus facile ou le plus
" gai de son métier de terre neuve.

" Infatigable sous ces cheveux blancs, elle entretenait
" dans le petit ménage une propreté reluisante et trouvait
" le moyen de faire un salon de poète avec quatre chaises,
" une étagère et quelques nattes. Son industrie prolon-
" geait les jours d'un gilet ou d'une culotte au delà de
" toute vraisemblance et leur donnait un certain air qui
" les faisait remarquer dans le monde ; on ne se serait
" jamais douté, à les voir, qu'ils avaient battu les mu-
" railles, et quelles murailles ! Elle restait assise à côté
" de Poë pendant qu'il travaillait, lui chauffant du café
" et l'écoutait, passant les nuits, quitte à dodeliner de la
" tête, à le défendre, contre la peur des ténèbres, qu'il
" croyait peuplées de mauvais esprits.

" Et cela n'est rien encore auprès de l'inspiration qui
" lui avait fait écarter des lèvres de Poë le calice de
" l'écrivain pauvre qui ne réussit pas."

Edgard Poë fut le plus grand écrivain des Etats-Unis. Ce poète sombre, en a inspiré bien d'autres : Charles Beaudelair, Paul Verlaine, et Stéphane Mallarmé l'ont bien su. Et tous aussi, pour avoir visité ce génie fatal, ont eu dans leur vie des époques tragiques.

Voilà : cette terre d'Amérique, si féconde en surprises et en ambitions monaitaires, produit aussi ses âmes tourmentées, tourmentées de visions irréelles, comme pour donner compensation à la loi des choses crées, dans le grand chaos qui guette et reçoit les dernières parcelles des cerveaux qui brillent étrangement.

En voici un qui n'a pas volé une vaine réputation du malheur, puisque son génie fut à la hauteur des misères qu'il endura.

Il était né trop tôt et il est mort trop vite, en (1849) emportant le regret d'avoir vécu sous le joug d'une étrange destinée.

Et Stéphane Mallarmé n'eut-il pas raison d'écrire, à ce sujet, son fameux sonnet décadent, dont je cite les tercets :

Du sol et de la nue hostile, ô grief !
Si notre idée avec, ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poë éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du blasphème épars dans le futur.

DERNIER SOIR

Les doux rayons d'un soleil couchant d'octobre rappelaient les soirs des beaux jours envolés ; le ciel, dernier beau ciel d'automne, semblait être l'adieu de toutes la nature : vêtu d'or et d'encens, de soie blanche et de satin d'un bleu superbe, on eût dit qu'il voulait se faire digne d'emporter nos regrets. Les feuilles, ces larmes de nos bois, tombaient après avoir rougi de leur triste destin.

La brise, ne sachant plus murmurer, comme si elle annonçait son deuil, allait par instant, en rafales gémir sur le buisson grisâtre que naguère elle avait tant charmé.

Là-bas, les fières L...rentides unissaient, ainsi que des mains qui se pres... leurs ombres diaphanes aux beaux nuages de l'hori...n.

Du vallon où je suis, je regarde partout, le ciel, la terre. A l'ouest, une longue chaîne de montagnes m'apparait ; si je me tourne vers le sud, voici le Mont-Royal, le grand fleuve et puis St Bruno ; Belœil enfin où ma pensée s'arrête.

Voici cette montagne qui contient, rajeunie, la coupe du bon Dieu ; source féconde et pure dont rêveraient les anciens ; où s'inspireraient, pour ressusciter l'île de Calypso, les fées du bonheur ; où s'abreuveraient les sylphes, après nos anges et les nymphes du temps. Dans ce lac limpide aux légères vapeurs, se mire la grande voûte aux nuages mystérieux. Le peintre, dans son cerveau d'artiste, n'a rien vu qui soit plus féerique et plus charmant. Ne fût-ce que pour quelques plages d'Italie et pour la création des paysages Canadiens, Seigneur, l'homme devrait vous adorer souvent. Pourtant, le cœur humain, l'âme et votre ciel, Seigneur, sont bien autres choses !

Sur un côté du lac, les herbes longues et sèches sont tombées près des joncs encore verdâtres. Elles sont là, gisantes ; elles résonnent, elles se plaignent sous les pas de qui passe ; elles font partie du chœur chantant de la nature, et lorsque le dernier orage les a abattues, elles ont eu des larmes, des larmes de tristesse. " Habuerunt tristes lacrimas, lacrimas rerum."

Oui la nature garde quelque chose de sa beauté abolie ; quelques rayons se réflètent ici, mais ô nature ! ta splendeur s'affaisse ; tes couleurs sont languissantes et hâves : tes ombres sont d'une moiteur froide et insalubre. Tes beaux jours sont passés pour toi comme pour nous, et tu sembles souffrir du moins comme ceux qui t'aiment.

Sur une roche abrupte qui gît, là, près du bord, sous un tremble outragé par plus de trente automnes cruels, est assis un jeune homme au front chagrin. — Un songeur malheureux que le destin a pris en grippe, je suppose ? — Non. il n'y a pas de destin, car nous ne serions pas responsables de nos actes ; nous serions fous. — Qu'importe ! —

Les oiseau noirs s'apprêtent à partir ; les uns, mécontents d'avoir à quitter des lieux qu'ils aiment, se balancent dans l'air frais de la dernière heure du jour, sans lancer un seul petit cri d'adieu ; c'est qu'ils sont déjà vieillis, et l'instinct leur dit qu'ils pourraient mourir sur des bords que la famine ravage ; là-bas, bien loin, où les climats sont doux, vers les premières portes de l'aurore. D'autres, les jeunes surtout, ivres de l'amour des aventures et des "tout-à-coup" du voyage, annoncent par un cri peu articulé, au nid de leurs premiers jours, le consolant présage du retour qu'ils espèrent

Le jeune homme au front pensif et triste, inclinant sur la pierre qu'ombrageait, au temps de sa verdure, le vieux tremble aujourd'hui décharné, ce jeune homme,

dis-je, chante en brisant la monotonie froide de ces lieux ; et l'écho de la rive miniature entend ce refrain :

A travers l'encens bleu qui monte de tes bords,
A l'aide de mon cœur, rèvant de tout mystère,
Charmant lac, je ressens un souffle de naguère
L'adieu d'un autre soir : j'étais heureux alors.

Jamais je ne sentis une si douce ivresse,
Qu'en ces moments d'espoir ; alors que votre voix
Si chère à mon oreille, au calme de ces bois,
Disait : "Chantons ensemble un duo de tendresse !"

Avec âme j'ai dit ma joie et mon amour :
Mon cœur était à vous, dès cet instant suprême.
Avec délire et foi, j'avais dit : "je vous aime"
Je fus seul à le dire, hélas, et sans retour !

Puisque ainsi vous trompiez ma plus chère espérance ;
Que seul, je dois, pleurant, me retrouver un port,
Je bénis la tempête où frappera la mort....
Garderez-vous, du moins un soir, ma souvenance?....

Lucidor, c'était le nom du chanteur, laissa traîner sa voix sur le dernier vers ; les corbeaux noirs avaient adouci leur cancan trop sonore, à l'audition de cet air plaintif, mais la rafale reprit tout à coup pour se moquer de cette tristesse. Elle reprit et s'acharna sur des lambeaux de journeaux qui gisaient dans les herbes, au coude du petit sentier, chiffons, vieux souvenirs de quelque touriste lointain, puis elle battit les feuilles mortes et recroquevillées ; elle balaya le flanc escarpé de la montagne, et dans le vieux tremble dont le pied s'écrase sous la grosse pierre grise, elle secoua le nid abandonné, ce berceau d'êtres qui ressentent aussi leur douleur, qui craignent aussi en essayant de fuir les mauvais jours, d'êtres qui cherchent, sur des plages nouvelles, les printemps qu'ils regrettent et la jeunesse des temps perdus.

Le soleil, baissant, achève sa course derrière les brunes Laurentides. Le beau ciel de l'occident refait, sans

nombre, avec magnificence, comme dans les images scénographiques, des palais enchanteurs, festonnés de guirlandes, de prismes empourprés, et d'ombrages diaphanes.

Quoique glacée, cette nature mourante, embellie par la poésie du soir qui tombe, s'empare du cœur de Lucidor ; un sanglot, un sanglot qui contient milles regrets, lui monte à la gorge. Ce cœur, lacéré par mille bribes de duretés souffertes, mais non oubliées, ressent des choses tristes. Il a enduré bien des coups avant de se laisser abattre. Lucidor voit ses rêves ensevelis avec les feuilles mortes traînées dans la poussière des chemins oubliés. O les illusions de naguère, ô ces charmes des vingt ans, que vous nous étiez chers dans les détours de la vie ! Aujourd'hui que votre absence nous pèse ! Cette image de l'existence en dehors du gros matériel, ce leurre fugitif de nos premières amours devient un jour le famillier de notre âme, puis un jour il s'efface et nous respirons mal....

Pauvre Lucidor, ses parents l'avaient abandonné parce qu'il aimait trop Cora, et cette dernière, amante volage, l'avait abandonné parce qu'il était resté sans foyer, sans famille ; elle ne l'aima plus dès qu'elle fut certaine de son amour.

Sans doute, en face du philosophe, de l'esprit fort, ces profonds regrets d'amour perdu, ces ennuis parfois presque inconscients, agrandis par les sensibilités du cœur, à cet âge, sont regardés comme folies ; ces dégoûts de la terre, après la trahison d'une seule personne, sont les résultats d'une effervescence d'esprit romanesque, nous dira le sceptique, mais, qui ne les a pas sentis peut seul les mépriser. D'ailleurs les arguments de l'esprit tombent et s'éclipsent devant un seul argument du cœur.

Or en ce moment, où la nature semble agoniser, à cette heure évocatrice des souvenirs de tous temps, Lucidor

se sent abattu par toutes ces choses, il est triste, bien triste ; triste d'avoir à regretter les blessures de son cœur, triste du temps qui le fuit, triste de sa misère.

Où sont ces promenades, promenades silencieuses où l'on se comprenait ; ces cources si chères à notre jeunesse ? Nos serments dont l'été fut témoin, sont-ils à jamais brisés ? Les échos de nos joies d'alors sont-ils muets sans retour ?

O l'insondable décret ! les heures qui nous fuient, jamais ne reviennent ; nul être ne refait son passé ; les cendres froides ne brûleront jamais plus !

La fourmi dans le ruisseau est chassée par le vent ; elle vogue d'une feuille ou d'une herbe à l'autre ; le flot, quelque lent qu'il soit, l'emporte toujours ; si elle retouche une rive, cette rive n'est plus la même ; ainsi l'homme descend le courant de son âge, sans plus reconquérir le but dépassé. Tout change du jour au lendemain : Cora a aimé, elle n'aime plus ; hier encore les feuilles décoraient le vieux tremble, elles tombent ce soir.

Et les choses, fussent-elles incorruptibles et immuables ; les endroits que, jeunes nous aimions, fussent-ils parés d'un décor éternel, que nous n'y ressentirions plus l'allégresse perdue : le plafond de notre vieille chaumière est peuplé de nos illusions d'autrefois qui y attachaient notre pensée d'enfant. Ils sont pour une autre imagination enfantine, les rêves de la couchette, près du mur ! On dirait que cette image placée par notre mère à son chevet, a perdu avec le lustre de la fraîche peinture, le sourire que nous y trouvions quand nous étions petits ; nous retrouvons, changé, le portrait d'un père qui n'est plus, le père de nos jeunes tendresses. C'est nous qui changeons. Nous voyons souvent par les yeux de l'âme ; si l'âme est en pleurs, les choses ont des soupirs. Ce qui faisait dire à Châteaubriand devenu vieux, revoyant les

lieux chers de son enfance et qui ne lui donnaient plus la joie d'autrefois : " Le vent qui souffle sur un front chauve, vient d'un rivage malheureux."

Au bord de ce lac ou tu riais naguère, Lucidor, je te vois pleurer aujourd'hui. Ah ! je comprends, je sais ta douleur ; tu pries et tu regrettes.

Cette figure, il y a à peine quelques mois, trahissait la vigueur et la jeunesse ; maintenant comme elle est alanguie sous le chagrin rongeur ! Ces joues, ces yeux éteints, étaient pleins de flamme alors. Il est pâle et songeur.

Loin de ceux qu'il aima, loin du village natal, sans argent, sans foyer, et sans amis ; il est seul avec sa pensée et sa misère qui le ruine.

II

La montagne morne se dissimule à demi sous le brouillard du matin. La température est assez douce ; l'écho est sonore et l'on entend distinctement de loin, répercuté dans la brume, le son strident des sifflets à vapeur. L'eau des rivières semble se reposer au retour du jour, après avoir déferlé en veillant, sur les bords, une grande partie de la nuit. Des pluviers, des outardes, émigrants de nos campagnes, ranimeurs de tout parage, rasent quelques toits enfumés . . . .

O Cora ! ma chère sœur, où s'est donc envolée ta gaieté ? Je te revois songeuse ce matin, qu'as-tu donc ? Tu oublies de m'embrasser ; ton mutisme m'inquiète ; pourquoi ne plus être expansive avec moi ? moi ta sœur, la dépositaire de tes grands secrets d'antan aussi bien que de tes confidences frivoles et gais propos ? Mais parle donc. Remus t'aurait-il fait de la peine ? — Mais

chère d'ailleurs qui te parle de Remus ? Je voudrais le voir me faire de la peine ! Je t'assure, qu'il ne m'en ferait pas longtemps : — Tiens ! et cet air fier contre Remus ; ne serait-il pas plus digne de ton attention que Lucidor ? Il y a pourtant beaucoup de différence entre eux, car l'un est riche et l'autre est....bon ma tante l'a bien dit.... D'un geste presque suppliant, Cora interdit la pensée trop commune d'Alberte qui mordit sa lèvre rose. Tu n'es qu'une enfant, reprit Cora, et tu parles comme moi l'an dernier : ce qu'il faut surtout compter, chère sœur, ce n'est pas la richesse des écus, mais celle du cœur et de l'intelligence. C'est vrai que Lucidor a contre lui ce que tu appelles un défaut, mais, en revanche, les deux autres qualités ne lui manquent pas. Je n'ai rien à dire contre Remus si ce n'est que ses ambitions sont tout à fait matérielles. Sais-tu bien la différence qu'il y a entre le bien matériel et le cordial sublime ?... C'est la vanité, la petitesse, des choses corporelles comparées à la grandeur de l'âme, le peu mesuré à l'infini.

Si je suis triste ce matin, si mon regard se mouille d'une larme, c'est que j'ai revu Lucidor dans un songe. Assieds-toi là, que je te raconte quelque chose. — Alberte s'est assise sur le tabouret, le dos tourné vers le clavier du piano qui joue parfois des airs de mandoline.

— Le soleil couchant était beau hier ; et mon âme, plus que jamais encline à s'imprégner des grandeurs de la nature dans tout ce qu'elles ont et éveillent d'idéal, se sentit attendrie. J'ai reconnu en moi des sentiments que j'avais toujours ignorés ; des choses plus qu'ordinaires. Il s'est présenté à mon esprit des questions génériques et que j'aurais voulu résoudre. Je me suis souvenu de Lucidor et de ses principes, de ses idées, et, comme lui, absorbant dans ma pensée, l'image du monde pris dans son

ensemble, je me suis dit : tout est beau, il ne faut rien mépriser, il y a du sublime partout ; puisque Dieu en un instant, transforme l'occident en une somptuosité si grandiose pour réjouir la vue du genre humain ; puisque ce Créateur nous aime jusqu'au point de nous offrir une autre vie à part l'existence terrestre, il a dû jeter dans le cœur de l'homme quelque chose de bien noble et de bien grand. Sans doute Dieu n'a pas fait tous les cœurs également ouverts, ni toute âme avec les mêmes élans. Dieu n'a pas façonné tous les fronts de la même largeur, c'est-à-dire qu'Il ne nous a pas donné à tous les capacités d'atteindre, du premier vouloir, aux plus hautes cimes du concept humain, mais comme Dieu n'a rien créé qui soit sans une perfection nécessaire à ce même rien, il a pétri tous les cœurs de la même matière, en y mettant une flamme qu'on peut grandir, diminuer et même éteindre. Cette même flamme peut donc éclairer ou ne pas éclairer notre pensée, puisque la volonté d'efforts dépend du cœur. Nous devons donc tenir responsable, chacun de son degré de perfection ou de dégénérescence. Tout homme, par une suite d'abstractions faciles, muni de cette flamme qui éclaire, peut s'expliquer et comprendre les horizons qui l'entourent. Il peut découvrir ainsi, en étudiant sa vie, qui est celle de tous, les moyens d'obtenir le contentement intérieur et résoudre les problèmes les plus ardus, ou du moins qui le paraissent. Malheur à qui méprise le don de Dieu, ce don précieux que l'on devrait nommer amour, mais qu'on appelle intelligence.

Ces derniers principes, chère Alberte, ne sont pas de moi, ils m'ont été enseignés par mon ancien ami, Lucidor, Lucidor que je n'ai pas su aimer, que j'ai trahi. Chère sœur, si tu me vois en pleurs ce matin, c'est que j'ai des regrets dans l'âme ; ces regrets, je les croyais défunts,

mais ils renaissent après quelques semaines d'absence ou de sommeil. C'est mon rêve de cette nuit qui les éveille, ce rêve je veux te le raconter. J'ai vu Lucidor mourant dans le brouillard froid de l'automne ; lui qui m'aima et dont je repoussai l'amour, il pleurait sur le bord d'un chemin qui longeait un précipice. Je l'ai vu dans mon rêve et il ne m'en voulait pas, il me pardonnait de lui avoir fait tant de mal. C'est ma faute si son existence est brisée, s'il manque de courage et d'audace pour se faire un chemin dans la vie. Il se serait fait grand pour moi ; il aurait prévu tous mes désirs. Je l'ai repoussé après l'avoir encouragé de m'aimer. Lucidor, je t'aime aujourd'hui. Ma sœur, tient, allons toutes deux faire une promenade pour nous distraire, le grand air nous sera favorable.

Elles marchent sur un tapis de feuilles mortes, (légères toutes deux comme un rayon du soleil de Pâques) en causant d'une voix douce comme celle du ruisseau. Elles sont bien jolies et leur ombre même est gracieuse.

Belles demoiselles, vous vous égarez sans doute dans ces lieux sombres et escarpés.

"Est-ce le temps d'une visite," dit un corbeau vétéran, quand, tels que les soucis dépouillent un front, les souffles de l'âpre saison rendent nos arbres chauves ?" — "Vous vous égarez, bien sûr, dirent quelques pieds de muriers en s'attaquant à leurs belles robes longues que Cora et Alberte protègent d'une main qui en soulève les plis.

Les sylvains braconniers ont regardé, surpris de leur cachette. Mais Cora et Alberte n'ont point vu le murier et n'ont pas écouté le dernier corbeau. Un peu de vent souffle sur leur front et dans leurs cheveux blonds, mais qu'importe le vent ? le vent ne leur fait plus tourner la tête : elles sont sérieuses. Oh ! que je les aime ainsi !

Voici un bosquet de hêtres, puis la clairière et le lac. C'est le lac de Bélœil. L'eau murmure un peu, quelques feuilles s'agitent, Alberte et Cora pleurent, deux petits oiseaux chantent, le vent souffle sur le vieux tremble, mais Lucidor ne chante plus, il est mort, il est gisant, près de la grosse pierre sur laquelle est un chapelet . . . .

. . . .

L'automne, le printemps, l'été et l'hiver sont repassés par là, comme partout ailleurs, avec leurs feuilles mortes, avec leurs grands frimas de Noël, avec leurs bourgeons verts, leur muriers en fleurs et leurs petits oiseaux, et rien ne fut changé pour les autres visiteurs et les visiteuses à l'œil vif et rieur ; quant à Cora, elle y repasse, elle n'y chante plus comme autrefois. Le lac et ses bords, près des nuages, demeurent ce qu'ils furent toujours, mais Cora est changée.

PROPOS A MA LAMPE

LE SOCIALISME.

À L. MARION.

Chère lampe, il fait bon venir se reposer sous ta lumière sobre et bienfaisante ; j'aime, après l'occupation quotidienne du gagne-pain pour la vie, méditer au repos de ta flamme sur les us et systèmes bons ou mauvais de notre temps ; car il faut méditer sur les bonnes choses pour trouver moyen de les soutenir, comme il faut analyser les mauvaises théories pour les combattre.

Ce qui nous frappe le plus en ce temps d'incohérente démagogie, le mot le plus sonore à l'oreille de l'homme superficiel, un mot nouveau qui rebâche une idée vieille comme le monde, le mot à la mode du jour et de l'heure, est bien le mot socialisme. Les uns le prononcent pour rire, les autres pour vrai.

Que veut dire socialisme ? N'est-ce pas que prononcé par les adeptes de son système, il rappelle cette idée : l'amélioration de la société ; mais de tout temps, le monde a travaillé à son amélioration en y réussissant plus ou moins ; cependant son idée était là.

Moïse, dans l'histoire des Hébreux, était un sociologue traduisant pour le bien de son peuple les commandements apportés du sommet de la montagne.

Le mont Sinaï, théâtre antique des lois universelles du respect, de l'union, de la foi, de la charité, devrait être évoqué par les sociologues modernes, puisque de là datent les grandes premières réformes et que réformes il leur faut. Un autre sociologue est venu, après Moïse ; il est venu sans bombes ni mitraille, sans flèches ni car-

quois ; car sa manière, dans l'amélioration de l'humanité, n'était pas la révolution brusque des lois établies : Jésus-Christ est venu nous apporter ses conseils et ses exemples. Il a fait plus de bien en disant : Rendez à César ce qui appartient à César, que tous les discours des siècles. Et sa mort sur la croix mérite plus, n'est-ce-pas, que toutes les victoires remportées par le fer et le feu ?

J'ai dit que dans leur application pour le bien du monde, les sociologues modernes devraient étudier l histoire des saints réformateurs ; c'est alors que leur amour du prochain se traduirait mieux que par le soulèvement d'une classe contre une autre ; il y a loin du Christ prêchant le bien par le bien, il y a loin de son "rendez à César ce qui appartient à César," mais cette parole suppose encore le XXIX ème siècle.

Vous demandez le partage des richesses et le communisme ? Mais êtes-vous trop lâches pour gagner votre vie : la terre et le travail contient des richesses inépuisables ; travaillez, creusez la terre, creusez le sillon des grandes pensées, des pensées généreuses ; je rougirais étant en bonne santé, de demander à un gueux comme moi, le partage de sa journée.

Le collectivisme ? J'ai étudié quelques vies de grands prêcheurs de ce système, et j'ai su que ceux-là ne s'accordaient pas même avec leur femme ni avec leur voisins ; ils auraient fait triste mine, je crois, dans la grande communauté de l'univers. Vous prêchez la communauté et vous voulez détruire celle de l'église et celle des monastères !

Votre théorie est superbe, dites-vous ? Eh bien ! elle s'universalisera bien seule.

ORIGINE DE LA VIELLE

À M. L'ABBÉ I. A. DESROSIERS

Un instrument des plus anciens, à part la flûte et le pipeau, est bien la vielle : semblable par le son à un violon de fantaisie pour les enfants, elle est faite, pourrait-on dire, pour résonner les accords de la plus humble et plus timide poésie. Sa chanson monotone et lente est bonne au cœur de l'oublié, au fond de la solitude. Et quoiqu'elle ait servi aux trouvères amoureux des âges perdus, elle ne toucha toujours que les âmes simples des pâtres et de leurs brebis, sur les côteaux. Si elle fut un jour en honneur à la cour des rois, je suis porté à croire que ces rois étaient doux comme ces bergers, presqu'au temps des Cendrillon et des Peau-d'Ane, où l'on aimait jusqu'aux petits oiseaux qui se posaient sur les cornes noires des attelages au labours. Car il y eut une époque où tous les animaux s'accordaient entre eux, et peut-être les hommes aussi.

Un journal de France, la critique autrement, lisez

" Cet instrument de musique dont le son nasillard choque si fort aujourd'hui nos oreilles de dilettantes, eut cependant, autrefois, le plus grand succès. Tirée de la lyre des anciens, la vielle commença d'être à la mode en France sous le règne de Philippe Ier Délaissée pendant près de cinq cents ans, elle fit fureur à la cour d'Henri III. Sous Louis XIV, on put applaudir encore quelques fameux artistes vielleurs ; mais depuis, à part quelques semblants de resuccès, le rustique instrument est tombé dans l'oubli. On n'en voit plus guère maintenant que dans quelques campagnes de l'Auvergne ou de la Savoie, où elle est restée l'accompagnement préféré des danses champêtres et bourrées "

Dire qu'on veut encore paraître ne pas aimer ce qui ne vaut pas grand chose !

Si les choses simples n'attirent plus aujourd'hui l'âme populaire, c'est que le peuple se complique et se prétend autrement mieux éclairé qu'aux jours anciens, mais comme une exaltation touche en peu de temps à des penchants contraires, nous ne sommes pas éloignés de la gloire des nouveaux Dom Quichotte. En effet depuis que le monde est monde, l'humanité à vécu d'orgueil ou d'humilité, et si l'humilité conduit à l'amour des choses simples, l'orgeuil conduit à la mégalomonie et lorsque la mégalomanie s'aperçoit, se comprend, s'étudie, elle devient très humble : les contraires se guérissent par les contraires. *Contraria contrariis curantur.* Quand nos oreilles fatiguées des orchestres bruyants et magnitiés, guéries alors d'un engouement de tonnerre, elles rechercheront la voix simple et dessuette des vielles et des pipeaux.

PROGRES

Nous sommes dans un siècle de progrès, tout le monde le dit, et non seulement tout le monde, mais même les journaux et les enfants le répètent à tue tête, tant et tant qu'aujourd'hui le pauvre hère qui se tiendrait coi sur ce chapitre serait regardé comme le plus vil apostat des saines maximes. Tout va bien et va vite : les hommes et les choses se sont associés, et l'on peut faire le tour du monde connu et inconnu, physique et métaphysique en quelques heures, ma foi, les chars auront bientôt des ailes et les bateaux auront bon pied bon œil, et assez d'instinct pour laisser dormir les pilotes, "naturellement." On les tiendra responsables des accidents, un jury de leur caste assistera à leur procès, si on les trouvait en faute.

La police sera représentée par des bâtons automobiles, au coin des rues, et l'homme pourra tout à son aise dormir à l'électricité ou au gaz, selon son goût et ses aptitudes.

Les grandes questions parlementaires seront discutées au graphophone et la télégraphie sans fils frappera l'oreille attentive des saint émus du céleste empire, et l'intelligence et le jugement, l'esprit et la mémoire seront vendus à cinq centins le boisseau ! Des journaux nous annonceront cette marchandise avec des réductions et des "pour-centages."

Bonnes gens du vingtième siècle naissant, je ne dis rien de surprenant, rien de drôle, rien de burlesque, on a déjà inventé quelque chose qui surpasse tout ça : on a inventé des canons qui peuvent détruire mille hommes à la fois, tandis que le tonnerre que le bon Dieu a trouvé n'en tue qu'un ou deux, par-ci par-là. Battu le tonnerre

du bon Dieu ! Tous les médecins sont enfoncés ! Sus aux microbes de mort ! La guerre a le meilleur record maintenant.

Toutes les maladies de l'univers, tous les maux humains se retirent vaincus, gueux et édentés, devant l'homme vainqueur de l'homme, et assez animal pour être toujours le roi des animaux qui ne se battent, eux, qu'avec leurs propres griffes et leurs propres dents.

Dire que l'homme les surpasse en grandeur.... avec de hauts talons de cuir, hélas ! et j'en suis, et j'ai déjà souri.

La petite martyre de Lachenaie

À M. J. G. YON.

Le 30 octobre de l'année 1874, dans le vieux cimetière de la Pointe-aux-Trembles, le fossoyeur, incidemment, découvrait le squelette pétrifié d'un enfant de 7 ou 8 ans dont l'inhumation devait remonter à plus d'un siècle et demi, selon toute vraisemblance. A côté du petit cadavre se trouvait un tomahawk, arme ancienne des sauvages. Un journal populaire à cette époque, ajoutait, pour plus détails, à cette même date : " Ce petit squelette n'est pourtant pas celui d'un enfant sauvage, la conformation du crâne indique plutôt qu'il est de descendance blanche. Les deux mains et les deux pieds ont été coupés, les deux pieds manquent, mais les deux mains ont été replacées dans le cerceuil.

Serions-nous en face des os d'un petit corps mutilé par les iroquois ? Tout nous porte à le croire."

Je tiens ce bout de journal d'un vieux collectionneur qui ne peut d'ailleurs, certifier s'il est de l'*Etandard* ou de la *Minerve*. Après quelques recherches et le hasard m'aidant, je crois être en mesure, aujourd'hui, de donner une réponse logique à ce point interrogatif posé, pour ainsi dire, dans l'histoire des grands ou des petits martyrs du pays.

Il serait inutile d'appuyer ici longuement sur l'autorité d'un manuscrit, possession d'un M. Pierre Grandchamp dit Cornelier, de la rue Montcalm, No 21, maison aujourd'hui démolie pour l'agrandissement des cours de garage du Pacific Canadien. J'aurais pu, à la rigueur, à l'aide du dictionnaire généalogique de l'abbé Tanguay, supposer que le nom de la petite victime est Françoise-Angelique Quevillon ; j'en suis sûr maintenant.

Remontons à des jours plus anciens et par trop oubliés. Ceux qui étudient avec sincérité la vie de nos premiers colons ne feront jamais fi de leur langue ni de leur foi, tant ces deux choses glorieuses ont coûté de sueurs et de sang. Et les fervents de ces âges défunts, j'entends ceux qui aiment à dégager des cendres du passé quelques pages utiles, au lieu d'être en but au persiflage et de recevoir, parfois, l'acceuil d'un demi sourire de pitié, devraient avoir l'appui franc et sincère des modernisateurs haut cotés, autant le dire : je fais allusion aux détracteurs de la langue et de la race !

Et si les larmes et les agonies qui ont émus le ciel canadien prennent trop de place dans mes contes, eh ! bien, qu'on passe outre !

* * *

C'était au temps difficile ou luttaient les anciens. La colonie naissante absorbait les efforts de ces preux qui, creusant les sillons ardus des terres nouvelles, auraient été bien contents de leur destinée, s'ils n'avaient eu que la peine d'arracher au sol une maigre nourriture, aux pénibles sueurs de leur front. La misère était grande et c'est d'un regard attendri qu'il faut lire leur passé ; après le labeur incessant des luttes pour le pain quotidien, il fallait souvent se défendre pied à pied, l'arme au poing, contre l'Iroquois sanguinaire, et les bêtes fauves, qui portaient en tout lieu le carnage et la mort . . .

S'il pouvaient parler ceux qui dorment autour des plus vieux clochers, s'ils pouvaient, quelque soir de silence, secouant leurs vieux os décharnés et revêtant leur chair robuste d'autrefois, petits et grands, s'il pouvaient venir à nos foyers raconter pour encourager nos faiblesses plaintives, leurs souffrances, ne fussent que des

souffrances endurées aux heures des Noëls perdus, ils nous diraient, peut-être, que leurs plus rares peines étaient plus cruelles, et que leurs peines quotidiennes étaient plus sombres et plus douloureuses que nos plus rares à nous. C'est déjà dire que l'écrivain même le plus ému, ne peut rendre que bien imparfaitement l'horreur de ces temps reculés.

Ce n'est pas sans demander pardon à la mémoire des nobles disparus que j'ose aborder, même de loin et brièvement, des souvenirs que leur farouche humilité eût voulu laisser inviolés.

***

Or, vers le temps que je rappelle, de grandes lisières de bois s'étendaient dans l'île de Ville-Marie, aujourd'hui l'île de Montréal. Du haut de la montagne, on pouvait contempler au loin, au lieu de maisons, des flots de branchages parsemés de bosquets de sapins argentés de givres et de neige, penchés et pensifs sous les bises de décembre.

Quelques sauvages, à la file, débouchaient d'un taillis de hêtres et disparaissaient, montés sur leurs raquettes, vers le nord, traquant quelque orignal qui fuyait en sauts saccadés et silencieux.

Vers le soir, souvent un ou deux loups hurlaient à l'orée du bois, et l'ennui planait sur les campagnes, et la solitude était de plus en plus vaste et redoutable, à mesure que la nuit s'avançait.

***

Lachenaie formait en ces jours sombres, un petit bourg, un petit hameau qu'on appelait, et bien improprement, le *fort*. Presque tous nos villages ont porté ce

nom, puisque, dès la formation des nouvelles paroisses, chaque bourg ou hameau était un lieu de protection contre la traîtrise des sauvages. L'abbé Ferland nous dit à ce propos :

" Pour protéger les habitants et procurer un lieu de " refuge aux gens en cas de surprise, on construisit des " petits forts et des palissades sur les points les plus " exposés. C'est en raison de cette pratique que l'on a " donné le nom de forts à des villages qui n'ont jamais " été fortifiés."

Lachenaie n'était qu'une mission en 1683, —cette paroisse fut érigée canoniquement en 1726, — pour commémorer la fête de la patrie lointaine, on avait résolu de "chanter" la messe de minuit dans la première chapelle. Mon Dieu ! les cérémonies étaient bien simples ainsi que les décorations : une messe basse et des cantiques, des sapins et pas d'enfant Jésus, si ce n'est une image, un violon du pays et un violonneux venu de Normandie. On chanta des chants déjà anciens dans cet ancien temps, et parmi les voix qui chantaient, pleines d'émotions, des âmes bretonnes rêvèrent de la vieille Bretagne. Mais dans cette fête austère de la Nativité, bien que les Noëls soient toujours joyeux, celui-là fut témoin d'abondantes larmes. Le missionnaire dit quelques mots d'encourage- à ces braves défricheurs :

— Que Dieu vienne en aide à notre colonie naissante : il n'y a que Lui pour nous sauver. Prions-le de tout notre cœur et de toute notre âme de chrétiens ! Nos ennemis sont puissants, perfides et cruels ; sans les secours d'en haut, nous périrons sous leurs coups ; s'ils nous tuaient du moins sans nous martyriser ! Mais vous savez ce qu'ils firent endurer à vos compagnons.". . . . .
Le missionnaire n'avait pas fini de parler, qu'une des douze chandelles qui éclairaient la petite église s'étei-

gnit, en même temps que se brisait un carreau d'une des fenêtres de l'ouest ; une flèche habilement tirée, glissa, avec un sifflement, au pied du pauvre et unique autel. Un murmure confus se mêlait aux rafales, une autre chandelle s'éteignit. Des Iroquois attaquaient la petite église. Les plus robustes d'entre les Normands et les Bretons sortirent à la hâte, qui avec un banc, qui avec une planche, plusieurs avec des rondins de bois de corde qui servaient à chauffer la nef.

Le vent soufflait à geler le cœur des loups.

Les Iroquois, peu nombreux, à la vérité, n'acceptèrent pas la bataille ; ils semblaient plutôt satisfaits de regarder brûler une maison à laquelle ils venaient de mettre le feu.

Bientôt tout le monde, femmes et hommes, se portaient vers la maison en flamme, dont le spectre sinistre éclairait les nuages.

Les sauvages se mirent à fuir, et dans le murmure confus de leurs voix sourdes, on entendit des voix enfantines, tremblantes et désolées, qui pleuraient dans la nuit.

La maison qui brûlait était celle de Jacques Landry. La première demi-heure d'affolement passée, et les flammes de la maison diminuées, chacun retourna chez-soi. Mais M. et Madame Quevillon ne retrouvèrent pas leurs deux petites filles : Françoise-Angélique, âgée de 7 ans, et Catherine, âgée de 4 ans ; c'était donc leur voix qu'on avait entendue, là-bas ?

Le pauvre père courut chez tout le monde chercher du renfort, pour poursuivre les sauvages qui tendaient peut-être une embûche. Hélas ! Hélas ! La maison de Jacques Landry brûlait encore et déjà, à l'orée du grand bois, s'élevait une flamme encore plus tragique.

Françoise-Angélique, malgré son jeune âge, avait été forcée de chanter son chant de mort, et d'une voix claire et mourante, devant les sapins pointus et sans échos, tant ils étaient chargés de givre, la pauvre enfant avait chanté :

Venez divin Messie,
Sauver nos jours infortunés !
Venez source de vie,
Venez ! Venez ! Venez !

Là-bas, elle aperçut, pour la dernière fois, son petit clocher natal se dessinant sur l'horizon sombre, éclairé par les flammes. Soudain sa pensée affolée disait : Papa, pourquoi ne pas venir ! Au loin, hurlaient et aboyaient les chiens du hameau ; elle crut reconnaître l'aboiement du Lindor, le chien de la maison ou les Iroquois épouvantables l'avaient prise, elle et sa petite sœur, dans le sommeil. Et ce fut le supplice, la grande douleur. Au même instant, elle était scalpée, ses deux mains et ses deux pieds étaient coupés, puis attachée à la tête d'un bouleau plié, elle était ainsi suspendue au-dessus du bûcher fatal.

Un bout d'une longue écorce de bois blanc est lié à la tête du bouleau qui retient la petite martyre au-dessus du feu, on donne l'autre bout à sa petite sœur Catherine, à qui on fait signe de tirer, pour éviter à Françoise de brûler trop vite. Catherine tombait en pleurant, tirant sur la grande écorce de bois blanc, dans le vain espoir de soulager sa sœur que la fumée étouffait.

Françoise gémissait : "Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !" Les Iroquois chantaient : "Sahontès, Sahontès, ouatchi, anionkerin...."

Et lorsque les plaintes de la petite martyre ralentissaient, l'un d'eux prenait une branche fine et farfouillait la moëlle de ses os, à l'extrémité de ses jambes et de ses bras coupés.

Vers quatre heures de ce jour fatal, quand le père arriva, à la tête de ses compagnons, il ne vit que ce petit corps brûlé, roulé, anéanti à côté d'un reste de cendre fumante.

Comme on enveloppait ce corps, ce charbon humain dans un "capot," la petite bouche sans lèvres, dit, pour la dernière fois : "Ah ! mon Dieu !" Et dans ses yeux crevés roulaient encore des larmes, surcroît de vie, souvenir de souffrance.

⁂

Six ans plus tard, un jour de Noël, Madame Quevillon, malade, eût un songe : elle vit la petite Catherine qu'on avait tant cherchée vainement, qui portait un seau chaque bras, puisant de l'eau à la rivière. Ce songe était vrai : quelques jours après le père de Catherine la retrouvait puisant de l'eau à la rivière. Elle avait été vendue par des sauvages, au village de la Pointe-aux-Trembles. On pleura de joie à son retour, et par la suite on pleura bien des fois de tristesse au récit qu'elle fit des tortures endurées par la petite Françoise.

Catherine Quevillon se maria, vécut jusqu'à un âge avancé, fut mère d'une nombreuse famille et l'ancêtre de l'ardent et éloquent politique Papineau.

LE LOUP ET LE CHIEN

> —Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
> Où vous voulez ?—Pas toujours, mais qu'importe ?
> —[illegible]
> Je [illegible]
> [illegible]
>
> La Fontaine.

Près du poêle, écoutant la romance endormeuse de la "bouillotte," et rèvant de la broderie des tisons rougis, j'ai lu et relu une fable du simple et bon La Fontaine, la fable du "Loup et le Chien."

Pauvre loup qui court encore, sans franche lipée, et qui gagne sa vie, misérable vie, le long des fossés croupissant au soleil durant l'été, grelottant de froid, l'hiver ; vivant d'un os dix fois repris, quand le tourment de la faim l'acable, tandis que son compère, le mâtin, est d'une redondance d'abdomen à faire se pâmer de jalousie, et de convoitise gloutonne toute la basse-cour.

—Os de poulets, os de pigeons ?—La tentation était forte ; il allait céder à l'invitation pressante et toute cordiale de son bon ami d'occasion.

Songez-donc ! Songez y ! le vivre et le couvert ! Il vivrait comme un Carnegie, économisant sur son revenu, avec l'argent viendrait l'esprit. Oh ! ma foi quelle imprudence de rester dans une profession si mal retribuée et si peu renommée ?

—Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor. —

Tu eus raison pauvre loup, cher camarade, je dis camarade, car je t'aime pour ta fierté : en ce monde celui qui fait plus de concessions à la vie, souvent devient plus gros, mais souvent aussi au détriment de sa liberté.

Qu'importe l'opinion des foules à l'être franc en face de lui-même ?

Ayons un principe au moins dans la vie, ce principe nous sauvera !

Le loup, le loup du simple et bon La Fontaine, est intrensigeant : sa liberté qu'il adore est son plus grand bien ; point de sacrifice alors qu'il ne fera en vue de la conserver.

Pas de repas régulier à sa faim dévorante, pas d'os de poulet ni de pigeon, pas de secours d'une puissance à part et qui se laisse attendrire et qui bronche dans sa justice, voilà quelque chose d'un peu fort pour nombre de loups humains. On accepte assez facilement le bien qui nous est, quant à la part de déboires et de misère, c'est une autre question : on a l'orgueil et la prétention de pouvoir règler bien vite une question, par la force ou la ruse ; mais, quant à se soumettre de bon gré à quelque destin contraire, on n'y est pas toujours ! L'étude des loups est encore celle d'une bonne société.

PENSÉES

Bien souvent tout dépend des dispositions : on trouve que tout va bien quand on va bien soi-même ; c'est pourquoi on aime parfois ce qu'on a haï, et l'on trouve le monde beau et bon, et parfois sublime, lorsque pourtant il n'est pas changé pour nous faire ce plaisir.

***

Pour se sastisfaire, le cœur voudrait maintes fois contenir ce que lui montre l'imagination : le grand passé, le timide présent, et le futur ensoleillé, en somme, le cœur de l'homme n'est toujours que celui d'un enfant pour sa convoitise.

***

La peine universelle qui traverse les âmes humaines, car il est indéniable que nous souffrons tous plus ou moins, est peut-être augmentée par l'impossibilité de ne pouvoir graver notre nom, à notre gré, par les chemins où nous passons.

***

Etudiez le monde et vous verrez : un père voudrait laisser quelques biens à ses enfants afin que ceux-ci se souviennent de lui ; une mère veut laisser quelque chose d'elle-même dans le cœur de ses fils et de ses filles ; un artiste voudrait laisser un chef-d'œuvre : un fou voudrait passer pour un homme d'esprit et se dit souvent tel pour qu'on parle de lui, a-t-il tort ? je ne le crois pas : c'est une preuve d'hommage au vrai mérite et à l'espoir de laisser un souvenir.

Qu'importe le danger des vents et des flots, quand le courant nous pousse à la plage de nos rêves?

***

Les plus vertueux ont leurs faiblesses dans le mal, les plus méchants ont leurs faiblesses dans le bien.

***

La vie est belle pour qui sait s'en servir : c'est une voiture conduite dans tous les chemins, mais le meilleur cocher prend le plus court et le plus droit.

***

Quelles quelles soient, instruites ou ignorantes, les femmes ont cette faculté souvent instinctive que n'ont souvent pas les hommes, de pouvoir comprendre les choses du cœur et de les retenir !

***

Nous avons aujourd'hui ce qui nous eût satisfaits hier, nous n'aurons que demain ce qui nous satisferait aujourd'hui, de sorte que le bonheur est toujours en retard.

***

Notre vie est le rire des dieux, rire amer si l'on veut, mais ironique aussi.

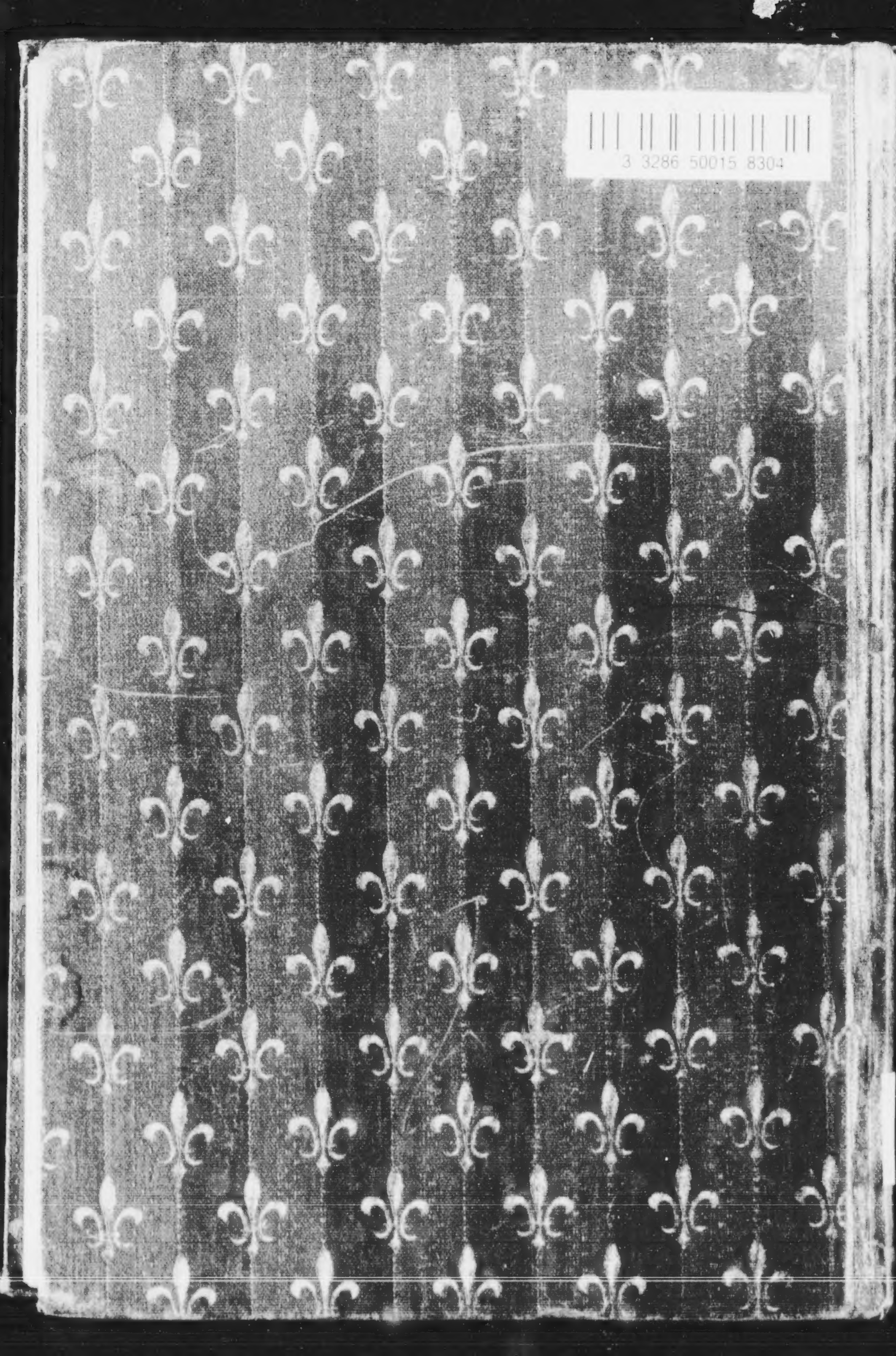
***

Souvent, certes, l'homme est inconséquent, bien léger et bien fat ; que d'existences grosses de contradiction ? On adore aujourd'hui ce qu'une fois on a abhorré, vous détesterez demain ce qui vous charmait hier ; mais si l'homme n'est toujours qu'un enfant, il doit se sentir moins petit en découvrant dans sa vie quelque brin de constance, car si l'on aime quelque chose constamment on peut encore s'aimer soi-même avec respect, et le mérite et même la grandeur de l'humanité dépendent beaucoup du respect qu'elle s'acorde.

ERRATA

Page	4ième,	ligne	10ième		pédantiste......	lire	pédantisme..............
"	18	"	"	10	"	paieraie.........	"	paierai......................
"	19	"	"	15	"	prends..........	"	prend.......................
"	35	"	"	1	"	l'égende	"	légende......................
"	38	"	"	2	"	qui avaient.....	"	qui l'avaient..............
"	40	"	"	10	"	tous les adieux.	"	tous les adieux d'oiseaux.
"	48	"	"	9	"	Du haut de.....	"	Au pied de la falaise......
"	97	"	"	19	"	Que te disent...	"	Que te dit le Messie.......
"	97	"	"	33	"	ce mot contient.	"	car bien que pour le philosophe glacé, ou hypocrite l'amour soit vain, ce mot contient un sens d'une grande vérité.......
"	10	"		32	"	regord.......	"	regard.....................

TABLE DE MATIERES


3 3286 50015 8304